Selma LAGERLÖF

LA LÉGENDE DE GÖSTA BERLING

traduction et sélection des textes
par André BELLESSORT

1905

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

AVERTISSEMENT

Nous reproduisons ici la première traduction française du roman suédois publié en 1891 à Stockholm. Cette édition n'était toutefois pas complète, André Bellessort, le traducteur, ayant décidé d'abréger la version française et de ne publier que 27 des 36 chapitres de l'édition originale. Comme il l'écrit dans sa préface : *« Dans l'édition suédoise, […] la Légende de Gösta Berling est beaucoup plus longue que dans cette édition. Il nous a semblé que nous pouvions faire un choix parmi ces richesses. »*. Pour le lecteur ou la lectrice intéresséE, nous pouvons annoncer qu'une édition numérique complète, basée sur une traduction ultérieure, est en cours de préparation par le groupe « Ebooks libres et gratuits ».

INTRODUCTION

I

LE PASTEUR

Enfin, voilà le pasteur en chaire… Les paroissiens relevèrent la tête. Ah, ah, le voilà pourtant ! Il y aurait donc un service aujourd'hui : ce ne serait pas comme dimanche dernier, et comme tant d'autres dimanches !

Le pasteur était jeune, grand, élancé. Il avait les yeux profonds d'un poète, le menton décidé d'un homme de guerre. Tout en lui était d'une singulière beauté et comme embrasé de vie intérieure.

Le peuple se sentit étrangement subjugué. Les gens étaient plus accoutumés à le voir sortir du cabaret en titubant, entouré de gais camarades, tels que Bérencreutz, le colonel aux épaisses moustaches blanches, et le fort capitaine Christian Bergh. Il avait tant bu que, depuis des semaines, il n'avait pu remplir ses fonctions et que la paroisse s'était plainte, d'abord auprès de son curé, puis auprès de l'évêque et du chapitre. Et l'évêque était venu procéder à une enquête. Il était là, dans le chœur, la croix d'or sur la poitrine ; et les théologiens de Karlstad et les pasteurs des communes avoisinantes étaient assis autour de lui.

À cette époque, vers 1820, on avait de l'indulgence pour les buveurs. Mais Gösta Berling, ce jeune pasteur, avait oublié dans la boisson jusqu'aux plus simples devoirs de son ministère. Il était naturel qu'on le lui retirât.

Gösta attendait dans la chaire ; et, pendant qu'on chantait les derniers vers du cantique qui précède le sermon, cette idée

lui vint à l'esprit qu'il n'avait que des ennemis dans l'église, des ennemis à tous les bancs. Là-haut, parmi les seigneurs et les notables qui occupaient les galeries ; en bas, dans la foule des paysans et dans le cercle des premiers communiants, il n'avait que des ennemis. C'était un ennemi qui soufflait l'orgue ; c'était un ennemi qui jouait de l'orgue. Tous lui en voulaient, depuis les petits enfants qu'on portait à l'église, jusqu'au gardien, un vieux soldat, raide et fier, qui avait vu la bataille de Leipzig. Il éprouva comme un besoin de se jeter à genoux et d'implorer leur pitié. Mais aussitôt une sourde colère s'éleva en lui. Il se rappela ce qu'il était, lorsque, l'année passée, on l'avait vu pour la première fois dans cette chaire : un homme sans tache. Et maintenant, du haut de cette chaire, il regardait l'homme à la croix d'or, son juge.

Pendant qu'il lisait l'Introduction, un flot de sang lui empourpra le visage. Oui, c'était vrai : il avait bu. Mais qui avait le droit de l'en accuser ? Avait-on vu le presbytère où il devait vivre ? La forêt de sapins, sombre et lugubre, se dressait jusque devant les fenêtres. L'humidité suintait à travers le toit noir, le long des murs moisis. Est-ce que l'eau-de-vie n'était pas seule capable de donner du cœur, quand la pluie et les tourbillons de neige entraient comme à coups de fouet par les carreaux brisés et que, des sillons mal cultivés, on pouvait à peine arracher de quoi ne pas sentir la faim ?

D'ailleurs n'avait-il pas été le pasteur qui convenait à ces gens ? Ils buvaient tous. Pourquoi pas lui ? Le mari qui enterrait sa femme se grisait après l'enterrement. Le père qui faisait baptiser son enfant achevait le baptême dans une soûlerie. Les paroissiens, au retour de l'église, lampaient tant de petits verres que la plupart rentraient ivres. Ah, certes, ils ne méritaient pour pasteur qu'un ivrogne !

C'était dans les voyages que lui commandait son ministère, – quand, recouvert d'un mince pardessus, il faisait des lieues et des lieues sur les lacs gelés où tous les vents froids se donnaient

rendez-vous, – quand sa petite barque s'y ballottait sous des rafales de pluie, – quand, par les tempêtes, il était forcé de descendre du traîneau pour se frayer, à lui et à son cheval, un chemin à travers les monceaux de neige, – quand il traversait les marais des bois avec de la boue jusqu'aux genoux, – c'était là qu'il avait appris à aimer l'eau-de-vie.

Les jours de l'année se traînaient dans un ennui morne. Paysans et seigneurs vivaient, leurs pensées enracinées dans la terre. Mais, le soir, l'esprit rejetait ses chaînes, délivré par l'eau-de-vie. L'inspiration soufflait, le cœur se réchauffait, l'existence se colorait, les chansons prenaient leur vol et les roses embaumaient. La salle de l'auberge se transformait pour le jeune homme en un jardin du midi : des raisins et des olives mûrissaient sur sa tête ; des statues de marbre luisaient dans le sombre feuillage ; des savants et des poètes erraient sous les palmiers et les platanes. Non, sans alcool, la vie n'était pas supportable dans un tel pays ! Tous ses auditeurs le savaient bien, eux qui prétendaient le juger. Ils voulaient lui arracher son manteau de prêtre, parce qu'il s'était présenté, en état d'ivresse, dans la maison de leur Dieu. Mais quel Dieu avaient-ils, quel Dieu croyaient-ils avoir, hors l'eau-de-vie ?

Il avait fini l'Introduction, et s'inclina pour lire le Pater. Un silence, que ne troublait pas une haleine, régna dans l'église pendant la prière. Et subitement le pasteur saisit des deux mains les rubans qui retenaient son manteau. Il avait l'étrange sensation que tous ses auditeurs, l'évêque en tête, montaient à pas furtifs les degrés de la chaire, afin de le lui arracher. À genoux et sans retourner la tête, il les sentait derrière lui qui tiraient. L'évêque et les théologiens, les curés et les marguilliers, le sacristain et tous les paroissiens tiraient et s'efforçaient de dénouer ou de rompre les rubans. Et il se dit que, si les rubans venaient à céder, ils dégringoleraient les uns sur les autres tout le long de l'escalier. Il vit cela avec une netteté si saisissante qu'un sourire passa dans sa prière. Mais en même temps la sueur froide lui perla au front. C'en était fait : il ne serait plus

désormais qu'un être honni, un prêtre défroqué, l'espèce d'homme la plus misérable du monde. Mendiant sur les grands chemins, vêtu de haillons, il dormirait, avec les vagabonds et la canaille, ivre, au bord des fossés.

La prière était achevée : il allait commencer son sermon. Alors une pensée lui étreignit le cœur et suspendit un instant les paroles sur ses lèvres. Il se dit que c'était la dernière fois qu'il lui était permis de monter en chaire et d'annoncer la gloire de Dieu. La dernière fois ! Il oublia toutes ses histoires d'eau-de-vie et la présence de l'évêque. Le plancher de l'église lui sembla s'enfoncer sous terre, tandis que le toit s'ouvrait et lui découvrait le firmament. Il était seul, bien seul.

Son esprit s'élança vers le ciel ; sa voix remplit l'espace. Il repoussa le papier sur lequel son sermon était écrit : les pensées descendirent en lui comme un essaim de colombes apprivoisées. Ce n'était pas lui qui parlait, mais quelqu'un de plus grand. Et il comprenait que nul ne pouvait l'atteindre en éclat et en splendeur, lorsqu'il annonçait ainsi la gloire de Dieu.

Tant que l'inspiration fut sur lui, il parla. Mais dès qu'elle se fut éteinte, et que le toit se fut rabaissé et que le plancher fut remonté, Gösta s'inclina profondément et pleura, car il lui parut que la vie lui avait donné son plus beau moment, et ce moment était passé.

Après l'office, le conseil de l'église se réunit, et l'évêque demanda quelles plaintes on avait à formuler contre le pasteur. Gösta ne sentait plus ni cette colère ni cette défiance qui l'avaient agité avant le sermon. Il éprouvait maintenant un grand sentiment de honte et baissa la tête. Hélas, toutes ces misérables histoires allaient donc défiler !

Mais il se fit un silence autour de la table de la mairie rurale. Le pasteur leva les yeux d'abord sur le sacristain : le sacristain se tut ; puis sur les marguilliers ; puis sur les paysans les

plus notables et sur les maîtres de forges : personne ne broncha. Tous, les lèvres serrées, regardaient, gênés, les bords de la table.

« Ils attendent que quelqu'un veuille bien commencer », pensa le jeune pasteur.

Un des marguilliers toussa pour s'éclaircir la voix :

– M'est avis, dit-il, que nous avons un bon prêtre.

– Monseigneur a entendu lui-même comment il prêche, ajouta le sacristain.

L'évêque toucha quelques mots des interruptions de service dont l'église avait souffert.

– Le pasteur a bien le droit d'être malade comme les autres, répliquèrent les paysans.

L'évêque fit allusion à leurs anciens griefs et au mécontentement qu'eux-mêmes en avaient exprimé.

Mais tous le défendirent d'un commun accord. « Il était si jeune, leur pasteur, qu'on ne pouvait… rien dire… S'il voulait toujours prêcher comme il l'avait fait aujourd'hui, non, en vérité, ils ne l'échangeraient pas même contre l'évêque. »

Plus d'accusateurs, partant pas de juges. Le cœur de Gösta Berling se gonfla d'aise, et le sang coula légèrement dans ses veines. Il n'avait plus d'ennemis : il les avait désarmés au moment qu'il y pensait le moins, et dorénavant il pourrait continuer d'être leur pasteur !

Après le conseil, l'évêque et les théologiens et les curés et les principaux d'entre les membres de l'assemblée dînèrent au presbytère. Une voisine s'était chargée des soins de la fête, car le pasteur était célibataire. Elle avait tout arrangé de son mieux, et, pour la première fois, Gösta s'aperçut que le presbytère

n'était pas si lugubre. La longue table du dîner avait été dressée dehors, sous les sapins, et semblait inviter les hôtes avec sa nappe blanche, sa porcelaine bleue, ses verres étincelants et ses serviettes bien pliées. À l'entrée, deux bouleaux, remués par la brise, faisaient de profondes révérences. Du genévrier haché jonchait le vestibule. De l'auvent pendait une couronne de fleurs. Les bouquets qu'on avait mis dans toutes les pièces chassaient l'odeur de la moisissure, et les petits carreaux verts des fenêtres brillaient hardiment au soleil.

Et tout le monde fut de belle humeur à ce dîner. Ceux qui s'étaient montrés généreux et qui avaient pardonné étaient gais, et les gens d'église se félicitaient d'avoir évité le scandale. Le bon évêque leva son verre et dit qu'il avait eu le cœur gros lorsqu'il s'était mis en route, car de mauvais bruits étaient venus jusqu'à lui. Il avait appréhendé de rencontrer un Saül, mais voici que le Saül était devenu un saint Paul qui les passerait tous en activité. Et le pieux vieillard loua grandement les dons que leur jeune confrère avait reçus en partage : non que ce dernier dût en tirer de l'orgueil ; mais plutôt pour qu'il se donna tout entier à son ministère et se tint toujours sur ses gardes, comme un homme qui marche avec un fardeau précieux.

Le pasteur ne s'enivra point, mais il fut enivré. Longtemps après que ses hôtes furent partis, son sang continuait de courir, rapide et fiévreux. La nuit vint : il resta éveillé devant sa fenêtre ouverte, essayant de calmer, dans la fraîcheur nocturne qui entrait à flots, l'inquiétude de sa délicieuse insomnie.

Tout à coup, une voix se fit entendre :

– Es-tu éveillé, prêtre ?

Et une grande ombre traversa la pelouse. Gösta reconnut le capitaine Christian Bergh, un de ses fidèles compagnons d'orgie. C'était, ce capitaine Christian, une sorte d'aventurier sans foyer ni famille, un géant haut comme le pic de Gurlita et bête comme un Troll de montagne.

– Certes, oui, je suis éveillé, capitaine Christian, répondit le pasteur. Penses-tu que ce soit une nuit où je puisse dormir ?

– Eh bien, écoute alors ce que le capitaine Christian tient à te dire… Le capitaine Christian a eu de fâcheux pressentiments : il a compris que désormais le pasteur rechignerait à boire, car ces théologiens de Karlstad qui étaient venus pourraient revenir, et, s'il godaillait encore, lui arracher son manteau de prêtre. Il y avait une bonne œuvre à faire : le capitaine Christian Bergh n'hésita pas à y mettre sa lourde main. On ne reverra plus ici ni l'évêque ni les théologiens, et dorénavant le pasteur et les camarades pourront au presbytère boire tout leur soûl. Écoute sa prouesse, à Christian Bergh !

« Quand l'évêque et les théologiens furent montés dans leur voiture et qu'on eut bien refermé les portières, le capitaine grimpa sur le siège et les conduisit pendant cinq ou six lieues. Et ces « monseigneurs » sentirent alors combien la vie branle facilement dans notre pauvre corps d'homme. Les chevaux étaient partis ventre à terre… Ah, ces gens-là n'admettent pas qu'un honnête homme ait une pointe de vin ! Gare ! La grande route n'est pas pour eux. Par les champs et les fossés et les pentes abruptes, le long des lacs, dans le tourbillonnement des eaux, à travers les marécages, il les emporta d'un galop vertigineux ; et du haut des montagnes, sur les rochers glissants, les chevaux dévalèrent, les jambes toutes raides. Et pendant ce temps-là l'évêque et les théologiens, le visage blanc derrière les rideaux de cuir, marmottaient des prières. Jamais ils n'avaient fait un pareil voyage. Aussi, quelles figures, quand la voiture les déposa devant l'hôtellerie de Rissœter, vivants encore, mais secoués comme des grains de plomb dans un sac de peau !

« – Que signifie, capitaine ? dit l'évêque, lorsque le capitaine ouvrit la portière.

« – Cela signifie que l'évêque devra y réfléchir à deux fois avant de faire une nouvelle descente chez Gösta Berling, répon-

dit le capitaine Christian qui avait préparé sa phrase, de peur de s'embrouiller.

« – Salue donc Gösta Berling, repartit l'évêque, et dis-lui qu'il ne verra jamais plus d'évêques chez lui. »

Tel est le bel exploit que le fort capitaine Christian raconte au pasteur dans la nuit d'été. Il s'est à peine donné le temps de reconduire les chevaux à l'auberge, tant il avait hâte d'apporter cette bonne nouvelle.

– Et maintenant, tu vois que tu peux être tranquille, prêtre et camarade, conclut-il.

Ah, capitaine, capitaine, les visages des théologiens étaient blancs derrière leurs rideaux de cuir, mais encore plus blanc le visage du pasteur dans la nuit claire !

Le pasteur leva même le bras comme pour asséner un coup terrible sur la face rude et bête du géant. Mais il referma violemment la fenêtre et s'arrêta au milieu de sa chambre, le poing tendu. Ainsi donc, Dieu, dont il avait senti ce jour-là même l'inspiration, dont il avait annoncé la gloire du haut de la chaire, l'avait tourné en dérision ! L'évêque croirait sans doute que le capitaine avait été envoyé par le pasteur : il croirait au mensonge et à l'hypocrisie de Gösta Berling. Et l'enquête recommencerait, et la destitution serait prononcée.

Quand le matin arriva, le pasteur avait quitté le presbytère. Il avait renoncé à se défendre. Dieu s'était joué de lui. Son interdiction était certaine, puisque Dieu la voulait.

Cela se passa vers 1820, dans une commune éloignée du Vermland occidental. Ce fut le premier malheur qui toucha Gösta Berling ; ce ne fut pas le dernier, car ces poulains trouvent la vie dure qui ne supportent ni le fouet ni l'éperon. Au premier aiguillon de la douleur, ils s'emballent sur des chemins sauvages qui mènent aux précipices. Dès que la route est pierreuse et le

voyage dur, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de renverser leur charge et de courir en folie.

II

LE MENDIANT

Par une froide journée de décembre, un mendiant gravissait la pente de Brobu. Il était vêtu de guenilles sordides, et, dans ses chaussures usées jusqu'à la corde, ses pieds étaient trempés de neige.

Le Leuven est un lac étroit et long du Vermland qui, à deux reprises resserré et comme étranglé, s'allonge au nord jusqu'à la forêt finnoise, au sud jusqu'à l'immense lac de Vœnern. Des communes étendues sur ses bords, la plus grande et la plus riche est celle de Bro. Elle occupe une bonne partie des rives de l'ouest et de l'est : mais c'est à l'ouest que se trouvent les plus beaux domaines, Ekebu, Björne, célèbres par leur opulence, et le village de Brobu, avec l'auberge, la maison du tribunal, la demeure du bailli, le presbytère et le champ de foire.

Brobu est située sur une côte raide et escarpée. Le mendiant avait dépassé l'auberge, au pied de la colline, et maintenant il haletait dans la montée du presbytère.

Devant lui une petite fille tirait un traîneau, chargé d'un sac de farine. Il la rejoignit.

– Quel petit cheval pour une si lourde charge ! dit-il.

L'enfant se retourna et le regarda. C'était une toute petite, d'une douzaine d'années, aux yeux perçants et fureteurs, aux lèvres serrées.

– Plût à Dieu que le cheval fût encore plus petit, mais que la charge fût plus lourde et durât plus longtemps ! répondit-elle.

– C'est donc ton fourrage que tu traînes ?

– Dieu sait que oui ! Toute petite que je sois, il faut que je me nourrisse moi-même.

Le mendiant saisit un des montants du traîneau et le poussa.

– Ne t'attends pas à recevoir quelque chose pour ta peine ! lui cria la fillette.

Il se mit à rire.

– Tu dois être la fille du pasteur de Brobu, toi !

– Oui. Il y en a qui ont des pères plus pauvres, mais personne n'en a de plus mauvais. C'est la vraie vérité. N'empêche que c'est honteux pour sa propre enfant d'être obligée de le dire.

– Ton père est avare et méchant, paraît-il.

– Avare, oui, et méchant, oui ; mais, si elle en a le temps, sa fille deviendra pire, à ce qu'on prétend.

– Je crains qu'on ait raison, sais-tu ? Mais où as-tu pris ce sac de farine ?

– Pourquoi ne te le dirai-je pas ? J'ai volé du blé, ce matin, dans la grange de mon père et j'ai été au moulin.

– Mais ne te verra-t-il pas, lorsque tu rentreras avec ton traîneau ?

– Tu as quitté l'école trop tôt, toi ! Mon père est allé loin d'ici visiter un malade.

– Quelqu'un vient derrière nous : j'entends crier la neige sous un traîneau. Si c'était lui !

Le fillette tendit l'oreille, puis elle éclata en sanglots et en hurlements.

– C'est père, cria-t-elle. Il me tuera ! il me tuera !

– Un bon conseil vaut de l'argent ; un conseil rapide, de l'or, fit le mendiant.

– Écoute, dit l'enfant, tu peux me sauver. Prends la corde du traîneau pour que mon père croie qu'il est à toi.

– Et qu'en ferai-je ? demanda le mendiant en passant la corde par-dessus son épaule.

– Tire-le où tu voudras ; mais, dès qu'il fera sombre, amène-le au presbytère. Je te guetterai… Mais tu viendras, entends-tu bien, avec le traîneau et le sac.

– J'essaierai.

– Que Dieu le punisse, si tu ne viens pas ! cria la fillette en se sauvant.

Le mendiant tourna le traîneau et, le cœur pesant, le tira vers l'auberge.

Le malheureux était hanté d'un rêve. Il avait rêvé, dans cette neige où gelaient ses pieds à demi nus, aux grandes forêts du nord de Leuven, aux grandes forêts finnoises.

Ici, à Bro, près du détroit qui unit le Leuven supérieur au Leuven inférieur, dans ces contrées fameuses de la richesse et du bonheur, où le domaine seigneurial touche au domaine seigneurial et la forge à la forge, les routes lui étaient trop pénibles, les places trop étroites, les couches trop dures. Il tendait de toute son âme vers la paix des grandes forêts éternelles. Ici, dans chaque aire, les fléaux battaient comme si les gerbes ne devaient point finir. Sans cesse, des trains de bois et des tombereaux de charbon descendaient des forêts inépuisables. Des convois infinis de minerais passaient le long des routes dans de

profondes ornières que cent convois leur avaient déjà creusées et polies. Ici, les traîneaux d'invités volaient d'une maison à l'autre ; et il lui semblait que la joie en tenait les rênes, que l'amour et la beauté y glissaient sur les neiges. Ah, comme il soupirait après la paix des grandes forêts du Nord !

Là-bas où, d'un sol uni, les arbres surgissent droits et pareils à des colonnes ; là-bas, où la neige repose en lourdes couches sur les branches immobiles, où les vents impuissants ne font qu'effleurer les aiguilles des cimes, là-bas il voulait s'enfoncer, et s'enfoncer toujours plus avant, jusqu'à tomber et mourir sous les hauts sapins. Il allait, l'âme fascinée, vers ce grand tombeau murmurant. Il y serait vaincu par toutes les forces de la destruction : la faim, le froid, la fatigue et l'eau-de-vie viendraient à bout de ce pauvre corps qui avait tant souffert.

Cependant il arriva à l'auberge, et, pour y attendre le soir, il entra dans la salle et s'assit près de la porte, accablé. L'hôtelière eut pitié de lui et lui apporta un verre d'eau-de-vie. Elle lui en apporta même un autre, sur ses instances ; mais elle refusa de lui en donner un troisième, et le mendiant fut saisi de désespoir. Oh, boire encore cette eau-de-vie forte et sucrée ! Sentir encore une fois son cœur danser dans sa poitrine et ses pensées flamber sous l'ivresse ! Douce liqueur du blé ! Son flot transparent roulait tous les chants, tous les parfums, toute la beauté, tous les feux de l'été. Encore une fois, avant de s'abîmer dans les ténèbres, il désirait âprement, boire de la joie et du soleil. Alors le misérable offrit la farine, puis le sac et enfin le traîneau. Il en eut un bon sommeil jusqu'au soir, sur le banc du cabaret.

À son réveil, il comprit qu'une seule chose lui restait à faire : puisque son corps l'emportait sur son âme, puisqu'il avait bu sans vergogne ce que lui avait confié une enfant, et qu'il n'était plus qu'une loque de souillure et de honte, il rendrait à son âme, esclave de tant de bassesses, la liberté. Gösta Berling, prêtre interdit et défroqué, convaincu d'avoir vendu pour un

peu d'eau-de-vie la farine d'une enfant affamée, se condamne à mort.

Il saisit son bonnet et se précipita en titubant hors de l'auberge. Au bord même de la route, la neige s'était amoncelée : il s'y jeta désespérément, et, les yeux clos, attendit le sommeil dont on ne se réveille pas.

Nul ne sait combien de temps il y resta ; mais il vivait encore lorsque la fille du pasteur de Brobu accourut, une lanterne à la main, et le trouva. Elle l'avait attendu pendant des heures et s'était enfin risquée sur la route, en quête de son voleur. Elle se mit à le secouer et à crier de toutes ses forces afin de le réveiller. Qu'avait-il fait de sa farine, de son sac et de son traîneau ? Il fallait absolument qu'il revînt à la vie, assez au moins pour lui répondre. Le cher père la tuerait, si le traîneau était perdu. Et elle mordait les doigts du mendiant, lui égratignait le visage, hurlait comme une désespérée.

À ce moment des grelots tintèrent.

Qui diable crie ainsi ? demanda une voix impérative.

Je veux savoir ce que cet homme a fait de ma farine et de mon traîneau, sanglota l'enfant en continuant à frapper du poing la poitrine du mendiant.

C'est un homme gelé que tu griffes de la sorte ? ôte-toi de là, chat, sauvage !

Une grande et forte femme saisit la fillette à la nuque et la rejeta sur la route ; puis elle se pencha sur le malheureux, lui passa les bras autour du corps, le souleva et le porta jusqu'à son traîneau.

– Suis-moi à l'auberge, sauvagesse ! cria-t-elle à la fille du pasteur ; et nous verrons ce que tu sais de cette affaire.

* * *

Une heure plus tard, Gösta Berling était assis sur une chaise dans la meilleure pièce de l'auberge, en tête à tête avec celle qui l'avait sauvé de la mort.

C'était une femme qui revenait apparemment de surveiller un transport de charbon dans la forêt. Les mains noires, une pipe de terre à la bouche, elle portait une courte pelisse en peau de mouton, sans doublure, et une jupe rayée dont la bure avait été tissée à la maison. Ses pieds étaient chaussés de grosses bottes ; le manche d'un couteau sortait de son corsage ; et des cheveux blancs droits et lisses se relevaient sur son beau vieux visage.

Avant même qu'elle eût ouvert la bouche, Gösta avait reconnu en elle la fameuse commandante d'Ekebu, dont on lui avait si souvent parlé. Il se prit à trembler sous les regards de cette femme, la plus puissante du Vermland, maîtresse de sept forges, habituée à commander et à être obéie.

Elle, silencieuse, considérait cette misère humaine : des mains rouges et gonflées, un grand corps émacié, mais sur cette ruine une superbe tête qui rayonnait encore d'une farouche beauté.

– Tu es bien Gösta Berling, le prêtre insensé ?

Il demeura immobile.

– Je suis la commandante d'Ekebu, moi.

Il leva vers elle un regard désespéré, et, dans sa nostalgie du silence éternel et des forêts du Nord, il s'effrayait à l'idée d'une lutte à soutenir contre cette femme, dont la volonté et la vie exubérante l'accablaient déjà.

– Laissez-moi mourir ! fit-il.

Mourir, et pourquoi ? La fille du pasteur de Brobu n'était-elle pas rentrée en possession de son sac, de sa farine et de son traîneau ? Elle, la commandante, lui offrait un refuge, comme

elle avait accoutumé de le faire aux malheureux sans foyer. Qu'il la suivît à Ekebu : il y trouverait, dans l'aile des cavaliers, une vie de plaisirs et de réjouissances. Mais il lui répondit qu'il devait mourir.

Alors elle frappa du poing sur la table et s'écria rudement :

– Ah, il veut mourir ! C'est cela que tu veux ! Je ne m'en étonnerais peut-être pas, si tu vivais. Mais regarde ton corps amaigri, tes membres épuisés, tes yeux ternes. T'imagines-tu avoir quelque chose à tuer ? Et crois-tu, pour être mort, qu'il soit nécessaire d'être étendu dans une ombre rigide et cloué sous un couvercle de sapin ? Penses-tu que Gösta Berling n'a pas déjà trépassé ? Ne sens-tu pas ta bouche déjà pleine de poussière ? Ce qui maintenant se remue en toi, ce ne sont que des ossements. Et tu leur refuserais une dernière illusion de vie ? C'est comme si tu marchandais aux morts le plaisir de danser sur leurs tertres à la lueur des étoiles. Est-ce parce qu'on t'a dépouillé de ton manteau de prêtre qu'il te plaît de mourir ? Tu aurais plus de mérite à te rendre utile sur cette terre du bon Dieu. Que n'es-tu venu tout de suite à moi ! J'aurais arrangé les choses. Mais aujourd'hui, ce qu'il te faut, n'est-ce pas ? c'est la gloire d'être couché sur des copeaux et dans un linceul et d'être admiré par toutes les vieilles femmes de la commune qui diront : le beau cadavre !

Gösta eut un demi-sourire, mais ne broncha pas.

La commandante se tut, arpenta la chambre ; puis elle vint s'asseoir devant le feu, les pieds sur l'âtre, les coudes aux genoux.

– Mille diables ! dit-elle en riant, c'est si vrai, ce que je te dis là, que je n'en avais pas vu moi-même toute la justesse. Te figures-tu que la plupart des gens qui vivent ne sont pas déjà morts, ou peu s'en faut ? Crois-tu que je vive, moi ? Ah, grands dieux, non ! Oui, regarde-moi. Je suis la commandante d'Ekebu et, je suppose, la dame la plus puissante du Vermland. Si je lève

un doigt, le gouverneur s'ébranle ; si j'en lève deux, l'évêque accourt ; et si j'enlève trois, le chapitre et le tribunal et tous les maîtres de forges du Vermland dansent la polka sur la place de Karlstad. Eh bien, mon garçon, le diable m'emporte si je suis autre chose qu'un cadavre grimé ! Seul, Dieu sait ce qui reste de vie en moi.

Gösta, penché en avant et l'esprit tendu, l'écoutait. La vieille commandante inclinait la tête devant la flamme du foyer.

– Penses-tu donc, continua-t-elle, que, si j'étais un être bien vivant, et que je te visse ainsi, misérable, couvant des idées de suicide, je n'aurais pas vite fait de te les enlever ? Je trouverais des larmes et des prières qui te bouleverseraient le cœur. Mais je suis morte : Dieu le sait.

« N'as-tu jamais ouï parler de la belle Margareta Celsing ? Elle n'est pas née d'hier, mais, encore aujourd'hui, je puis pleurer sur elle, à en brûler mes yeux de vieille femme. Pourquoi Margareta Celsing est-elle morte et pourquoi Margareta Samzélius, commandante d'Ekebu, semble-t-elle vivre ? Ah, cette Margareta d'autrefois, quelle âme fine et délicate et timide et innocente, Gösta Berling ! Elle était de celles dont les anges même arrosent de larmes les tombeaux. Le mal lui était inconnu ; personne ne lui en avait fait. Elle était bonne envers tous et parfaitement belle. Il vint alors un homme du nom d'Altringer : Dieu sait pourquoi il avait traversé les déserts d'Elfdalen où les parents de Margareta Celsing avaient leur forge ! Elle le vit et il l'aima. Mais il était pauvre, et les deux amoureux convinrent de s'attendre pendant cinq ans, – pendant cinq ans ! comme disent les chansons. Trois ans se passèrent : un autre épouseur se présenta, un vilain homme que les parents de Margareta crurent riche et que, par des coups et de dures paroles, ils forcèrent leur fille à accepter pour mari. Ce jour-là Margareta Celsing mourut. Il n'y eut plus que la commandante Samzélius, pas bonne, cellelà, pas timide, croyant toujours au mal, les yeux fermés obstinément au bien…

« Nous habitions alors Siœ, près du Leuven, le commandant et moi. Et je connus de mauvais jours, car sa prétendue richesse n'existait pas. Mais Altringer revint. Il avait fait fortune. Quelle activité ! Quelle merveilleuse intelligence ! Il acheta le domaine d'Ekebu qui touchait à notre terre et six autres forges. Il nous rendit notre pauvreté plus légère. Nous montions dans ses voitures ; nous recevions de lui des vins pour notre cave, du gibier pour notre table. Il remplit ma vie de charme et de plaisir. Le commandant dut rejoindre ses troupes. Que nous importait ? Un jour j'étais à Ekebu ; le lendemain Altringer était à Siœ. Ah, ce fut une jolie ronde de fêtes sur les rives du Leuven ! De mauvais bruits couraient. Si Margareta Celsing avait encore vécu, elle en eût souffert.

« L'écho en arriva à l'oreille de mes parents, là-bas, au milieu des meules de bois, dans la forêt d'Elfdalen. Ma mère ne réfléchit pas longtemps et se mit en route… Un jour que le commandant était absent et que j'avais à ma table Altringer et plusieurs invités, elle entra. Je la vis, mais rien ne me dit plus que c'était ma mère. Je la saluai comme une étrangère et je lui offris de s'asseoir et de partager notre repas. Elle voulut me parler comme à sa fille ; mais je lui fis observer qu'elle se trompait et que mes parents étaient morts le jour de mon mariage. Elle reçut le choc sans sourciller, c'était une femme étonnamment forte et qui, malgré ses soixante-dix ans, venait d'abattre, plus de cinquante lieues en trois jours. Elle s'assit très simplement, se servit, et me répondit sur le même ton que j'avais fait une perte bien regrettable ce jour-là.

« – Oui, et ce qui est surtout regrettable, répliquais-je, c'est que mes parents ne soient pas morts un jour plus tôt, car le mariage ne se serait jamais accompli.

« – La gracieuse commandante n'est donc pas heureuse de son mariage ? dit-elle.

« – Si, répondis-je, j'en suis maintenant fort aise, et je me félicite chaque jour d'avoir obéi à la volonté de mes chers parents. »

« Alors elle demanda si c'était aussi la volonté de mes parents que j'attirasse la honte sur moi-même et sur eux, en trompant mon mari.

« – Comme ils ont fait leur lit, qu'ils se couchent ! » répondis-je. Et j'ajoutai que je ne tolérerais pas qu'on insultât dans ma maison la fille de mes parents.

« Nous continuions de manger, elle et moi ; mais autour de nous les convives interdits n'osaient même plus toucher à leur fourchette.

« La vieille femme resta un jour et une nuit, et, quand elle fut reposée, elle commanda ses chevaux. Je n'avais pas senti un seul instant qu'elle était ma mère. Au moment où elle partait, elle se tourna vers moi dans l'escalier :

« – Je suis restée un jour et une nuit sous ton toit, me dit-elle, et tu n'as pas daigné saluer ta mère. Mon corps tremble de honte, comme fouetté de verges. J'ai honte de tout ce qui se fait ici. Tu m'as reniée et rejetée : puisses-tu être reniée et rejetée à ton tour ! Que la grand'route soit alors ton seul refuge, une gerbe de paille ton lit, une meule de charbon ton foyer, et l'opprobre et l'ignominie ta récompense ! Et que d'autres te frappent comme je te frappe ici ! »

« Et elle me frappa durement sur la joue.

« Je la saisis à bras le corps et je la déposai dans sa voiture.

« – Qui donc es-tu pour me maudire ? m'écriai-je. Qui donc es-tu pour me frapper ? Je ne le supporterai de personne au monde. »

« Et je levai la main sur ma mère… Il y a vingt ans de cela, Gösta Berling… »

Gösta Berling avait écouté : le bruit de cette voix dominait en lui le mystérieux appel des forêts et de la mort. Ainsi cette femme, la plus puissante de la contrée, s'était faite son égale en péchés, sa sœur dans le crime.

– Veux-tu vivre maintenant ? reprit-elle d'une voix étranglée par les larmes. Pourquoi céderais-tu aux remords ? Tu aurais certes pu devenir un bon pasteur, mais le Gösta Berling, que tu noyas dans l'eau-de-vie, fut-il jamais plus candide et plus innocent que la Margareta Celsing, que j'étouffai dans la haine ? Veux-tu vivre ?

– Non, je ne puis, fit-il.

– Je suis une vieille femme, s'écria la commandante, j'ai enduré de rudes chagrins ; et voici que je me suis livrée à la merci d'un mendiant ramassé dans un tas de neige ! Je n'ai que ce que je mérite. Eh bien, va te tuer ! Va ! Du moins tu ne raconteras à personne mes aveux et ma folie. Adieu !

Gösta Berling se dirigea vers la porte, mais, la main sur le loquet, il retourna la tête. Les yeux de la commandante étaient pleins d'une telle compassion que tout son cœur désemparé fondit sous leur regard. Il leva le bras, appuya son front au chambranle de la porte et se prit à pleurer.

L'étrange femme jeta sa pipe, depuis longtemps éteinte, dans les flammes du foyer et s'approcha vivement de lui avec un geste maternel.

– Allons, mon garçon, fit-elle, assieds-toi et m'écoute encore un instant. Si tu veux vivre, je prendrai chez moi la fille du pasteur de Brobu et je l'élèverai de telle sorte qu'elle remerciera Dieu plus tard que tu aies volé sa farine. Qu'en dis-tu ?…

… De ce jour-là Gösta Berling devint Cavalier d'Ekebu. Deux fois il essaya de reprendre sa liberté et de se frayer un

chemin dans la vie par son propre travail. La première fois, la commandante lui donna une petite ferme sur ses terres. Il y tint quelque temps, puis il se fatigua de la solitude et de sa tâche quotidienne ; et il rentra au manoir. La seconde fois, il alla au château de Borg comme précepteur du jeune comte Henrik Dohna. Alors il s'éprit de la jeune Ebba Dohna, la sœur du comte ; mais, au moment même qu'il croyait l'avoir gagnée, elle mourut subitement. Et il se retrouva Cavalier d'Ekebu, persuadé que, pour un prêtre destitué, toutes les voies de régénération sont à jamais fermées.

CHAPITRE PREMIER

LE PAYSAGE

Je prie ceux qui connaissent le lac étroit et long du Leuven, les riches plaines et les montagnes bleues, de sauter quelques pages. Ils peuvent bien le faire, car le livre sera encore assez long. Mais on comprend qu'il faut que je décrive ces montagnes, cette plaine et ce lac, pour ceux qui ne les virent pas, puisque c'est là où Gösta Berling et les Cavaliers d'Ekebu passaient leur vie de plaisirs.

Le lac a ses sources assez loin dans le nord, et c'est un magnifique pays et le plus charmant où puisse naître un lac. La forêt et les montagnes ne cessent de l'alimenter ; les torrents et les ruisseaux s'y déversent d'un bout à l'autre de l'année. Il y trouve un bon lit blanc de sable fin, des îlots à mirer, des promontoires à réfléchir. Le vieux Neck et les ondines y prennent leurs ébats, tout à leur aise. Il grandit très vite et devient très vite beau et fort. Là-haut, dans le nord, il est d'humeur aimable et enjouée. Regardez-le, un matin d'été, lorsque, dans le sommeil qui s'évapore, il s'étire sous ses dentelles de brouillard. Il semble vous narguer, puis, lentement, il se glisse hors de ses légers voiles, et vous apparaît si étrange que vous en êtes étonné et comme ensorcelé. Enfin, les derniers voiles se déchirent, et, rose et nu, le voici qui brille dans l'air matinal.

Mais cette vie heureuse ne le satisfait pas. Il se ramasse, se creuse un chemin à travers des collines de sable, et, par ce long détroit, court à de nouvelles aventures. Il redevient grand et puissant ; il remplit des profondeurs infinies et baigne des terres laborieuses. Mais ses eaux s'assombrissent, ses rives sont moins variées, ses vents plus âpres, son caractère plus dur. Il porte des navires et des radeaux sans nombre, et ce n'est que bien tard, après la Noël, que ses vagues peuvent goûter le repos d'hiver. Souvent on le voit, farouche, écumer de colère et renverser les barques à voile ; mais souvent aussi, tranquille rêveur, il reflète le ciel.

Cependant il veut encore aller plus loin, malgré les montagnes plus sauvages et la place plus restreinte. De nouveau, il s'enfonce dans une étroite passe entre des berges sablonneuses ; et, pour la troisième fois, il s'étale, mais ce n'est pas avec la même beauté ni la même force. Sur ses rives basses et monotones soufflent des vents moins vifs. Et de bonne heure ses flots dorment leur sommeil hivernal. Il a perdu la fougue de la jeunesse et la vigueur de l'âge mur. De ses deux bras il cherche à tâtons le chemin vers le Vœnern, cette mer intérieure, et du haut des rocs, avec un dernier bruit de tonnerre, il tombe dans le silence.

La plaine est longue aussi, longue comme le lac. Il ne lui est pas toujours facile de trouver un passage entre les flots et les montagnes. Elle s'y évertue, maigre bande de terre, depuis la source jusqu'à l'endroit où, victorieuse, elle se dilate et s'endort sur les rives du Vœnern. Elle ne demanderait pas mieux que de suivre les bords du lac. Mais les montagnes l'en empêchent. Les montagnes sont d'âpres remparts de granit, recouverts de bois, riches de mousses et de lichens, fendus de crevasses, malaisés à franchir, repaires des bêtes sauvages. On y rencontre souvent, entre deux crêtes allongées, des marais ou des étangs à l'eau sombre. Çà et là, une clairière où les bûcherons ont passé ; une place noire où les charbonniers ont brûlé leurs meules ; un de ces défrichements qui indiquent que ces montagnes souffrent

aussi du labeur humain ; mais rarement : car, d'ordinaire, elles sommeillent insouciantes, dans les jeux éternels de la lumière et de l'ombre qui se jouent sur leurs flancs.

Mais la plaine qui est hospitalière, opulente et travailleuse, en veut un peu à la montagne, et la querelle doucement. La montagne ne l'écoute pas. Elle lance jusqu'au lac ses longues rangées de collines et de coteaux ; elle y dresse ses promontoires et ne quitte qu'à contre-cœur cette rive tant désirée, où la plaine aspire toujours à se dérouler dans le sable des grèves.

« Ne te plains pas, dit la montagne. Songe au temps de Noël et aux linceuls de brouillards qui se déploient sur le Leuven. Tu me reproches de te limiter et de borner ta vue. Mais tu ne sais pas quel vent il fait au bord de l'eau. C'est là qu'il faut avoir dos de granit et pelisse de sapins. Et puisque tu veux voir quelque chose, regarde-moi ! »

Et la plaine regarde. Elle connaît les merveilleuses couleurs changeantes qui passent sur la montagne. Dans la splendeur de midi les hauteurs, d'un bleu faible et pâle, reculent et se rapetissent à l'horizon ; mais, dans l'aurore et au soleil couchant, elles s'érigent, de toute leur stature, et se colorent d'un bleu pareil à celui du firmament. Parfois il y tombe une lumière si crue qu'elles deviennent toutes vertes et d'un bleu noir, et que chaque sapin, chaque sentier, chaque crevasse, se distingue à des lieues de distance.

Il arrive aussi que les montagnes se rangent un peu de côté et laissent la plaine approcher du lac. Quand elle découvre les eaux furieuses qui grondent et crachent leur écume, quand elle aperçoit la froide fumée que fait la lessive des invisibles lavandières, elle donne raison à la montagne, et vite, vite, rentre derrière son rempart.

De temps immémorial, les hommes ont cultivé la plaine. Là où les rivières, par des rapides écumeux, se jettent dans les eaux du lac, des moulins et des forges ont surgi. Aux endroits décou-

verts où la plaine touche au Leuven, des églises et des presbytères se sont élevés. Mais, au bord des vallées, à mi-hauteur des pentes, sur le sol pierreux, où le blé ne vient pas, on trouve des fermes de paysans, des habitations d'officiers, et, parfois, un domaine seigneurial.

Vers 1820, la contrée n'était pas aussi cultivée. Les prairies et les champs d'aujourd'hui n'étaient alors que forêts, étangs ou marécages. La population était plus clairsemée. On y gagnait sa vie à transporter le bois, le charbon et le fer, et à travailler aux forges. On émigrait aussi vers d'autres provinces, car la terre ne nourrissait pas tout son monde. Alors l'habitant de la plaine ne portait que des vêtements tissés au logis ; il mangeait du pain d'avoine et se contentait de gagner ses cinq ou six sous par jour. La misère, souvent grande, était souvent allégée par la bonne humeur, et les mille petits travaux qui font les doigts plus agiles. Mais le lac, la montagne et la plaine formaient, comme aujourd'hui, un des plus beaux paysages, et, comme aujourd'hui, le peuple était vigoureux, courageux et intelligent. Il a gagné en aisance ; il s'est instruit, Dieu le garde ! Pour moi, j'évoque le souvenir de quelques-uns de ceux qui vécurent entre ces eaux et ces montagnes.

CHAPITRE II

LA NUIT DE NOËL

Sintram est le méchant maître des usines de Fors. Il a un corps de singe, des bras longs, la tête chauve, la face grimaçante. Il fait le mal comme on respire. Sintram ne prend pour valets que des coquins et des batailleurs, et n'a dans son service que des servantes querelleuses et menteuses. C'est lui qui excite les chiens jusqu'à la rage en leur enfonçant des aiguilles dans le museau, et qui vit heureux et content, au milieu de gens haineux et de bêtes furieuses. Le grand plaisir de Sintram est de se déguiser en diable, avec des cornes, une queue, un corps poilu, des sabots de cheval ; et – apparition subite surgissant des coins sombres, du grand four de cuisson ou du hangar à bois – il se réjouit d'effrayer les enfants peureux et les femmes superstitieuses. Sintram triomphe, quand il parvient à faire d'une vieille amitié une nouvelle haine, et quand il a empoisonné les cœurs de mensonges et de calomnies.

Or, la nuit de Noël, Sintram vint à Ekebu.

* * *

« Faisons entrer dans la forge le grand traîneau à bois ; amenons-le au milieu de la pièce et posons sur les montants des quatre coins le fond d'une vieille charrette ! Voilà une table ! Hurrah pour la table ! La table est prête… Vite, des chaises

maintenant ! N'importe quoi, pourvu qu'on puisse s'asseoir dessus. Prenons des escabeaux de cordonnier et des caisses vides. Cherchez les vieux fauteuils cassés, et tirez ici le traîneau de course sans brancard et le vieux carrosse ! Ha ! Ha ! Faites avancer le vieux carrosse : on en fera la tribune de l'orateur ! Il a une roue de moins, et de toute sa caisse il ne reste que le siège du cocher. Le coussin en est éventré ; la mousse qui le rembourre s'échappe, et l'âge en a roussi le cuir. La vieille guimbarde est haute comme une maison. Étayez-la, ou tout chavire !... Hurrah ! Hurrah ! c'est la nuit de Noël aux forges d'Ekebu !... »

Derrière les rideaux de soie du grand lit, le commandant et la commandante dorment et croient qu'à l'aile des Cavaliers on en fait autant. Les valets et les servantes dorment, alourdis de gruau, de riz au lait et de bière noire. Mais les Cavaliers ne dorment pas.

Dans la forge abandonnée, les forgerons aux jambes nues ne tournent pas les massiaux ; les garçons au visage noirci ne roulent pas les brouettes de charbon ; le grand marteau pend du toit comme un bras au poing fermé. L'enclume est vide ; les fourneaux ne demandent plus à manger en ouvrant leur gueule rouge. Le soufflet ne grince plus. C'est la Noël. La forge dort.

Dort ? Croyez-vous que la forge dorme quand les Cavaliers sont éveillés ? Ils ont fiché en terre les longues tenailles et planté dans les pinces des chandelles de suif. De la marmite en cuivre rutilant, qui ne contient pas moins de dix canettes, les flammes bleues du punch montent vers les ténèbres du toit. Une lanterne de corne est accrochée au martinet. Des liqueurs jaunes luisent dans les bols comme du soleil. Les Cavaliers fêtent la Noël avec des chants, des rires, et du tapage. Mais ce vacarme de minuit ne réveille personne, car il se noie dans le grondement des eaux.

Ah, si la commandante les voyait ! Eh bien quoi ?

Elle s'attablerait probablement avec eux et viderait un bol de punch. Une brave femme, la commandante d'Ekebu ! Le tonnerre des chansons à boire ne lui ferait pas lâcher pied. Crâne comme un homme, fière comme une reine, elle aime le son des violons, les cors de chasse, les vins, les jeux, les tables pleines, un ruissellement perpétuel dans ses greniers de provisions, les danses folles dans ses grandes salles, les rires dans ses offices et le tumulte des Cavaliers dans l'aile de son manoir.

Ils sont là tous les douze installés autour de la chaudière. Pas de petits-maîtres ni de jolis cœurs, ni de grippe-sous à face parcheminée, ni de hobereaux béats et pleutres ; mais de rudes gaillards dont la renommée n'est pas près de s'éteindre en Vermland, des Cavaliers, Cavaliers du matin au soir, officiers de fortune, nobles ruinés, aventuriers et fiers bohèmes. Ces hommes fameux savaient tous jouer d'un ou de plusieurs instruments ; ils étaient tous aussi riches en proverbes, joyeux propos et gais refrains, que la fourmilière en fourmis.

Cependant chacun d'eux avait sa spécialité, son trait distinctif. Le premier, Bérencreutz, le colonel aux grandes moustaches blanches, joueur comme les cartes, savait son Bellman par cœur. Près de lui, son ami et frère d'armes, le taciturne major et tueur d'ours, Anders Fuchs. Le troisième était le petit Ruster, le tambour, qui pendant longtemps avait été l'ordonnance du colonel, mais qui avait gagné le rang de Cavalier par son habileté à préparer le punch et par sa voix de basse. Plus loin le vieil enseigne Rutger, von Œrneclou l'homme aux bonnes fortunes, l'irrésistible, en perruque et en fraise, poudré, peint et parfumé, un des plus hardis parmi les Cavaliers. À ses côtés, Christian Bergh, le fort capitaine, héros de mille exploits, mais aussi facile à tromper que le géant des contes ; et un petit homme rond comme une boule, le patron Julius, boute-en-train, orateur, chanteur et merveilleux conteur.

Il y avait aussi des étrangers : un Allemand, inventeur d'une machine à voler, le grand Kevenhuller ; et un Français,

vieil oiseau de proie qui avait suivi sur les champs de bataille l'aigle impérial, petite tête au long bec, hérissé, mystérieux, ne sortant jamais du manoir que pour une chasse à l'ours ou une aventure périlleuse, et qu'on appelait, nul ne savait pourquoi, le cousin Kristoffer. Son voisin, l'oncle Eberhard, le philosophe, n'était point venu à Ekebu pour y faire chère lie, mais pour achever, à l'abri des soucis matériels, son grand ouvrage sur *la Science des Sciences*. Enfin les deux meilleurs des Cavaliers, le débonnaire Lövenborg, âme candide et crédule et qui ne comprenait point les chemins du monde ; et Lilliécrona, le grand musicien, qui avait une bonne maison et qui languissait toujours après son foyer, mais qui ne pouvait se détacher d'Ekebu, parce que son esprit avait besoin de décors changeants, de rumeurs et de richesse.

Ces onze hommes avaient tous laissé derrière eux la jeunesse. Mais il y en avait un douzième dont les trente ans venaient à peine de sonner et qui possédait la vigueur du corps et de l'âme : Gösta Berling, le Cavalier des Cavaliers, à lui seul plus orateur, plus chanteur, plus musicien, plus chasseur, plus buveur et plus batailleur que tous les autres.

Regardez-le : il grimpe à la tribune. Les ténèbres du toit descendent sur lui comme de lourds festons, et sa tête aventureuse ressort en pleine lumière dans ce sombre chaos. Il parle avec un profond sérieux :

– Cavaliers et frères, minuit approche. Il est temps de boire à la santé du treizième !

– Mais, petit frère Gösta, s'écrie le patron Julius, nous ne sommes que douze à table !

– Ici, à Ekebu, reprend Gösta plus grave encore, tous les ans un homme meurt. Un homme meurt de ces Cavaliers éternellement jeunes que nous sommes. Il ne convient pas que les Cavaliers vieillissent. Du jour où les verres sont trop lourds pour leurs mains tremblantes, où les cartes se brouillent sous leurs

yeux clignotants, que leur est la vie et que sont-ils à la vie ? Des treize qui fêtent la nuit de Noël aux forges d'Ekebu, il faut qu'il y en ait un à mourir. Mais chaque année un nouveau Cavalier remplira sa place et complétera notre cercle, un homme habile au violon, subtil aux cartes, expert dans le métier de la joie ! Les vieux papillons doivent savoir mourir avant que décline le soleil d'été. Camarades, je bois à la santé du treizième !

– Mais, s'écrièrent les Cavaliers sans toucher leur verre, nous ne sommes que douze !

Gösta Berling, celui qu'on nomme le poète, bien qu'il n'ait jamais écrit un vers, continue tranquillement :

– Cavaliers et frères, ne vous souvient-il plus qui vous êtes ? C'est à vous qu'il incombe de maintenir la joie au pays du Vermland et d'y donner le coup d'archet qui précipite les danses. Vous tenez vos mains éloignées du travail ; vos cœurs, de l'or. Si vous n'étiez pas là, les bals, l'été, les roses, les cartes, les chansons, tout s'éteindrait dans ce pays de cocagne, où l'on ne verrait plus que du fer et des maîtres de forges. Voici la sixième fois que je célèbre la Noël sur cette terre d'Ekebu et jamais personne ne refusa de boire à la santé du treizième !

– Mais enfin, s'entêtèrent les Cavaliers, nous ne sommes que douze ! Comment boire au treizième ?

– Eh bien, s'écria Gösta, ce treizième je l'appelle, puisque je me suis levé pour lui porter un toast ! D'où qu'il vienne, des profondeurs de la mer, des entrailles de la terre, du ciel ou de l'enfer, je l'appelle !

À ces mots, il se fit un bruit sourd dans l'énorme fourneau : la porte s'en ouvrit et le treizième apparut. Longue queue, sabots de cheval, cornes à la tête, barbiche pointue, un corps de faune, le treizième s'avança, et les Cavaliers, dont l'ivresse avait déjà mis l'esprit en déroute, poussèrent un cri et sautèrent sur

leurs pieds. Mais Gösta Berling, pris d'une joie délirante, s'écria :

– Il est venu, le treizième ! Je bois au treizième !

Il était là, le vieil ennemi des hommes, l'ami des sorcières, celui qui signe ses contrats avec du sang sur du papier noir, celui qui jadis dansa sept jours durant avec la folle comtesse d'Ivarsnœs et que sept prêtres ne purent exorciser.

Les vieux aventuriers vacillants eurent un instant de panique. Mais ils se rassurèrent à la pensée que le Diable, attiré par le cliquetis des verres, n'en voulait qu'à leur punch. Ils l'acclamèrent et lui mirent dans les mains une coupe de liqueur flambante. Bérencreutz lui proposa une partie de cartes ; le patron Julius, son répertoire de chansons ; et Œrneclou osa parler à cette face de bouc des jolies femmes qui embellissent la vie.

Ô Cavaliers, Cavaliers, avez-vous oublié que c'est la nuit de Noël ? C'est l'heure où les anges du ciel chantent pour les bergers des champs, où les enfants luttent contre le sommeil de peur de manquer la messe matinale. Il sera bientôt temps d'allumer les cierges de l'église de Bro. Dans les fermes des bois, le jeune homme a préparé le brandon lumineux qui éclairera son amie sur la route de l'église. Dans toutes les maisons, les maîtresses ont posé derrière leurs fenêtres des chandeliers à trois branches, qu'on allumera quand passeront les gens de la messe. Le sacristain entonne dans son sommeil le cantique de Noël, et le vieux curé, qui ne peut s'endormir, s'essaie à chanter encore une fois pour ses paroissiens : *Gloire au plus haut des cieux !*

Cependant le Diable, appuyé contre le vieux carrosse et la tête superbement rejetée en arrière, porte, de sa main ornée de griffes, la coupe de punch à ses lèvres. Et Gösta le salue en ces termes :

– Altesse, nous vous avons longtemps attendu ici, à Ekebu, car c'est apparemment le seul paradis qui vous soit ouvert. On y vit sans semer ni filer. Ici les alouettes toutes rôties vous tombent dans la bouche ; ici, la bière amère et l'eau-de-vie sucrée coulent à flots intarissables. Vous le voyez, Altesse, nous sommes douze, douze comme les dieux olympiens, comme les chevaliers du roi Arthur, comme les paladins de l'empereur Charlemagne – douze comme les douze oiseaux divins de la verte couronne d'Ygdrasil. Que dis-je ? Nous les avons été, ces paladins, ces chevaliers, ces olympiens, ces divins oiseaux. Voici Thor, et voici Jupiter. Que de crinières de lions sous ces peaux d'ânes ! Quand nous y buvons, la forge est l'Olympe, et l'aile du manoir le Walhalla. Mais nous n'étions pas au complet. Il en fallait un treizième, le traître, le félon, le malin, l'ennemi des dieux, le géant Loke !

– Belles paroles ! repartit le Diable. Mais je n'ai pas le temps de vous répondre. Les affaires, mes enfants, les affaires avant tout ! Je dois vous quitter un instant. Nous nous reverrons.

Les Cavaliers lui demandent où il va. Il leur répond que la noble commandante, la maîtresse d'Ekebu, l'attend pour renouveler son contrat.

La commandante est une rude femme qui vous charge sans effort un tonneau de seigle sur ses larges épaules. Elle accompagne ses convois de minerais des mines de Bergslagen jusqu'aux forges d'Ekebu. Elle dort des sommeils de roulier sur le plancher des granges avec un sac pour oreiller. L'hiver, elle ne craint pas de surveiller une meule de charbon, ni l'été de suivre un rondeau de bois sur le Leuven. Qui commande mieux qu'elle ? La commandante jure comme un vieux troupier et règne comme un roi sur ses sept forges et sur les fermes de ses voisins, sur sa commune et sur les communes d'alentour, oui, sur tout le beau pays de Vermland. Mais pour les pauvres Cavaliers sans foyer, elle s'est montrée plus douce qu'une mère, et ils

ont toujours fermé leurs oreilles, quand la calomnie leur chuchotait qu'elle avait fait un pacte avec le Diable. Et pourtant ce soir, aux flammes du punch, un frisson leur court sur la peau.

– Oui, continua le Diable, je lui ai donné ses sept forges contre une âme qu'elle me paie tous les ans.

Les Cavaliers se sentent de moins en moins à leur aise. En effet, tous les ans, à Ekebu, un homme meurt, un des hôtes insoucieux de l'aile du manoir… Qu'importe ? Comme Gösta l'a dit, les vieux papillons doivent savoir mourir… Mais qu'entendait-il par là, Gösta ?… Ah, si elle ne leur avait offert ses régalades et ses bombances que pour les faire trébucher plus sûrement de la salle d'orgie dans le feu de l'enfer ?… Malheur à cette sorcière ! Ekebu, où ils étaient arrivés forts et vigoureux, n'aurait donc été que le chemin et la porte de la damnation ! Leurs cerveaux y devenaient comme de vieilles éponges. Ils se coucheraient un jour sur le lit de mort, sans espoir et sans âme.

L'ivresse, jointe au sentiment obscur de leur déchéance, les aveugla.

– Plus de contrat ! s'écrièrent-ils. C'est elle qui va mourir !

Christian Bergh, le fort capitaine, empoigna le plus lourd marteau de la forge et jura qu'il l'enfoncerait dans la tête de cette damnée sorcière.

– Quant à toi, maudit cornu, hurla-t-il, nous commencerons par te clouer sur l'enclume ; et en avant le martinet !

Le Diable est lâche, on le sait depuis longtemps, et la menace de l'enclume lui déplut. Il arrêta le capitaine.

– Hé, là, Cavaliers, fit-il, prenez donc les sept forges, prenez-les cette année et donnez-moi la commandante !

– Assez de folie ! s'écria Gösta Berling. Est-ce que vous croyez à cette farce ? Ne mêlons pas la commandante à cet ab-

surde jeu, et n'oublions pas que nous avons bu sa bière et mangé son pain.

– Eh bien, sois au Diable, alors, Gösta ! répliqua un Cavalier, mais laisse-nous régner sur les forges d'Ekebu.

– Çà, êtes-vous fous ou plus ivres que je ne le pensais ? Ne comprenez-vous pas que ce diable-là, c'est un diable pour rire ?

– Toi, Gösta Berling, ricana le Diable, tu es déjà tout prêt à porter au four ; et cependant il n'y a que sept ans que tu vis à Ekebu.

– Allons, tais-toi ! C'est moi qui t'ai aidé à te cacher dans la cheminée.

– Eh quoi ? Ne suis-je pas aussi diable que le Diable ? Je te tiens mieux que tu ne te l'imagines, Gösta Berling. Ah, tu peux te flatter d'être un bel oiseau aux mains de la commandante !

– Elle m'a sauvé la vie. Que serais-je sans elle ?

– Et il ne te vient pas à l'esprit qu'elle avait son idée, en t'installant à Ekebu. C'est toi le miroir aux alouettes ! Ta fonction est d'attirer les autres. Une fois, tu as essayé de t'échapper. On t'a donné une petite ferme où tu voulais manger ton propre pain. Mais chaque jour la commandante se promenait dans ta ferme en compagnie de jolies filles. Un jour Marianne Sinclair vint avec elle, et le lendemain tu jetais la bêche et le tablier, Gösta Berling, et tu reprenais ta place parmi les Cavaliers.

– Mais le chemin passait devant ma ferme, imbécile !

– Oui, oui, le chemin y passait… Puis tu t'en allas à Borg comme précepteur d'Henrik Dohna. Et tu aurais pu devenir le gendre de la comtesse Martha. Mais qui donc apprit à la jeune Ebba Dohna que tu n'étais qu'un prêtre défroqué ? Qui rompit le mariage ? Celle qui ne pouvait vivre sans toi, Gösta : la commandante !

Gösta pâlit légèrement.

– Ebba Dohna, fit-il, est morte peu de temps après : je ne l'aurais jamais épousée.

Mais le faux Diable s'approcha et lui souffla dans l'oreille :

– Morte ? Elle s'est tuée à cause de toi ; seulement on ne te l'a pas dit.

– Tu réussis à merveille dans ton rôle satanique ! s'écria Gösta en poussant un strident éclat de rire. En vérité, tu fais le Diable, à me donner envie de signer un pacte avec toi. Je te crois presque capable de nous mettre en possession des sept forges !

– Hurrah ! Hurrah ! crièrent les Cavaliers.

– Attention ! reprit Gösta. Si nous prenons les sept forges, c'est pour sauver nos âmes et non pour nous métamorphoser en forgerons qui comptent l'argent et pèsent le fer. Cavaliers nous sommes, Cavaliers nous resterons.

– Sagement dit ! interrompit le Diable.

– Tu nous cèdes donc les forges, mais, si, pendant cette année, nous avons le malheur de commettre quelque chose qui ne soit pas d'un Cavalier, – quelque chose d'utile, de prudent, de sage, – nous t'appartiendrons tous, et les domaines iront à qui tu voudras.

Le Diable se frotta les mains de contentement.

– Mais si nous continuons notre vie de vrais Cavaliers, tu abandonneras tes droits à Ekebu, et tu ne recevras aucune redevance ni de nous ni de la commandante.

– C'est dur, grimaça le Diable. Voyons, Gösta, ne pourrais-tu me bailler une âme, une petite âme ? Pourquoi épargner la commandante ?

– Je ne fais point commerce de ces denrées-là ! s'écria Gösta. Mais, puisqu'il te faut à tout prix une âme, j'en ai une à t'offrir. Prends Sintram, le méchant Sintram de Fors. Il est mûr, je t'en réponds.

– Hum ! Hum ! répliqua le Diable sans sourciller, Sintram et les Cavaliers se valent. Va pour Sintram ! Signons.

– Avance donc ton papier noir et la plume d'oie. Je fournis le sang, et je signe !

Alors les Cavaliers jubilent comme s'ils avaient déjà accaparé toutes les splendeurs du monde. Ils bousculent les sièges et forment une ronde échevelée sur la terre noire autour de la marmite brûlante. Le Diable bondit, saisit la marmite et la pencha vers ses lèvres. Et tous, Bérencreutz, Gösta et leurs compagnons lampèrent à tour de rôle la boisson chaude et sucrée, jusqu'à ce que la marmite en chavirant les inondât. Ils se relevèrent en sacrant, mais le Diable avait disparu.

CHAPITRE III

LE DÎNER DE NOËL

Le jour de Noël, la commandante Samzélius donne un grand dîner à Ekebu. Elle préside à une table dressée pour cinquante hôtes, dans tout son éclat et sa magnificence. Plus de courte pelisse ni de bure rayée, ni de pipe en terre. C'est un frou-frou de soie autour d'elle : l'or surcharge ses bras nus, et de froides perles s'égrènent à son cou blanc.

Et où sont les Cavaliers ? Près du poêle. Ce jour-là, il n'y a point de place pour eux à la grande table. Les plats leur arrivent refroidis et les vins plus rares. Les coups d'œil des jolies femmes ne tombent pas sur eux. Personne n'entend les bons mots de Gösta. Mais les Cavaliers sont comme des chevaux domptés, des bêtes féroces rassasiées. La nuit ne leur a donné qu'une heure de sommeil. Ils sont partis pour la messe matinale aux lueurs des brandons et à la clarté des étoiles. Ils ont vu les fenêtres illuminées ; ils ont entendu les cantiques de Noël ; leur visage a retrouvé un instant son sourire enfantin, et le souvenir des fantasmagories de la forge s'est dissipé. Qui oserait lever la main et porter témoignage contre la commandante ? Pas eux, sûrement. Elle peut bien les placer où bon lui semble. Elle peut même leur fermer sa porte. Que Dieu garde leurs âmes ! Ils ne sauraient vivre loin d'Ekebu.

Cependant la commandante se rengorge entre le comte de Borg et le curé de Bro. À la grande table, on s'amuse. Là, brillent les beaux yeux de Marianne Sinclair ; là, résonne le doux rire de la gaie petite comtesse Dohna. Les Cavaliers penchent la tête comme des enfants en pénitence. Mais pourquoi les exile-t-on ? Que signifie cette table au coin de la cheminée ? Ne les juge-t-on pas dignes de s'asseoir en noble compagnie ? Et voici que les images et les pensées de la nuit se réveillent en eux : la belle vision des sept forges tombées entre leurs mains, et leur damnation qui paie le luxe et les richesses de la commandante.

Le patron Julius essaie de plaisanter, et montrant à Christian Bergh le fort capitaine, un plat de gélinottes qui fait le tour de la grande table :

– Il n'y en aura pas assez, dit-il ; je les ai comptées. Mais sois tranquille, capitaine Christian ; on nous a fait cuire de bonnes corneilles.

Les lèvres de Bérencreutz esquissent un pâle sourire sous ses grandes moustaches, et Gösta, qui semble en vouloir à la vie de tout le monde, ajoute :

– Les Cavaliers ne peuvent rien demander de mieux.

Le domestique s'avance avec un plat de superbes gélinottes.

Mais le capitaine Christian bouillonne de colère. N'a-t-il pas voué une haine implacable à ces vilains oiseaux croassants ? Il les déteste jusque-là que, bravant la risée publique, on le voit à l'automne, pour mieux les approcher dans les champs de blé, s'affubler d'une robe de femme et se nouer un fichu sur la tête. Au printemps, quand elles mènent leurs danses d'amour sur les prés verts, il en fait un joyeux massacre. L'été, il cherche leurs nids et en écrase les œufs.

Le géant se lève, arrache des mains du domestique le plat de gélinottes.

– Penses-tu donc, s’écrie-t-il, que j’aie besoin de les entendre croasser pour les reconnaître ? Offrir des corneilles à Christian Bergh ! Pouah !

Et il prend les gelinottes une à une et les lance contre le mur.

– Pouah ! Pouah ! des corneilles à Christian Bergh ! Pouah !

Et, comme les oisillons sans plumes qu’il a coutume d’écrabouiller sur les rocs, les gelinottes, l’une après l’autre, vont s’aplatir à la muraille et rebondissent dans un éclaboussement de graisse et de sauce.

Les Cavaliers se gaudissent, mais la voix courroucée de la commandante s’élève.

– Jetez-le à la porte ! ordonne-t-elle aux valets.

Les valets hésitent, intimidés.

– Jetez-le à la porte !

Christian Bergh a entendu. Possédé de fureur, aveugle, formidable, il fait face à la maîtresse d’Ekebu, comme l’ours se détourne d’un ennemi atterré contre un nouvel adversaire. Il marche vers la grande table en fer à cheval, et le parquet crie sous ses pas lourds.

– Jetez-le à la porte !

Il s’arrête devant elle, la dévisage. Ses sourcils froncés et ses énormes poings épouvantent les serviteurs et les hôtes.

– Oui, dit-il, j’ai pris les corneilles et je les ai lancées contre le mur. Et après ?

– Sortez d’ici, capitaine !

– Tais-toi, vieille sorcière ! Tu ne rougis pas d'offrir des corneilles à Christian Bergh ? Je devrais te prendre, toi et tes sacrés domaines !

– Mille diables, Christian Bergh, tais-toi ! C'est moi seule qui jure, ici !

– Crois-tu que j'aie peur de toi, sorcière ? Est-ce que je ne sais pas comment tu as eu tes sept forges ?

– Tais-toi, Christian !

– Altringer les a léguées à ton mari parce que tu as été sa maîtresse !

– Tais-toi ! Tais-toi !

– Il fallait bien te récompenser de ta fidélité d'épouse, Margareta Samzélius ! Le commandant, qui avait l'air de tout ignorer, t'a laissée gouverner les forges. Et le Diable a tout mené. Mais maintenant, c'en est fait de toi !

La commandante s'assit, pâle et tremblante, et murmura d'une étrange voix basse :

– Oui, maintenant, c'en est fait de moi, et c'est ton œuvre, Christian Bergh !

À ces mots, le géant frissonna, ses traits se contractèrent et des larmes d'angoisse lui montèrent aux yeux.

– Je suis ivre ! s'écria-t-il. Je ne sais pas ce que j'ai dit : je n'ai rien dit ! Esclave et chien, rien de plus, voilà ce que j'ai été pour elle pendant quarante ans. Elle est la Margareta Celsing que j'ai servie toute mon existence. Je ne dis aucun mal d'elle. Et que pourrais-je dire ? Qu'elle me frappe, si elle veut ! Je n'ai rien à dire ; je ne dirai rien.

Et il se jette à genoux, se traîne vers elle, saisit le bas de sa jupe et le baigne de ses larmes.

Mais, non loin de la commandante, un petit homme trapu est assis. Les cheveux touffus, les yeux obliques, la mâchoire inférieure proéminente, il ressemble à un ours. C'est le commandant Samzélius, un homme taciturne, qui suit son sentier solitaire et laisse le monde aller tout seul. Il se dresse aux derniers mots du capitaine, et sa femme se dresse aussi, et tous les hôtes. Les femmes pleurent, les hommes demeurent interdits. Les mains larges et poilues du commandant se sont lentement fermées, et son bras se lève. Mais sa femme parle d'abord, et avec une note sourde qu'on ne lui connaissait pas :

– Tu m'as volée, lui dit-elle. Oui, tu es venu comme un voleur et tu m'as prise. Par de dures paroles, par des coups, par la faim, on me força de t'épouser. J'ai agi envers toi ainsi que tu le méritais.

Le commandant secoue son poing fermé, et sa femme recule de quelques pas et reprend :

– L'anguille vivante se tord sous le couteau : femme contrainte prend amant. Me frapperas-tu maintenant pour ce qui s'est passé, il y a plus de vingt ans ? Pourquoi n'as-tu pas frappé alors ? Ne te souvient-il pas qu'Altringer nous a secourus, que nous montions dans ses voitures, que nous buvions son vin, que tes poches étaient lourdes de son or, que tu as accepté, sans rien dire, son domaine et ses forges ? C'est alors que tu aurais dû frapper, Bernard Samzélius !

Le mari promène sur ses hôtes un regard circulaire. Leurs visages donnent raison à sa femme. On est évidemment persuadé qu'il a reçu les terres et les cadeaux comme prix de sa discrétion.

– J'ignorais tout ! cria-t-il en frappant du pied.

– Il vaut mieux que tu le saches maintenant, répliqua-t-elle d'une voix aiguë. J'avais peur que tu mourusses avant de le savoir. Au moins je pourrai donc te parler librement, à toi qui fus

mon maître et mon geôlier. Entends-moi bien : j'ai été la maîtresse d'Altringer, la maîtresse de celui à qui tu m'avais indignement ravie.

Le vieil amour exulte dans sa voix et rayonne dans ses yeux. Elle voit devant elle son mari, le poing levé, autour d'elle cinquante visages que son impudence effare.

– Oui, reprend-elle, je lui ai appartenu. Il m'a donné du bonheur, et il a voulu que sa terre fût à moi, sa terre et sa maison, et ses forges et tous ses domaines ! Béni soit son souvenir !

Alors le commandant laisse retomber son bras sans frapper : il sait comment la punir.

– Hors d'ici, rugit-il, hors d'ici !

Elle demeure immobile.

Les Cavaliers écoutent, le visage pâle. Voilà donc ce qu'avait, prédit Sintram. Mais alors, ce contrat infernal, ces Cavaliers qui meurent chaque année… Ah, la sorcière !

– Hors d'ici, continue le commandant. Va mendier ton pain sur les routes. Tu ne jouiras pas des richesses de ton Altringer. Hors d'ici ! Tu n'es plus rien, et, si tu remets les pieds à Ekebu, je te tuerai.

La commandante recule vers la porte.

– Il ne te suffit donc pas, dit-elle, d'avoir fait le malheur de toute ma vie ?

– Hors d'ici ! Hors d'ici !

Elle s'appuie contre le chambranle de la porte et l'ancienne malédiction de sa mère lui remonte aux lèvres : « Sois reniée comme tu m'as reniée. Que la grand'route soit ton refuge ; une gerbe de paille, ton lit. »

Le bon vieux pasteur de Bro et le juge de Munkerud s'approchent du commandant. Pourquoi ne pas laisser dormir ces histoires d'autrefois ? Pourquoi ne pas oublier et pardonner ? Mais il secoue les épaules et repousse les mains conciliantes.

– Ce n'est pas une histoire d'autrefois ! répond-il avec rage. Je n'ai rien su !

Cependant la commandante a repris son sang-froid.

– Tu sortiras d'ici avant moi, dit-elle. Aidez-moi, messieurs et amis, à lier cet homme jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa raison ! Rappelez-vous qui je suis et qui il est. Je dirige tout le travail d'Ekebu, pendant qu'il passe ses journées à regarder manger ses ours. Si je pars, une effrayante misère entrera derrière moi. Le paysan vit de ma forêt et de mon fer ; le charbonnier, de mon charbon ; le flotteur, de mon bois. Forgerons, menuisiers, charpentiers, je leur assure à tous le vivre et le couvert. Le croyez-vous capable de me remplacer ?

De nouveau, des mains se posent sur les épaules du commandant. Mais il s'y dérobe d'un mouvement brusque :

– Laissez-moi, s'écrie-t-il. Est-ce que vous voulez défendre et protéger l'adultère ? Si elle ne sort pas d'elle-même, je vous jure que je la jette à mes ours !

À ce moment suprême, la commandante se tourna vers les Cavaliers.

– Permettrez-vous qu'on me chasse de ma maison, Cavaliers ? Vous ai-je ménagé la bière et l'eau-de-vie ?

Les fêtes et les plaisirs n'ont-ils pas été votre pain quotidien ! Non, vous ne souffrirez pas que cet homme m'expulse !

Pendant qu'elle parlait, Gösta s'est glissé jusqu'à la grande table et se penche vers une belle jeune fille aux cheveux sombres :

– Tu étais souvent à Borg, Anna, il y a cinq ans, dit-il. Sais-tu si ce fut la commandante qui apprit à Ebba Dohna que j'étais un prêtre défroqué ?

– Aidez la commandante, Gösta, répond-elle.

– Je veux d'abord savoir si elle a fait de moi un meurtrier.

– Quelle étrange idée ! Aidez la commandante, Gösta !

– Tu ne veux pas me répondre, je le vois. Sintram m'a dit la vérité.

Gösta retourne à sa place, indifférent, au milieu des Cavaliers que les pensées de la nuit harcèlent et que la fureur aveugle.

– On voit bien que son contrat n'a pas été renouvelé, murmura l'un d'eux.

– Au diable la sorcière ! crie un autre.

– Imbéciles, s'exclame l'oncle Eberhard, on croirait sur ma foi que vous n'avez pas reconnu le Diable de cette nuit !

– Si ! répond le patron Julius. Mais qu'importe ? Sintram est le suppôt du Diable.

La commandante comprend qu'elle n'a rien à espérer de cette bande épouvantée et tumultueuse. Elle recule de nouveau vers la porte ; mais, la main sur la poignée de la serrure, elle se retourne encore.

– Ah, traîtres, s'écrie-t-elle, votre heure sonnera bientôt ! Vous serez dispersés et votre place restera vide. Toi, Melchior Sinclair, dont la femme a senti plus d'une fois la lourde main, prends garde ! Et toi, prêtre de Brobu, songe que le châtiment est inévitable. Capitaine Uggla, surveille ta maison : la pauvreté l'assiège. Et vous autres, jeunes femmes, Élisabeth Dohna, Marianne Sinclair, Anna Stiernhœk, ne pensez pas que je serai la

seule à fuir. Et gare à vous, Cavaliers ! La tempête passera sur le pays et vous balaiera. Je ne me plains pas, mais je pleure sur le pauvre peuple. Qui lui donnera du travail, quand je n'y serai plus ?

Elle ouvrit la porte, mais alors le capitaine Christian leva la tête et dit :

– Pardonne-moi, Margareta Celsing ! Un seul mot de pardon et je combats pour toi.

La commandante hésite. Va-t-elle lâcher contre son mari cette force aveugle et brutale ?

– Tu veux que je te pardonne, répond-elle enfin. N'es-tu pas la cause de mon malheur ? Retourne chez les Cavaliers, Christian Bergh, et réjouis-toi de ton œuvre.

Et elle sortit, laissant l'épouvante derrière elle.

Ce fut ainsi qu'elle tomba, non sans grandeur. On ne la vit point s'abandonner à un lâche désespoir. Mais l'amour de sa jeunesse bouillonnait encore dans ses vieux ans. Elle ne craignit point de parcourir le pays avec la besace et le bâton. Elle s'apitoya seulement sur la misère de ses paysans, sur l'insouciance de ses hôtes, sur tous ceux qu'elle avait protégés, nourris et soutenus. Enfin, trahie de tous, elle eut le courage de détourner d'elle son dernier ami, afin de lui épargner peut-être une action criminelle.

Le lendemain, le commandant Samzélius quitta Ekebu et s'en fut habiter son propre domaine à Siœ, tout près de là.

Le testament d'Altringer stipulait qu'aucune des forges ne serait vendue ni aliénée. À la mort du commandant, elles devaient passer à sa femme ou aux héritiers de sa femme. Comme le commandant ne pouvait se défaire de cet infâme héritage ni le dilapider lui-même, il ne trouva rien de plus sûr, pour en con-

sommer la ruine, que d’y installer les Cavaliers en seigneurs et maîtres.

Plus superstitieux que jamais, les Cavaliers, hantés des prédictions de Sintram, se crurent engagés d’honneur à gaspiller ces richesses. Quant à Gösta, nul ne sut ce qu’il pensait. Se sentait-il délié de toute reconnaissance envers la commandante qui l’avait fait Cavalier d’Ekebu ? N’eût-il pas préféré la mort à la torture de porter sur la conscience le suicide d’Ebba Dohna ? Mais son chagrin, quel qu’il fût, ne se marquait jamais aux traits de son visage, et ses lèvres n’en disaient rien.

CHAPITRE IV

LES LOUPS

Grand bal à Borg. En ce temps-là un jeune comte Dohna, nouvellement marié, habitait le domaine de Borg. La comtesse était jeune et belle : la soirée promettait d'être charmante, au vieux manoir. Les Cavaliers reçurent une invitation, mais le seul Gösta Berling eut envie de s'y rendre.

Borg et Ekebu sont séparés par le lac de Leuven. Quand le lac est gelé, c'est une affaire de quatre ou cinq lieues. Pour cette fête, le pauvre Gösta fut équipé comme un fils de roi qui aurait à soutenir l'honneur d'un royaume. Les Cavaliers le revêtirent d'un habit neuf aux boutons brillants et d'un jabot de dentelles. On le chaussa d'escarpins. Il endossa une pelisse du plus beau castor et enfonça sur sa tête aux cheveux blonds un superbe bonnet de zibeline. Son traîneau fut recouvert d'une peau d'ours aux griffes d'argent et les valets y attelèrent l'orgueil de l'écurie, le noir Don Juan. Gösta siffla son blanc Tancrède et saisit les longues rênes tressées. Et il partit ainsi, dans ce splendide équipage, lui dont l'esprit et la figure jetaient d'eux-mêmes un assez vif éclat.

C'était un dimanche matin. Il entendit le son de l'orgue et des psaumes en passant devant l'église de Bro ; puis il suivit le solitaire chemin des bois qui mène à Berga, où il comptait dîner chez le capitaine Uggla.

La maison des Uggla ne respirait guère l'opulence. Les soucis d'argent connaissaient bien la porte de cette pauvre demeure au toit de tourbe. Mais on y était reçu avec de bons sourires et des rires et des chants et des jeux, et on ne s'en éloignait qu'à contre-cœur.

La vieille demoiselle Ulrika Dillner, la gouvernante qui s'occupait du ménage, s'avança sur l'escalier et souhaita la bienvenue à Gösta. Elle lui fit une grande révérence, et les fausses papillotes, qui descendaient des deux côtés de son visage brun et ridé, se mirent à frétiller de joie.

Quand elle l'eut introduit dans la salle, Mlle Ulrika commença de lui parler des maîtres de céans et des incidents de leur vie. Les temps étaient durs : on manquait même de raifort pour la viande salée du dîner. Ferdinand et ses sœurs avaient été obligés d'atteler, et d'aller en emprunter à Munkerud. Le capitaine, lui, était parti à la chasse et rapporterait sans doute un vieux lièvre coriace qui coûterait son pesant de beurre. Voilà ce qu'il appelait ravitailler la famille ! Et encore pourvu que le lièvre ne soit pas un renard, car chacun sait que, mort ou vif, le renard est la plus détestable bête que notre Seigneur ait créée. Et la capitaine ? Elle n'était pas levée. Elle lisait des romans dans son lit, comme tous les jours. Sûrement elle n'avait pas été mise au monde pour travailler, cet ange du bon Dieu. Le travail, cela convenait à une vieille femme toute grise, comme elle, Ulrika. Du matin au soir, il fallait trotter et se démener, et l'on n'arrivait que péniblement à joindre les deux bouts. Songez donc que, tout un hiver, on n'avait eu d'autre viande que du jambon d'ours ! Quant à être payée de sa peine, elle ne s'y attendait guère ! elle n'avait jamais encore vu la couleur de ses gages : mais du moins, quand elle ne pourrait plus gagner sa pitance, on ne la jetterait pas sur la grande route. On avait de la considération même pour une gouvernante, dans cette famille-là ; et, si seulement on avait de quoi acheter la bière, elle était sûre d'un bel enterrement.

– Car, ajouta-t-elle, en essuyant ses yeux toujours si prompts à se mouiller, qui sait comment les choses tourneront ? Nous devons de l'argent au méchant Sintram. Il pourra tout saisir, ici, tout vendre. Il est vrai que Ferdinand est fiancé à la riche Anna Stiernhœk, mais elle se fatiguera de lui ! Et qu'adviendra-t-il alors de nous, avec nos trois vaches, nos neuf chevaux, et nos gaies jeunes demoiselles qui ne songent qu'à danser, et nos champs maigres où rien ne pousse, et notre bon Ferdinand dont on ne fera jamais un homme ? Que deviendra cette maison bénie, où tout se plaît, sauf le travail ?

Bientôt l'heure du dîner sonna et les membres de la famille se réunirent. Le bon Ferdinand, le fils de la maison, et les gaies jeunes filles étaient revenus avec le raifort emprunté. Le capitaine rentra, frais et dispos, après un bain involontaire dans l'eau glacée du marais, et une chasse à travers la forêt. Il ouvrit les fenêtres toutes grandes pour avoir de l'air, et secoua fortement la main de Gösta. Puis la capitaine arriva, en robe de soie ; et de larges dentelles tombaient jusque sur ses mains que Costa eut la permission de baiser.

– Eh bien, lui demanda-t-on en riant, comment allez-vous à Ekebu, là-bas, dans la Terre Promise ?

– Le lait et le miel y coulent, répondit-il. Nous épuisons le fer des montagnes et nous remplissons les barriques de nos caves. Les champs poussent de l'or dont nous dorons la pauvreté de la vie, et nous abattons nos forêts pour construire des pavillons de jardin et pour faire des jeux de quilles.

La capitaine murmura dans un soupir :

– Poète !

– Bien des péchés me pèsent sur la conscience, répondit Gösta, mais je n'ai jamais commis le moindre vers.

– Tu es poète quand même, Gösta. Tu n'échapperas pas à cette injure ! Tu as vécu plus de poèmes que nos poètes n'en ont écrit.

Et, la capitaine se mit à lui parler tendrement, comme une mère, de sa vie si follement gaspillée.

Je vivrai assez, je l'espère, dit-elle, pour te voir devenir un homme.

Gösta trouvait très doux d'être grondé et exhorté par cette amie fidèle et romanesque dont le cœur s'enflammait à tous les beaux récits et à toutes les grandes actions.

Quand ils en eurent fini avec la viande salée au raifort et les choux et les gâteaux et la bière, et que les histoires de Gösta les eurent fait tour à tour rire et pleurer, des grelots carillonnèrent dans la cour, et le méchant Sintram entra.

Il suait le contentement, de l'extrémité de son crâne chauve jusqu'à ses longs pieds plats. Il balançait ses bras démesurés et grimaçait. On ne pouvait s'y tromper : Sintram apportait de mauvaises nouvelles.

– Avez-vous ouï dire, demanda-t-il, qu'aujourd'hui les bans ont été publiés à l'église de Svartsiœ entre Anna Stiernhœk et le riche Dahlberg ? Elle a dû oublier ses fiançailles avec Ferdinand.

Personne n'en avait rien su. Ferdinand pâlit. Son père vit déjà la maison dévastée, et les chevaux vendus, et vendus les vieux meubles que la capitaine avait hérités de ses parents. Le jambon d'ours réapparaîtrait sur la table, et les jeunes filles seraient, obligées d'aller chercher une place à des foyers étrangers. La capitaine caressa son fils ; sa douce caresse lui rappelait qu'il est un amour dont on n'a jamais à craindre de trahison.

Mais Gösta Berling tournait et retournait déjà mille projets dans sa tête.

– Écoutez, s'écria-t-il, ce n'est pas le moment de s'abandonner au désespoir. Le coup vient sûrement de la femme du pasteur de Svartsiœ. Elle a pris de l'ascendant sur Anna depuis que celle-ci demeure au presbytère. Mais le mariage n'est pas fait. Toi, Ferdinand, reste ici. Je vais à Borg et j'y verrai Anna. Je lui parlerai ; je l'arracherai de la maison du pasteur ; et, s'il le faut, des bras de son vieux fiancé. Et cette nuit même je vous l'amènerai ici.

Gösta partit donc seul, accompagné de tous les vœux. Sintram, réjoui du tour qu'on allait jouer à Dahlberg, résolut de rester à Berga pour assister au retour de l'infidèle, et, dans un accès de bienveillance tout à fait inaccoutumé, il ceignit la pelisse de Gösta de sa propre ceinture, une ceinture de voyage verte, cadeau de Mlle Ulrika.

La capitaine sortit sur le perron et tendit au jeune homme trois petits livres reliés en rouge.

– Prends-les, dit-elle, prends-les, si tu ne réussis pas. C'est *Corinne*, la *Corinne* de Mme de Staël : je ne veux pas qu'ils soient vendus.

– Je réussirai.

– Ah, Gösta, Gösta, dit-elle, en lui passant la main sur la tête découverte, le plus fort et le plus faible des hommes ! Combien de temps te souviendra-t-il que tu tiens dans ta main le bonheur de quelques pauvres gens ?

Et de nouveau, traîné par le noir Don Juan et suivi du blanc Tancrède, Gösta vola sur la grande route. Et l'allégresse de l'aventure emplissait son âme.

Le chemin passait devant le presbytère de Svartsiœ : il monta l'allée et demanda qu'on lui permît de mener au bal Anna

Stiernhœk. Ce fut accordé. Et la belle fille, capricieuse et volontaire, se laissa emporter par le noir Don Juan.

Les deux jeunes gens restèrent d'abord silencieux. Enfin Anna, provocante, rompit le silence :

– Gösta sait-il par hasard ce que le pasteur a publié ce matin, dans l'église ?

– A-t-il dit que tu es la plus belle jeune fille entre le Leuven et le Klarelf ?

– Grand fou ! Cela, personne ne l'ignore. Non ! Il a publié nos bans, au vieux Dahlberg et à moi.

– Si je l'avais su, tu peux être assurée que je ne t'aurais pas installée là, dans mon traîneau, – moi, debout, pour te conduire !

L'orgueilleuse héritière répondit avec mépris :

– Je serais probablement arrivée au bal sans Gösta Berling.

– C'est grand dommage pour toi, Anna, reprit Gösta, que tu n'aies plus ni père ni mère. Il faut te prendre comme tu es. On ne te changera pas.

– C'est encore plus dommage que tu ne m'aies pas dit tout à l'heure ces belles choses : je me serais fait conduire par un autre.

– Il est évident que la femme du pasteur le pense aussi et qu'elle a cherché quelqu'un qui remplaçât ton père, sans quoi elle n'eût pas songé à t'atteler avec une vieille haridelle.

– Ce n'est pas la femme du pasteur qui a décidé mon mariage.

– Quoi, tu aurais choisi toi-même un si bel homme ?

– Il ne me prend pas pour l'argent, lui !

– Non, les vieux ne courent qu'après les yeux bleus et les joues roses : ils sont si gentils !

– N'as-tu pas honte, Gösta ?

– Et surtout mets-toi bien dans la tête que tu ne dois plus t'amuser en compagnie des jeunes gens. Plus de danses ! À toi la place tranquille au coin des canapés ! Mais peut-être te réjouis-tu de jouer aux cartes avec le vieux Dahlberg ?

Elle ne répondit rien, et ils gardèrent le silence jusqu'à la côte escarpée de Borg.

– Merci du voyage ! dit-elle. Il est à parier que beaucoup d'eau coulera sous les ponts avant que je remonte dans le traîneau de Gösta Berling.

– Merci de la promesse ! J'en connais plus d'un qui regretta le jour où il te conduisit à une fête.

La reine de la commune entra d'un air revêche dans la salle du bal et promena ses regards sur les groupes d'invités. Elle vit d'abord Dahlberg, petit et chauve à côté de Gösta Berling, élancé et dont la tête était encadrée de beaux cheveux blonds. Elle aurait voulu les mettre tous les deux à la porte.

Son fiancé se hâta vers elle et l'invita à une danse, mais elle le reçut du haut de son dédain.

– Vous voulez danser ? Depuis quand dansez-vous ?

Les jeunes filles lui apportèrent leurs félicitations.

– Pas de comédie ! fit-elle. Vous savez fort bien qu'on ne peut s'éprendre du vieux Dahlberg ; mais il est riche, je suis riche ; nos deux fortunes s'accordent.

Les vieilles dames vinrent lui presser les mains et lui parlèrent du plus grand bonheur de la vie.

– Félicitez donc Mme la pasteur, répondit-elle ; car son contentement est encore plus vif que le mien.

Cependant Gösta Berling, le gai Cavalier, était salué avec joie par tout le monde, à cause de son sourire jeune et frais et de ses belles paroles qui semaient de la poussière d'or sur la trame grise de la vie. Jamais Anna ne l'avait vu tel qu'il était ce soir-là. Ce n'était pas un homme rejeté de la société, un proscrit, un bouffon sans foyer ; c'était un roi, un roi de naissance.

Les autres jeunes gens se conjurèrent contre elle. On la laissa réfléchir au crime qu'elle commettait en donnant à un vieillard sa grande fortune et son beau visage ; et elle fit tapisserie pendant plus de dix danses.

À la onzième, un homme, le plus humble des humbles, avec qui personne ne voulait danser, se glissa vers elle et l'invita.

– Plus de brioche, dit-elle, en avant le pain dur !

On joua aux gages. Les jeunes filles rapprochèrent leurs têtes blondes et chuchotèrent. Anna se trouva condamnée à embrasser celui qu'elle aimait le plus. Les malicieuses s'attendaient à voir la fière beauté embrasser le vieux Dahlberg. Mais elle se leva, et, superbe de colère, demanda :

– Ne puis-je pas aussi bien souffleter celui que j'aime le moins ?

Au même instant la joue de Gösta brûla sous la paume de sa petite main ferme. Il devint d'un rouge de braise. Mais il se domina et, saisissant le poignet de la belle jeune file, il lui murmura :

– Dans une demi-heure, en bas, au salon : vous m'attendrez.

Et sous les yeux bleus du jeune homme qui l'emprisonnaient d'un regard magique, elle se sentit contrainte d'obéir.

Une demi-heure plus tard, elle se tenait devant lui, droite et âpre :

– En quoi mon mariage regarde-t-il Gösta Berling ?

Il ne voulut ni lui parler doucement ni prononcer encore le nom de Ferdinand.

– Était-ce donc un châtiment trop dur que de te faire languir pendant une dizaine de danses, toi qui as manqué à tes promesses et violé tes serments ? Si un homme meilleur que moi avait eu la punition dans ses mains, il te l'aurait infligée plus sévère.

– Mais qu'avez-vous tous contre moi ? s'écria-t-elle. Que ne me laissez-vous en paix ? Vous me poursuivez à cause de mon argent. Ah, cet argent, je le jetterai dans le Leuven, et vous irez l'y repêcher, si vous voulez !

Elle mit sa main sur ses yeux et se prit à pleurer. Alors le cœur de Gösta fut ému. Il regretta sa dureté :

– Hélas ! enfant, fit-il d'une voix caressante, pardonne-moi ! Pardonne au pauvre Gösta Berling. Personne ne se soucie de ce qu'un malheureux comme lui peut penser, tu le sais bien ! On ne pleure pas plus de sa colère que d'une piqûre de moustique. Je voulais empêcher que la plus belle de nos jeunes filles épousât le vieux Dahlberg. Et je ne suis parvenu qu'à te tirer des larmes !

Il s'assit sur le canapé, et, tout doucement, pour la redresser, il lui entoura la taille. Mais elle ne s'écarta point, et, se pressant contre Gösta, elle lui jeta les bras au cou ; et son beau visage pleurant s'appuya sur l'épaule du jeune homme.

Ah, le plus fort, et le plus faible des hommes, ce n'était pas à ton cou que devaient se nouer ces bras blancs !

Si j’avais su, murmura-t-elle, jamais je n’aurais accepté le vieux Dahlberg. Je t’ai regardé ce soir : personne n’est comme toi.

Les lèvres pâles de Gösta Berling articulèrent péniblement un nom :

Ferdinand !

Elle en étouffa les syllabes d’un baiser.

Hormis toi nul ne compte. Je te resterai toujours fidèle, à toi.

Mais moi, répondit-il amèrement, je ne puis l’épouser. Songe donc que je suis Gösta Berling.

Tu es celui que j’aime, le plus noble des hommes.

Alors le sang de Gösta bouillonna. Il étreignit cette belle fille, douce en son amour.

Si tu veux être à moi, dit-il, tu ne peux rester au presbytère. Je te conduirai ce soir même à Ekebu, et, là, je saurai te défendre jusqu’à ce que nous célébrions nos noces.

* * *

Ce fut un bruissement rapide à travers la nuit. Don Juan les emportait, comme si l’amour lui-même l’eût éperonné. Le grincement de la neige sous le traîneau ressemblait à un gémissement, au gémissement de ceux qu’ils trahissaient. Elle était pendue à son cou. Et lui, penché en avant, murmurait à son oreille :

Quelle félicité vaut l’âpre douceur d’une joie volée ? Qu’importaient les bans publiés et la colère des hommes ? Ils avaient l’amour. Est-ce qu’on résiste à sa destinée ? Quand les étoiles du ciel eussent été des cierges allumés pour ses noces avec le vieux Dahlberg et les grelots de Don Juan les cloches de

l'église, Anna eût suivi Gösta Berling, tant la destinée est puissante.

Ils avaient dépassé le presbytère et Munkerud. Encore deux lieues jusqu'à Berga, puis deux lieues encore jusqu'à Ekebu. Ils longeaient la lisière de la forêt : à droite se dressaient de sombres montagnes ; à gauche se creusait mollement une longue vallée pâle.

Tout à coup Tancrède arriva avec une telle rapidité qu'on eût dit une courroie rasant la terre, et, hurlant de frayeur, sauta dans le traîneau et s'accroupit aux pieds de la jeune fille. Don Juan tressaillit et prit le mors aux dents.

– Les loups ! fit Gösta Berling.

Ils virent une ligne grise se dresser et serpenter le long des fossés. Il devait y en avoir au moins douze. Anna n'éprouva aucune crainte. Le jour avait été riche t'aventures et la nuit promettait de ressembler au jour. Voler sur la neige étincelante en bravant les bêtes féroces et les hommes, c'était vivre !

Gösta Berling laissa échapper un juron et fouetta son cheval.

– As-tu peur ? demanda-t-il.

– Non, mais ils comptent nous couper le passage au tournant de la route.

Et, Don Juan galopant, Tancrède hurlant d'épouvante, ils atteignirent le tournant en même temps que les loups. D'un coup de fouet Gösta écarta le premier.

– Ah, Don Juan, mon garçon, fit-il, comme tu leur échapperais, si tu n'avais pas à nous traîner !

Il attacha sa ceinture verte au fond du traîneau et la laissa pendre afin de les effrayer. En effet, les loups ralentirent leur course, mais, quand ils eurent surmonté leur étonnement, l'un

d'eux, suivi bientôt des autres, s'élança, la gueule béante. Alors Gösta saisit la *Corinne* de Mme de Staël et la lui jeta. Les deux jeunes gens eurent un instant de répit pendant que les bêtes s'acharnaient sur cette proie. Puis de nouveau ils entendirent tout près d'eux les respirations haletantes. Et pas de maison avant Berga. Leur était-il possible de revoir ceux qu'ils avaient trompés ? Le cheval se fatiguait. Que deviendraient-ils ?

À l'orée du bois, le logis de Berga leur apparut, avec des lumières aux fenêtres. Gösta savait pour qui on les avait allumées : il ne le savait que trop ! Les loups, flairant le voisinage des habitations, obliquèrent ; et le traîneau, dévorant l'espace, laissa derrière lui la demeure illuminée. Mais à l'endroit où le chemin s'enfonce dans la forêt, les jeunes gens aperçurent un groupe sombre : les loups étaient là, postés, et les attendaient.

– Retournons au presbytère, dit Gösta : nous alléguerons une promenade au clair de lune.

Ils rebroussèrent chemin, repassèrent devant Berga, mais derechef la route leur fut barrée par des formes aux dents blanches et aux yeux de braise. Les loups affamés sautèrent sur le cheval et s'accrochèrent aux harnais. Anna se demanda si Gösta et elle n'allaient pas être dévorés ou si l'on ne retrouverait pas le lendemain leurs membres épars sur la neige sanglante.

– Il y va de notre vie ! s'écria-t-elle en agrippant Tancrède par la peau du cou.

– Laisse ! Laisse ! répondit-il. Ce n'est pas pour le chien que les loups chassent cette nuit.

Et, d'un coup brusque, il fit virer son traîneau et le lança sur la montée de Berga, harcelé par les bêtes exaspérées qui sentaient cette fois leur proie leur échapper.

– Anna, dit-il, en mettant le pied sur les marches de l'escalier, Dieu ne le veut pas. Si tu es la femme que je crois, tu feras bonne contenance.

On avait entendu les grelots et tout le monde sortait de la maison.

– Il l'a ! criaient-ils. Il l'a ! Vive Gösta Berling !

Et on les reçut de bras en bras.

On ne leur fit pas beaucoup de questions : la nuit était avancée, et les voyageurs brisés de leur aventure. Anna était revenue : on n'en demandait pas davantage. Seules, *Corinne* et l'écharpe restaient aux dents des loups.

* * *

Toute la maison dormait. Gösta se leva, s'habilla et se glissa dans la cour. Il tira Don Juan de l'écurie, l'attela, et il allait partir quand Anna apparut.

– Je t'ai entendu, dit-elle : je me suis levée. Me voici prête à te suivre.

Il s'approcha d'elle et lui prit les deux mains :

– Tu ne comprends donc pas encore que Dieu ne le veut pas ? Écoute : j'ai dîné ici, j'ai vu leur désespoir à cause de ta trahison, je suis parti pour Berga afin de te ramener à Ferdinand. Mais je n'ai jamais été et ne serai jamais qu'un misérable. J'ai voulu te garder. Il y a ici une pauvre fille qui supporte toutes les privations et qui s'en console à l'idée de mourir au milieu d'amis : je l'ai également trahie. Tu étais belle, le péché si doux et Gösta Berling si facile à tenter ! Mais, Anna, depuis que j'ai vu leur joie, je ne veux plus, non, je ne veux plus te garder. Par toi je serais devenu peut-être un homme, mais je ne peux pas te garder ! Ô ma bien-aimée, quelqu'un se joue de nos désirs et de nos volontés. Il faut plier. Dans cette maison, tout dort sur la foi de ta tendresse. Dis que tu resteras chez eux, que tu te feras leur aide et leur soutien. Si tu m'aimes, s'il te plaît d'alléger ma lourde peine, promets-le-moi. As-tu le cœur assez ferme pour te vaincre toi-même et sourire dans ta victoire ?

– Oui, s'écria-t-elle avec exaltation, oui ! je me sacrifierai et je sourirai.

– Et tu n'en voudras pas à mes pauvres amis ?

– Tant que je t'aimerai, répondit-elle mélancoliquement, je les aimerai.

– De cette heure seulement, soupira-t-il, je comprends ce que tu vaux. Il m'est dur de te quitter.

– Adieu, adieu, Gösta ! Mon amour ne t'induira pas en péché.

Elle fit quelques pas vers la porte. Il la suivit.

– M'oublieras-tu vite ?

– Adieu, Gösta, adieu ! Pars ! Nous ne sommes que de faibles créatures humaines.

Il se jeta dans son traîneau, mais alors elle courut à lui.

– Tu ne songes pas aux loups ?

– C'est à eux que je songe, au contraire. Ils ont fait ce qu'ils devaient faire et n'ont plus rien à faire avec moi, cette nuit.

Il lui tendait les bras, mais Don Juan impatient partit au galop. Gösta saisit les rênes, le visage encore tourné vers celle qu'il abandonnait. Puis sa tête tomba sur le bord du traîneau et ses larmes coulèrent.

– Oh ! j'ai eu le bonheur entre les mains et je l'ai repoussé, repoussé moi-même. Pourquoi ne l'ai-je pas gardé ?

Ah, Gösta Berling, le plus faible et le plus fort des hommes !

CHAPITRE V

LE BAL À EKEBU

Femmes du temps passé, belles du vieux temps, voici comment l'une de vous donna son amour à Gösta Berling.

À peine les baisers d'Anna Stiernhœk s'étaient-ils refroidis sur ses lèvres, à peine eut-il fini de sentir l'étreinte de ses bras autour de son cou, que déjà des lèvres encore plus belles rencontrèrent les siennes et que des bras plus doux encore se tendirent vers lui.

Quinze jours après le bal de Borg, il y eut une fête magnifique à Ekebu. Mais ne demandez ni pour qui ni pour quoi. On l'organisa pour la seule bonne raison que, de temps immémorial, on a d'organiser des fêtes : pour que les yeux brillent, que les cœurs battent, que les pieds dansent, que la joie descende parmi les hommes et que les mains se joignent et que les lèvres s'unissent.

Rien que le souvenir de cette fête donne aux vieillards et aux vieilles femmes du Vermland comme un regain de jeunesse. Que de jouissances, depuis le premier bouchon qui sauta jusqu'au dernier coup d'archet ! Les heures, couronnées de roses et enivrées de vins capiteux, tombèrent au gouffre du temps dans un vertige de danse échevelée. De quelle lumière et de quel éclat les femmes de jadis savaient rehausser les fêtes ! Je vous assure

qu'elles valaient la peine qu'on usât pour elles les semelles de ses escarpins et qu'on attrapât une courbature à faire courir l'archet sur les cordes sonores.

Les salles d'Ekebu fourmillaient de doux et charmants visages. Il y avait la jeune comtesse Dohna, gaie, pétillante, avide de plaisirs, comme il seyait à ses vingt ans, et les belles jeunes files du juge de Munkerud, et les insouciantes demoiselles de Berga. Il y avait là Anna Stiernhœk, plus ravissante encore depuis que la nuit, où elle fut chassée par les loups, avait estompé sa fière beauté d'une tendre mélancolie. Et il y en avait aussi d'autres, dont le souvenir s'efface dans la mémoire des hommes. Et il y avait Marianne Sinclair.

Elle avait daigné venir à la fête des Cavaliers, cette illustre Marianne qui avait brillé dans les châteaux et même aux bals du roi. Les joyeux enfants du Vermland, quand ils énuméraient leurs sujets d'orgueil, n'oubliaient jamais de la nommer. Les victoires de ses yeux étaient la gloire du pays. On parlait des couronnes de comte qui avaient plané sur sa tête, des millions que ses petits pieds avaient repoussés et des épées flamboyantes qui s'étaient vainement inclinées devant elle.

En Vermland, dans ce pays des ours, elle ne passait que peu de temps. Son père, le riche Melchior Sinclair, restait avec sa femme à Björne et, fier de l'argent que dépensait son adorable fille, vivait heureux à l'ombre de ses triomphes. Elle traînait après soi un flot de courtisans et se vantait de n'avoir jamais connu l'amour. Elle avait aimé cependant, mais ces feux de joie n'étaient point de ceux où se forgent les chaînes de toute une existence. Sa présence dans un salon semblait aviver l'éclat des lustres et précipiter les accords des musiciens. Ses lèvres... Ah ! ne parlons pas de ses lèvres ! Elles ne voulurent point le baiser qu'elles donnèrent. Ce fut la faute du balcon, du clair de lune, du voile de dentelles, des costumes et des violons.

Toute cette histoire qui causa tant de malheurs avait été innocemment préparée. Le patron Julius, désireux d'embellir la

fête et de fournir à Marianne une occasion particulière d'y briller, avait imaginé des tableaux vivants.

Dans le grand salon d'Ekebu, transformé en théâtre, les cent invités regardaient sur la scène la lune jaune de Séville cheminer à travers un ciel obscur. Un amoureux furtif s'arrête sous un balcon tout enguirlandé de lierre. Il est habillé en moine, mais sous sa manche de bure on distingue une manchette de dentelles, et la pointe d'une épée relève le bas de son froc. Il chante et Marianne paraît au balcon en robe de velours noir.

Elle répond ironiquement à sa sérénade ; mais voici que le moine rejette son déguisement, et Gösta Berling, tout soie et or, escalade le balcon et se jette à ses pieds. Alors elle lui sourit et lui donne ses mains à baiser, et, pendant que les deux jeunes gens se contemplent enivrés, le rideau tombe. Ils étaient si beaux à voir au clair de lune que le rideau dut remonter plusieurs fois.

Marianne a des cheveux blonds ; et ses prunelles d'un bleu sombre luisent sous des sourcils noirs ; et Gösta lève sur elle des yeux qui brillent tout ensemble d'espièglerie et de tendresse, des yeux qui mendient et qui persuadent. Le rideau était retombé : Marianne se pencha et ses lèvres se posèrent sur celles du Cavalier. Il jeta les bras autour de cette tête adorable et la retint. En vérité, elle n'était pas coupable : les seuls coupables, c'étaient le balcon, le clair de lune et le tonnerre mourant des applaudissements.

Par malheur, le débonnaire Lövenborg, qui avait toujours les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres, avait été commis au soin de relever et de baisser le rideau. C'était un homme que ses souvenirs obsédaient et qui ne comprenait rien aux choses de la vie. Quand il vit la nouvelle pose de Gösta et de Marianne, l'innocent crut que c'était un second tableau et, bravement, lira la corde.

Les deux jeunes gens furent arrachés à leur extase par le tumulte des applaudissements. Marianne tressaillit, et voulut se sauver, mais Gösta lui murmura :

– Restez tranquille : on va croire que c'est dans la pièce.

Il sentit le corps de la jeune fille frissonner et ses lèvres se glacer.

– N'ayez pas peur, chuchota-t-il : de belles lèvres ont le droit de baiser.

Ils demeurèrent immobiles, et chaque fois que le rideau se leva et que des centaines d'yeux les regardèrent, des centaines de mains battirent à tout rompre.

Enfin Marianne et Gösta se retrouvèrent seuls. Elle passa plusieurs fois la main sur son front.

– Je ne me comprends pas moi-même, fit-elle.

– En effet, dit-il, embrasser Gösta Berling, fi donc !

Marianne se mit à rire.

– Chacun sait que Gösta Berling est irrésistible. On me pardonnera…

Mais au moment où ils allaient entrer dans la salle :

– Vous me promettez, dit-elle, qu'on ne saura rien ?

– Assurément. Les Cavaliers sont discrets : je réponds d'eux.

Elle baissa les paupières et un étrange sourire plissa ses lèvres.

– Et si on le savait cependant, que penserait-on de moi ?

– Sans doute on penserait que cela n'a aucune importance. Nous étions dans nos rôles.

– Mais vous-même, qu’en pensez-vous ? reprit-elle avec le même sourire.

– Que vous êtes éprise de moi, apparemment.

– N’en croyez rien, dit-elle en riant ; sinon je me verrai forcée de vous détromper à l’aide de ce poignard castillan.

– Les baisers que vous donnez coûteraient cher, alors.

Les yeux de Marianne lancèrent un rapide éclair.

– Je voudrais, murmura-t-elle avec une rage sourde, que Gösta Berling fût mort, mort, mort !

– Et moi, répliqua-t-il amèrement, je voudrais que vos paroles eussent le pouvoir de me tuer.

– Quels enfantillages ! dit-elle en lui prenant le bras.

Et ils rentrèrent dans la salle où leur costume, qu’ils avaient gardé, leur valut encore une ovation. Personne ne soupçonnait rien.

Impatient, nerveux, irrité contre l’amour et contre lui-même, tout plein du sentiment de sa déchéance que les paroles de la jeune fille avaient réveillé en lui, Gösta s’éloigna du bal, et dans le fumoir, où s’étaient installés les hommes d’âge et les solides buveurs, il vint s’asseoir à une table de jeu.

Le hasard voulut qu’il eût en face de lui le riche propriétaire de Björne. Les enjeux, déjà forts, montèrent. Les billets de banque sortirent des poches, et les piles d’écus s’amoncelèrent devant Melchior Sinclair. Le gain de Gösta s’accumulait aussi ; et bientôt le père de Marianne et lui restèrent seuls aux prises. Il arriva même un moment où tout l’argent de Melchior émigra chez Gösta.

– Gösta, mon garçon, dit Melchior en riant, lorsqu’il eut vidé sa bourse et son portefeuille, je n’ai plus le sou et je

n'emprunte jamais : c'est une vieille promesse que j'ai faite à ma mère.

Mais, comme la boisson l'avait singulièrement allumé, il trouva tout de même le moyen de continuer et perdit coup sur coup sa montre et sa pelisse de castor. Il allait risquer son cheval et son traîneau, quand Sintram l'arrêta.

– Mets donc sur le tapis quelque chose qui rompe la malchance ! lui conseilla le méchant Sintram.

– Le diable m'emporte si je sais quoi !

– Joue le sang rouge de ton propre cœur, frère Melchior : joue ta fille.

– Ah ! vous pouvez la jouer en toute sécurité ! fit Gösta. Cet enjeu-là, je ne l'emporterai jamais sous mon toit.

Le vieux Melchior éclata de rire. D'ordinaire, il ne souffrait point que le nom de Marianne fût prononcé à la table de jeu. Mais le moyen de se fâcher d'une plaisanterie aussi forte ?

– Eh bien, s'écria-t-il, si tu gagnes son consentement, je te joue sur cette carte ma bénédiction.

La partie commença. Le maître de Björne perdit.

– On ne lutte pas contre la déveine ! dit-il.

Minuit avait sonné : les joues des danseuses pâlissaient, les boucles se défrisaient sur leur tête et les volants des robes étaient froissés. Du coin des canapés, les vieilles dames se levèrent et sonnèrent la retraite. Alors Lilliécrona saisit son violon et joua la polka des adieux. Les chevaux piaffaient devant la porte : les dames mettaient leur pelisse et leur capuchon ; leurs maris avaient déjà noué la ceinture de voyage sur leurs fourrures de loup. Mais la jeunesse, rentrée au salon, ne pouvait

s’arracher de la danse. Les robes, relevées sous les gros manteaux, recommencèrent à tourner, et, dès qu’un Cavalier quittait sa dame, un autre la prenait et l’entraînait. Gösta Berling, songeur et triste, fut emporté dans le tourbillon. Mais quelle était donc la danseuse dont le corps souple et léger l’enveloppait de flamme ? Ah, Marianne !

Pendant que Gösta dansait avec Marianne, Sintram était déjà assis dans son traîneau, et, à côté de lui, Melchior Sinclair, impatient, frappait des pieds et se battait les flancs pour ne pas geler.

– Tu n’aurais peut-être pas dû jouer Marianne à Gösta, dit Sintram.

– Quoi ?

Sintram saisit les rênes et leva le fouet avant de répondre.

– Les baisers, tu sais, n’étaient point dans la pièce.

Le rude Melchior brandit un poing terrible, mais Sintram était déjà loin. Il fouettait furieusement son cheval, sans oser même se retourner, car Melchior Sinclair avait le bras lourd et la patience courte.

Le maître de Björne rentra alors dans la salle de bal pour y chercher sa fille, et il aperçut Gösta et Marianne.

Cette dernière danse était folle, avec je ne sais quoi de farouche. Des couples étaient pâles ; d’autres plus rouges que du feu. La poussière planait sur eux comme une fumée ; les chandelles grésillaient au fond des chandeliers ; et au milieu de cette dévastation fantasmagorique, Gösta et Marianne volaient et tournoyaient, les yeux enamourés, ivres du vertige de la danse et de leur étreinte et de sa volupté.

Melchior Sinclair les regarda d’un œil sombre, puis brusquement, tournant le dos, claquant les portes, il descendit l’escalier qui retentit sous son pas furieux, et, sans mot dire, il

regagna son traîneau où sa femme l'attendait, et asséna un si violent coup de fouet à son cheval que la bête partit ventre à terre.

Marianne avait vu son père. Elle s'échappa des bras de Gösta qui voulait l'entraîner encore et courut au perron. On lui dit que ses parents venaient de quitter le manoir. Elle ne manifesta aucune surprise. Elle s'habilla en silence, et, pendant qu'autour d'elle, au vestiaire, tous croyaient que son traîneau l'attendait, frissonnante, les pieds dans de minces souliers de satin, elle s'élança sur la route. Personne ne l'y reconnut ; personne ne pouvait se douter que cette forme humaine, que les traîneaux en passant rejetaient dans les monceaux de neige, était la belle et triomphante Marianne Sinclair.

Elle courait, puis ralentissait sa course pour reprendre haleine et courait encore. Une horrible angoisse étreignait son cœur.

D'Ekebu à Björne, il n'y a guère plus d'une demi-lieue. Mais, quand elle fut chez elle, toutes les portes étaient fermées, toutes les lumières éteintes. La jeune fille se demanda d'abord si ses parents étaient rentrés. Elle frappa deux coups à la grande porte et secoua la poignée de la serrure. Lorsque ses doigts lâchèrent le fer qu'ils étreignaient, leur peau gelée se déchira.

Le maître de forges Melchior Sinclair était rentré dans sa maison et en avait fait fermer les portes à son unique enfant. Les domestiques reçurent l'ordre de ne pas sortir de la cuisine, et sa femme de ne pas s'aventurer hors de sa chambre. Quiconque ferait le premier pas pour ouvrir, il le tuerait.

Le vieux Melchior était ivre, entêté de vin et plus entêté de fureur. S'il avait eu sa fille sous la main, il aurait vu rouge. Ainsi donc, cette enfant qu'il avait adorée, couverte de bijoux et de soie, cette enfant, son orgueil, sa gloire, s'abandonnait impu-

demment à un Gösta Berling ! Elle aimait un prêtre défroqué ; elle affichait même son amour. Et lui, l'imbécile, il avait joué sa bénédiction ! Il la donnerait, sa bénédiction, mais sa porte resterait close.

La jeune fille continuait de frapper et suppliait qu'on lui ouvrît. La froide nuit étoilée, les immenses champs de neige, la solitude infinie, tout semblait dormir en paix et en tranquillité, sauf ce petit point vivant où tant d'angoisse et d'horreur se concentraient.

Sa mère ne quitterait donc pas son lit ? Des vieux serviteurs qui avaient conduit ses premiers pas, nul n'accourrait donc à son secours ? Quel crime avait-elle commis ? Et, en eût-elle commis un, où serait-elle venue implorer son pardon, si ce n'est à cette porte, à cette porte terriblement sourde ?

– Père, père, ouvre-moi ! Je gèle. C'est épouvantable ! Mère, pourquoi dors-tu ?

Bien ne répond. Personne ne se soucie de sa détresse. La longue maison sombre avec ses fenêtres obscures et ses portes closes reste effrayante et muette.

– Père, implore-t-elle, père, que vais-je devenir ! Je serai déshonorée.

Elle sanglote : mais voici qu'elle perçoit un léger bruit de pas dans le vestibule.

– Est-ce toi, mère ?

– Oui, mon enfant.

– Ouvre-moi ! ouvre-moi !

– Ton père l'a défendu, mon enfant. Va chez le fermier et prie-le de te donner un lit, cette nuit. Ton père est ivre. Il te tuerait. Va.

– Mais tu ne veux pas que j'aille chez des étrangers ! Comment peux-tu souffrir qu'on me ferme les portes ? Je me jetterai dans la neige pour mourir, si tu ne me laisses pas entrer.

Alors la mère mit la main sur la serrure ; mais, au même instant, une voix dure l'appelle du haut de l'escalier. Elle se sauve. Marianne entend des pas précipités, et le bruit, l'horrible bruit d'un soufflet. Alors elle s'affaissa sur le seuil, et, secouée d'âpres sanglots, elle gémit :

– Grâce, père ! Grâce !

Mais, bientôt, la colère la redressant, elle heurta le lourd battant de sa main sanglante et cria à pleine gorge :

– Écoute ce que je te dis, toi qui bats ma mère : tu pleureras ! Tu pleureras, Melchior Sinclair !

Et, rejetant sa pelisse, elle s'étendit sur un monceau de neige, dans sa robe de velours noir, et elle songea avec une joie sauvage que le lendemain, dès ses premiers pas hors du logis, son père la trouverait là, morte et vengée.

À Ekebu, les invités étaient partis ; les domestiques remettaient tout en ordre. Seuls, dans l'aile du manoir, les Cavaliers faisaient cercle autour du dernier bol de punch. Et Gösta porta un toast aux délicieuses et incomparables femmes du Vermland. Ses paroles excitèrent un tel enthousiasme que les Cavaliers comprirent que leur nuit ne serait pas complète s'ils ne rendaient pas un suprême hommage à celles dont les joues roses et les yeux limpides avaient si doucement réjoui les murs du vieux manoir. On résolut d'aller leur donner, à chacune d'elles, une sérénade sur la neige étoilée. Même l'oncle Eberhard et le frileux cousin Kristoffer se mirent de la partie.

En un clin d'œil les traîneaux furent attelés, mais l'amoureuse caravane, aux grelots sonores, n'alla pas loin. De-

vant la porte de Björne, ils aperçurent la belle Marianne couchée dans son lit de neige. Bérencreutz alluma sa lanterne de corne et en dirigea les lueurs sur le visage pâle et bleuissant de la jeune fille. Et les Cavaliers virent ses mains sanglantes et les larmes gelées au bord de ses cils. Gösta se rua contre la porte de la maison inhumaine, puis il se jeta à genoux en gémissant :

– La voici, mon épousée ! Elle m'a donné le baiser des fiançailles et j'ai gagné la bénédiction de son père !

Et, soulevant cette forme inanimée :

– À Ekebu ! À Ekebu ! cria-t-il. Elle est à moi, maintenant. Je l'ai trouvée sur cette froide couche : personne ne me la ravira. Qu'ils dorment, s'ils le peuvent, ici ! Que ferait-elle derrière ces portes où ses mains se sont meurtries et ensanglantées ?

Il porta Marianne dans le premier traîneau et s'assit à côté d'elle. Bérencreutz, debout, saisit les rênes :

– Prends de la neige, Gösta, et frotte-la ! ordonna-t-il.

Le froid avait paralysé les membres de la jeune fille, mais son cœur violemment agité battait encore. Elle n'avait pas même perdu la conscience de ce qui se passait. Seulement, raide et engourdie, sous les soins énergiques et sous les larmes de Gösta, elle éprouvait un infini désir de lever la main et de lui faire un geste de caresse. Tous ses souvenirs se dessinaient dans son esprit avec une singulière netteté. Il lui sembla qu'elle aimait Gösta Berling depuis longtemps, très longtemps. Naguère elle souhaitait de pouvoir aimer ; elle soupirait après la passion qui la délivrerait de ses réflexions obstinées sur elle-même. Et la passion était venue, et le baiser à Gösta avait été le premier instant de sa vie où elle avait pu s'oublier. Alors une âpre joie lui serra le cœur, à l'idée que sa famille l'avait chassée. La cruauté de son père lui épargnait toute hésitation. Elle se donnerait à son vainqueur. Et Gösta vit deux bras qui lentement se levèrent et se joignirent autour de son cou. Il en sentit à peine la légère

pression ; mais Marianne crut avoir exprimé son amour dans une étreinte étouffante.

Bérencreutz les aperçut. Il laissa courir le cheval à sa guise sur cette route familière, et, levant ses yeux vers le ciel, discret, il s'absorba dans la contemplation de la Pléiade.

CHAPITRE VI

LES VIEILLES VOITURES

Or, la vieille commandante, qui parcourait le pays avec la besace et le bâton du mendiant, avait décidé cette nuit-là de chasser les Cavaliers qui soignaient son beau domaine comme le vent soigne les cendres, le soleil d'avril les monceaux de neige, et les grues le blé du printemps.

Parfois ils la rencontraient, au cours de leurs promenades, lorsque, six ou sept dans un long traîneau, ils fouettaient leurs bêtes carillonnantes et agitaient leurs rênes tressées ; mais, loin de baisser les yeux, ces furieux de superstition la menaçaient de leurs poings fermés, et Fuchs, le tueur d'ours, n'oubliait jamais de cracher trois fois devant lui pour écarter le mauvais œil. Ce n'est pas la première fois, hélas ! que des gens ont été cruels par peur de la damnation ! Le soir, quand, se levant de table, ils s'approchaient des fenêtres et regardaient si les étoiles étaient montées dans le ciel clair, ils apercevaient souvent une ombre qui traversait la cour et ils devinaient que c'était elle, la sorcière. Et ils riaient très haut pour ne pas trembler. Ces pauvres aventuriers, que Sintram avait affolés de ses maléfices, ne comprenaient pas que leur âme n'avait jamais couru de plus grands périls ! Quant à la commandante, elle n'éprouvait pas trop de colère contre eux. S'il eût été en son pouvoir, elle les aurait fouettés comme de méchants enfants et leur eût ensuite pardonné.

Mais elle souffrait pour son cher domaine. Elle n'est pas seule qui ait vu la dévastation passer sur un foyer chéri. Plus d'un a détourné la tête quand sa maison d'enfance le regardait avec le regard d'une bête blessée. Elle semblait l'accuser d'avoir laissé le lichen dévorer les arbres de sa cour et la mauvaise herbe étouffer son jardin. Plus d'un sur ces champs abandonnés, qui lui criaient leur abandon, se fût volontiers jeté à ses genoux et les eût conjurés de ne pas le croire coupable d'un tel crime. Et l'on n'ose pas affronter les yeux des pauvres vieux chevaux. Que d'autres plus hardis soutiennent leur regard ! Et l'on n'ose pas attendre les brebis au retour du pâturage. Rien au monde n'est plus lamentable qu'un foyer délabré. La commandante ne songeait pas à reconquérir Ekebu. Elle n'avait qu'une idée : purger sa maison de ces sauterelles ruineuses.

Mais, tandis qu'elle parcourait le pays et tendait la main aux aumônes, elle revoyait aussi l'image de sa mère, et la pensée qu'il n'y aurait aucun salut pour elle avant que la vieille femme eût retiré sa malédiction s'était enracinée dans son cœur. La vieille femme vivait encore, là-haut, sous les grandes forêts d'Elfdalen. Agée de quatre-vingt-dix ans, elle vivait dans ses forges, toujours laborieuse, surveillant l'été ses baquets de lait, l'hiver ses meules de bois, travaillant jusqu'à la dernière heure et soupirant après la fin de sa tâche. La commandante se disait que Dieu n'avait pas permis à cette mère de mourir avant d'avoir enlevé la malédiction qui pesait sur la tête de sa fille. Elle voulait donc aller la trouver afin que toutes les deux pussent entrer dans le repos. À travers les forêts, le long du fleuve, elle retournerait à son pays natal. Son âme en éprouvait la nostalgie. Bien des gens lui avaient ouvert leur porte et lui avaient offert l'appui d'une vieille amitié, mais elle ne s'arrêtait nulle part et cheminait de maison en maison, amère et sombre comme le remords.

Seulement, il lui était impossible de laisser, derrière elle, ses biens gaspillés, ses forges silencieuses, ses chevaux fourbus et ses serviteurs dispersés. Elle avait compris le plan de son ma-

ri, mais elle connaissait assez son indolence pour être sûre que, si elle parvenait à chasser ces prodigues et ces fous, il n'en trouverait pas d'autres d'ici longtemps. Et, une fois les Cavaliers partis, son vieil inspecteur et ses valets sauraient diriger le travail et rétablir l'ordre accoutumé. Et son ombre avait souvent, dans la nuit, glissé sur les noirs chemins de la forge. Elle avait hanté les cabanes des petits fermiers et chuchoté avec le meunier et les garçons du moulin. Elle avait aussi consulté les forgerons sous les hangars. Et tous lui avaient promis de l'aider. Et cette même nuit, lorsque les gais aventuriers auraient dansé, joué et bu jusqu'à tomber d'un lourd sommeil, on les mettrait dehors.

Elle les a laissés se pavaner dans leur insouciance. Assise et menaçante au fond de la forge, elle attendait la fin du bal. Elle a attendu plus longtemps encore et les a vus revenir de leur promenade. Enfin la dernière bougie s'est éteinte : tout le domaine dort. La sombre nuit étincelante couvrait toujours la terre. Alors la commandante donna l'ordre à ses gens de se réunir autour de l'aile des Cavaliers, pendant qu'elle monterait un instant dans son ancienne habitation.

Elle y frappa, et la fille du pasteur Brobu, dont elle avait fait une bonne et capable servante, se présenta.

– Que ma maîtresse soit la bienvenue ! dit la jeune fille en lui baisant la main.

– Éteins la lumière, dit la commandante. Crois-tu que je ne puisse marcher ici sans lumière ?

Et elle commença d'errer à travers la maison silencieuse.

La commandante s'entretenait avec ses souvenirs. La servante ne sanglotait ni ne soupirait, mais les larmes coulaient et se poursuivaient le long de ses joues. La maîtresse se fit ouvrir les portes de l'armoire à linge et le bahut de l'argenterie. Sa

main caressa les belles nappes damassées et les superbes canettes d'argent. Elle monta au grenier et y tâta doucement l'énorme pile des édredons. Il lui fallut encore toucher aux métiers à tisser, enfoncer ses doigts dans la caisse du sucre et tâter les rangées de chandelles suspendues à des perches.

– Les chandelles sont sèches, dit-elle ; on peut les enlever et les serrer dans les tiroirs.

Lorsqu'elle fut au cellier, elle soupesa avec précaution les barriques de bière et explora le rayon des bouteilles de vin. Elle pénétra dans la cuisine, y examina tout et fit à tout un geste d'adieu.

Enfin elle entra dans les chambres et s'arrêta un moment, au milieu de la salle à manger.

– Bien des gens se sont rassasiés à cette table ! dit-elle.

Dans les salons, elle trouva les longs et larges canapés à leur place coutumière, et elle sentit sous sa main le marbre froid des consoles qui reposait sur des griffons dorés et supportait des glaces encadrées de divinités dansantes.

– C'était une maison riche, soupira-t-elle. Et ce fut un homme magnifique que celui qui m'en fit reine.

La grande salle, où venaient de tourbillonner les danses, avait à peu près repris sa sévère ordonnance. Elle s'approcha du clavecin et en tira une note.

– De mon temps non plus la joie et la gaîté ne chômaient pas ici ! murmura-t-elle.

Derrière le salon, la chambre des invités était toute noire.

La commandante, en tâtonnant, effleura le visage de sa servante.

– Tu pleures ? dit-elle.

La jeune fille éclata en sanglots.

– Ma maîtresse, ma chère maîtresse, s'écria-t-elle, ils vont tout abîmer. Pourquoi ma maîtresse abandonne-t-elle son domaine à ces fous de Cavaliers ?

Alors la commandante souleva un store et lui montrant la cour :

– Est-ce moi qui t'ai appris à pleurer et à geindre ? Regarde : la cour est remplie de mes gens ; demain, il ne restera plus un seul Cavalier à Ekebu.

– Ma maîtresse reviendra-t-elle ?

– Non, pas encore. La grande route est mon refuge ; une gerbe de paille, mon lit. Mais tu soigneras Ekebu pendant mon absence, ma fille.

Elles passèrent dans une autre pièce et poursuivirent leur promenade.

Ni l'une ni l'autre ne savait que la chambre des invités était occupée. Marianne y avait été furtivement introduite par Gösta Berling. Et les paroles de la commandante la tirèrent du demi-sommeil où son âme chantait silencieusement un hymne à l'amour.

La jeune fille comprit qu'un complot s'était tramé contre Gösta et les Cavaliers, ses sauveurs. Dès que les pas se furent éloignés, elle rassembla ses forces, se leva, s'habilla, reprit encore une fois la robe de velours et les souliers de bal, s'enveloppa d'une chaude couverture et de nouveau s'élança dans la nuit semée d'étoiles et âprement froide. Elle ne permettrait pas que des hommes qui l'avaient recueillie fussent ignominieusement chassés. Elle irait avertir le commandant Samzélius à Siœ. Mais la route était longue : il fallait se hâter.

Quand la commandante eut enfin dit adieu à toute la maison, elle sortit dans la cour où ses gens l'attendaient. Elle les plaça en cercle autour de l'aile fameuse, la citadelle des Cavaliers.

Dans la grande pièce aux murs blanchis à la chaux, où s'alignaient des coffres peints en rouge, où, sur la table du milieu, les cartes gisent maculées d'eau-de-vie, les Cavaliers dorment derrière leurs rideaux à carreaux jaunes.

Et dans l'écurie, devant des râteliers pleins, les chevaux des Cavaliers dorment et rêvent aux aventures de leur jeunesse. Quand on n'a plus rien à faire, il est doux de rêver. On revoit les courses rapides au retour de la messe de Noël, les voyages à la foire, les nuits passées à la belle étoile et les marchés où l'on trottait sous les yeux de l'acheteur, pendant que le conducteur, penché hors de la voiture, vous hurlait des jurons dans l'oreille. Oui, rêver est très doux, quand on sait qu'on ne quittera plus les râteliers bondés et les stalles tièdes des écuries d'Ekebu.

Le vieux hangar délabré, où l'on remise les carrosses en ruine et les traîneaux cassés, renferme une étrange collection d'anciens véhicules. Il y en a de peints en vert ; il y en a de peints en rouge ; il y en a de peints en jaune. On y trouve la première carriole norvégienne que vit le Vermland, ramenée comme un trophée de guerre en 1814 par Bérencreutz ; les espèces les plus bizarres de voitures à un cheval ; des charrettes, des chariots, des guimbardes, des cabriolets et des tapeculs dont la caisse repose sur des ressorts en bois ; tous les vieux instruments de torture qui ont roulé sur les grandes routes. Il y a là le long traîneau où tiennent les douze Cavaliers, et le traîneau à capote du frileux cousin Kristoffer et le traîneau de famille d'Œrneclou avec sa peau d'ours rongée des mites et son écusson à demi effacé ; et les traîneaux de course. Ah ! que de traîneaux de course !

Nombreux sont les Cavaliers qui ont vécu et qui sont morts à Ekebu. Leur nom est oublié sur la terre. Ils n'ont plus de place dans le cœur des hommes. Mais la commandante a gardé les misérables véhicules qui les ont amenés chez elle. Ils dorment tous, sous le hangar, ensevelis chaque jour par une poussière plus épaisse. Les clous et les vis lâchent le bois pourri ; la peinture s'écaille ; les rats et les insectes ont dévoré les dossiers et les coussins.

« Reposons-nous ! disent les vieilles voitures. Nous avons été assez secouées et nous avons essuyé assez d'averses. Qu'il est loin, le temps où nous portions notre jeune maître à son premier bal, et où nous poursuivions gaîment les chemins ruisselants de la saison printanière ! »

Et leur tablier de cuir se fend, les cercles des roues se détachent. Personne n'y touche, et elles tombent en poussière. Une fois par an, le hangar s'ouvre et livre passage à une nouvelle camarade qui s'établit à Ekebu ; et, dès que les portes se referment, la paresse, la lassitude et la décrépitude s'emparent de cette dernière venue. Les rats, les mites se jettent sur elle, et les vrillettes et les insectes que leurs petits coups secs dans le bois qu'ils rongent font appeler la montre de la mort.

Mais voici qu'en cette nuit de février les portes du hangar se sont ouvertes à deux battants. À la lueur des lanternes et des brandons, on cherche les voitures et les traîneaux qui appartiennent aux Cavaliers présents à Ekebu : la carriole de Bérencreutz, le traîneau d'Œrneclou, l'étroit cabriolet dont la capote abrita le cousin Kristoffer. Il importe peu que ce soit véhicule d'été ou véhicule d'hiver, pourvu que chacun retrouve son bien.

Et dans les écuries on les réveille tous, les pauvres vieux chevaux des Cavaliers, qui sommeillaient devant leurs râteliers pleins. Vos songes sont redevenus réalités ! Vous éprouverez de nouveau, braves coursiers, les montées dures et escarpées, et le foin moisi de l'auberge, et le fouet du maquignon, et les glissades effrénées sur les pentes de verglas !

Les vieilles voitures prennent une figure cocasse, lorsque de petits chevaux du Nord sont attelés à un haut carrosse, et d'osseux et longs chevaux de cavalerie à des traîneaux de course. Les bêtes caduques s'ébrouent et grimacent, quand on enfonce le mors dans leur bouche édentée ; les voitures décrépites grincent et geignent. Quelle lamentable exhibition de vieilleries, de jarrets engourdis, de jambes boiteuses, d'éparvins et de gourmes !

Les valets parviennent cependant à harnacher toutes les bêtes. Cela fait, ils s'approchent de la commandante et lui demandent en quelle voiture s'en ira Gösta Berling, car, comme tout le monde le sait, il est arrivé à Ekebu dans le chariot à charbon de la commandante.

– Attelez Don Juan à notre meilleur traîneau de course, dit-elle, et étendez-y la fourrure d'ours aux griffes d'argent.

Et, comme les valets murmurent, elle continue :

– Il n'y a pas de cheval dans mon écurie que je ne donnerais pour être débarrassée de cet homme, sachez-le !

Là-haut les Cavaliers dorment toujours. À eux maintenant d'être tirés dehors, dans la nuit d'hiver. Entreprise plus périlleuse que de faire sortir des chevaux engourdis et de vieilles voitures bancales ! Les Cavaliers sont des hommes forts, hardis, terribles, que mille aventures ont trempés.

La commandante ordonne de mettre le feu à une meule de paille qui se dresse si près de la maison que les lueurs de l'incendie pénétreront dans leur dortoir.

– Allumez ! Allumez ! dit-elle. La meule est à moi. Tout Ekebu est à moi.

Et quand la paille flambe, elle crie :

– Éveillez-les maintenant !

Mais, derrière leurs verrous fermés, les Cavaliers continuent de dormir, bien que la foule s'époumone à crier :

– Au feu ! Au feu !

Le lourd marteau du maître forgeron tonne contre la porte d'entrée : les Cavaliers ne bronchent pas. Une pelote de neige brise un carreau, vole dans la pièce, rebondit d'un rideau à l'autre : les Cavaliers ne se réveillent pas. Ils rêvent simplement qu'une belle jeune fille leur jette un mouchoir ; ils rêvent qu'on les applaudit ; ils rêvent de rires inextinguibles et du vacarme des fêtes nocturnes.

Ce dur sommeil risque de les sauver. La foule commence à croire que cette tranquillité cache un danger. Les Cavaliers ne se seraient-ils pas déjà enfuis pour chercher du renfort ? Sont-ils postés derrière la fenêtre ou la porte, le doigt sur la gâchette, prêts à tirer sur le premier entrant ? Que signifie leur silence ? Bien sûr, ils ne se laisseront pas surprendre comme un ours dans sa tanière.

Et vainement la foule ne cesse de hurler :

– Au feu ! Au feu !

Alors la commandante empoigne une hache et brise la porte d'en bas. Puis elle monte seule l'escalier, ouvre brusquement la porte de la chambre et pousse un cri :

– Au feu, Cavaliers !

Dociles à cette voix, qui trouve plus d'écho dans leurs oreilles que les hurlements de la foule, douze hommes bondissent de leurs lits, voient les flammes, attrapent leurs vêtements et dégringolent dans la cour.

Mais au seuil du logis, le maître forgeron et deux valets meuniers munis de poings robustes les attendent. Ô honte !

L'un après l'autre, les Cavaliers sont saisis, jetés à terre, ligotés et portés chacun dans sa voiture. Bérencreutz, le colonel aux sourcils froncés, et Christian Bergh, le fort capitaine, et l'oncle Eberhard, même l'invincible Gösta Berling, tous sont pris. La commandante triomphe.

Assis dans leurs vieilles voitures, les membres liés, la tête pendante, les yeux furibonds, ils sont pitoyables à voir. Et la cour retentit de leurs imprécations impuissantes. La commandante va de l'un à l'autre.

– Tu jureras, dit-elle, de ne plus remettre les pieds à Ekebu.

– Sorcière ! crient-ils.

– Tu jureras, répond-elle : sinon je te rejette dans l'aile des Cavaliers et, cette nuit même, je brûle votre repaire.

– Tu n'oserais !

– J'oserai, coquin ! Crois-tu que j'oublie tes crachats, quand tu me rencontrais sur la route ? N'ai-je pas été déjà tentée tout à l'heure de vous enfumer ? Est-ce que tu as levé la main pour me défendre, lorsque je fus chassée de mon foyer ? Allons, jure, jure !

Et la commandante paraît si redoutable, bien que peut-être elle s'y force un peu, et tant d'hommes armés de haches les entourent, qu'ils sont obligés de jurer. Alors on va quérir leurs habits et leurs coffres, et on relâche les cordes dont leurs mains sont liées, juste assez pour y insérer les rênes.

Cependant Marianne était arrivée à Siœ. Le commandant n'est pas de ces hommes qui font la grasse matinée. Elle le trouva au milieu de sa cour, qui revenait de donner leur déjeuner à ses ours. Il ne répondit guère à ce qu'elle lui raconta ; mais il se

dirigea vers la cage de ses bêtes, les muscla, les prit à la laisse et s'achemina vers Ekebu.

Marianne, épuisée de fatigue, se traînait derrière lui. Là-bas, du côté des forges, une gerbe de flammes jaillit et la remplit d'épouvante. Quelle nuit fantastique ! Un homme bat sa femme et laisse mourir son enfant dans la neige ; une femme entreprend de brûler ses ennemis, et le vieux commandant mène des ours contre ses propres gens ! La jeune fille fit un suprême effort, dépassa ses compagnons et courut vers le manoir.

À son entrée dans la cour, elle se fraya un passage à travers la foule, et, quand elle fut près de la commandante, elle s'écria :

– Le commandant ! Le commandant ! Il vient avec ses ours !

Ce fut une grande stupeur, et tous les regards se tournèrent anxieux vers l'ancienne maîtresse d'Ekebu.

– Fuyez ! Pour l'amour de Dieu, fuyez ! cria Marianne. Je ne sais à quoi pense le commandant. Mais il a ses ours, tous ses ours avec lui !

Les yeux restaient toujours attachés au visage de la commandante. Celle-ci comprit le danger et soupçonna, en voyant Marianne, que l'amour avait joué son rôle dans cette aventure.

– Merci de votre aide, dit-elle calmement à ses paysans et à ses domestiques. Ne craignez rien : nul de vous ne sera inquiété pour les événements de cette nuit. Rentrez chez vous. Je ne veux pas être la cause d'une blessure ou d'une mort. Rentrez, et merci.

Ils s'attardaient cependant.

– Allons, venez ! reprit-elle, venez, mes chers enfants. Dieu protège Ekebu ! Pour moi, il faut que je monte vers le Nord.

Puis, regardant Marianne dans les yeux :

– Ah, Marianne ! Quand Ekebu sera ruiné et le pays dévasté, songe à cette nuit et prends soin des malheureux.

Et elle sortit, suivie de toute la foule.

Quand le commandant arriva, il ne trouva dans la cour que la jeune fille et une longue rangée de véhicules piteux attelés de piteuses rosses, mais moins piteuses encore que leurs étranges conducteurs. Marianne détachait leurs liens et les voyait détourner leurs yeux et se mordre les lèvres. Jamais ils n'avaient senti pareille humiliation.

– Ah ! leur murmurait la jeune fille, je ne valais pas mieux, lorsque j'étais tout à l'heure agenouillée dans la neige de Björne !

Je ne dirai point comment les vieilles voitures rentrèrent sous le hangar, ni les chevaux dans l'écurie, ni les Cavaliers dans l'aile du manoir. L'aurore commençait à poindre au-dessus des montagnes de l'ouest. Mais vous saurez que, lorsque les Cavaliers eurent regagné leur chambre et y eurent retrouvé assez de punch pour remplir leurs verres, un subit enthousiasme les saisit.

– Vive la commandante ! crièrent-ils. Vive la commandante !

Quelle femme ! Elle n'avait pas sa pareille. Certes, ils n'eussent pas mieux demandé que de la servir et de l'adorer. Mais pourquoi le Diable la tenait-il si bien en sa puissance qu'elle voulait faire culbuter dans l'Enfer les âmes des pauvres Cavaliers ?

CHAPITRE VII

LE GRAND OURS DE GURLITA

Dans les ténèbres des forêts demeurent des bêtes immondes, des gueules armées de dents féroces, des becs aigus, des griffes qui aspirent à s'enfoncer dans la chair et le sang, des yeux où luit le désir du meurtre. Là, demeurent les loups qui poursuivent les paysans jusque dans la cour de leurs fermes. Là, demeure le lynx que le peuple appelle d'un autre nom, car il est dangereux de prononcer son vrai nom sous les bois. Il escalade le mur droit des bergeries avec ses griffes d'acier ; il se faufile par la moindre lucarne, se jette sur les brebis, s'accroche à leurs cous et boit leur sang jusqu'à la dernière goutte. Là, demeure le grand-duc qui hurle au crépuscule. L'imite-t-on, qu'immédiatement il s'abat sur vous, et vous aveugle de ses larges ailes et vous arrache les yeux. Ce n'est pas un véritable oiseau ; c'est l'âme d'un méchant mort. Et, là, demeure le plus terrible de tous, l'ours, qui a la force de douze hommes et que souvent on ne peut tuer qu'avec une balle d'argent. Connaissez-vous rien qui donne à une bête une plus prestigieuse horreur ? Quelles puissances logent donc en lui, qui le rendent invulnérable au plomb ? Les enfants, tenus longtemps éveillés, frissonnent à la pensée du monstre que protègent les mauvais esprits. Et plus d'un a rêvé qu'il en entendait le reniflement sur son visage.

La terreur est une sorcière assise dans le crépuscule des forêts et qui chante ses funestes runes. Comme un serpent enroulé, la nature est mauvaise. Voici le lac de Leuven qui étale sa merveilleuse beauté : ne vous y fiez pas. Il lui faut chaque année son tribut de cadavres. Voici la forêt dont la douce paix vous attire : ne vous y fiez pas. La forêt est hantée de bêtes et de maléfices. Ne croyez pas à la limpidité du ruisseau : si vous le traversez après le coucher du soleil, il vous donnera la maladie et la mort. Ne croyez pas au coucou qui chante le printemps : à l'automne il se métamorphose en épervier aux yeux perçants et aux griffes sinistres. Ne croyez pas à la mousse, à la bruyère, au rocher : la nature est méchante, habitée de forces invisibles qui haïssent l'homme. Elle ne nous offre pas une seule place où nous puissions mettre le pied avec sécurité. Le terreur est partout.

Est-elle encore assise dans les forêts du Vermland ? Obscurcit-elle toujours la beauté de ces contrées souriantes ? Y chante-t-elle toujours ses runes diaboliques ? Son pouvoir y fut naguère illimité, et je le sais, moi, qui vous parle, je le sais ! On mit de l'acier dans mon berceau, des braises dans l'eau de mon premier bain, et j'ai senti plus d'une fois sa main de fer sur mon cœur.

L'histoire suivante n'est pourtant pas bien terrible : ce n'est que la vieille histoire de l'ours de Gurlita.

* * *

Le grand ours a sa demeure sur le beau pic appelé Gurlita qui se dresse, escarpé, presque inaccessible, au bord du lac de Leuven. Les racines d'un pin abattu par le vent, et qui gardent leur ciment de terre et de mousse, forment le toit et le fond de sa tanière ; des branches la recouvrent, et la neige la crépit. Il y peut dormir un bon sommeil d'un été à l'autre. Quel rêveur délicat et efféminé, ce roi poilu, ce brigand aux yeux obliques ! Sans doute, il veut oublier les journées grises et incolores de l'hiver et n'être réveillé que par le murmure des ruisseaux délivrés et le

chant des oiseaux. Il poursuit apparemment un rêve de clairières qui rougissent d'airelles, de fourmilières que remplissent des petites bêtes exquises et de pentes vertes où gambadent les blancs agneaux. Cet heureux seigneur prétend échapper à l'hiver de la vie.

Dehors, la neige tourbillonne et fouette en sifflant les pins ; dehors, les loups et les renards, le ventre creux, rôdent le long des routes. Pourquoi, lui seul, ne doit-il pas sentir les morsures du froid et la lourdeur des pas enlisés dans la neige ? Il s'est fait un lit tiède et douillet. Il ressemble à la belle au bois des contes. Le baiser du printemps le tirera de ses rêves ; un rayon de soleil, qui s'infiltre à travers les branches, viendra lui chauffer le museau ; et quelques larmes de neige fondue s'égoutteront sur sa pelisse.

Mais voici qu'au lieu du rayon de soleil une volée de plombs crépite dans le branchage et lui pique la peau comme un essaim de moustiques. Il entend subitement des cris, du tapage, de la fusillade. Il secoue le sommeil de ses membres et écarte violemment les rameaux, pour voir. Ce n'est ni le printemps qui bruit et clapote autour de sa tanière, ni la tempête qui abat les arbres et fait voltiger la neige. Ce sont de vieilles connaissances à lui, les Cavaliers d'Ekebu.

Il se rappelle fort bien la nuit ou Fuchs et Bérencreutz le guettèrent, là-haut, dans l'étable d'un paysan qui attendait sa visite. Les deux chasseurs venaient de s'assoupir, quand il se fraya un passage à travers la tourbe du toit. Mais ils s'éveillèrent au moment même qu'il emportait la vache tuée, et les Cavaliers se jetèrent sur lui avec leurs fusils et leurs couteaux. Il y perdit la vache… et un œil.

Et il se rappelle aussi une autre rencontre. Sa femme et lui dormaient dans leur vieille et haute demeure du Gurlita, leurs enfants couchés auprès d'eux. Cette fois encore il échappa, culbutant tout ; mais il reçut dans la hanche une balle qui le rendit boiteux pour le reste de ses jours. Et, la nuit, quand il revint à sa

tanière, la neige y était rougie du sang de sa compagne. Et les enfants royaux avaient disparu, les hommes les ayant ravis afin d'en faire leurs esclaves.

Le sol tremble ; le monceau de neige s'ébranle et s'éparpille ; il sort, le grand ours, le vieil ennemi des Cavaliers. Attention, Fuchs ; attention, Bérencreutz, et gare à toi, Gösta Berling !

Gösta Berling reste immobile, le doigt sur la gâchette, pendant que la bête s'avance droit sur lui. Pourquoi ne tire-t-il pas ? À quoi songe-t-il, lui qui est admirablement posté pour décharger son fusil dans ce large poitrail ? Ah, ces héros d'amour ! Gösta songe peut-être à sa belle Marianne malade et couchée dans une chambre d'Ekebu. Et le grand ours, borgne de ton coup de couteau, Bérencreutz, boiteux de ton coup de fusil, Anders Fuchs, soucieux, hirsute, solitaire, se dirige lourdement de son côté. Mais Gösta le voit tel qu'il est : une pauvre bête traquée. Et moitié par pitié, moitié par insouciance, il s'écarte et présente railleusement les armes à l'énorme vétéran qui continue son chemin et s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt avec une crépitation de rameaux cassés. Fuchs et Bérencreutz, qui attendaient que Gösta tirât, grondent et sacrent ; Gösta rit de tout son cœur.

Le grand ours de Gurlita échappa donc, et les paysans apprirent bientôt qu'on l'avait réveillé de son sommeil d'hiver, car nul ours n'était plus habile à crever le toit de leurs basses étables et à éviter les pièges. Autour du Leuven on ne savait que devenir, et les gens envoyaient message sur message aux Cavaliers. Et, tout le mois de février durant, les Cavaliers se rendirent au nord du Leuven et chassèrent l'ours sans jamais l'atteindre. On eût dit que le renard lui avait communiqué ses ruses et le loup sa vitesse. S'ils se mettaient à l'affût dans une ferme, l'animal damné ravageait la ferme voisine ; s'ils le cherchaient dans la forêt, il était en train de courir après le paysan qui traversait en traîneau la glace du lac. On n'avait pas idée

d'un plus insolent voleur : il se glissait dans les greniers, vidait les cruches de miel de la fermière, et, au sortir de l'écurie, tuait le cheval du fermier.

Et l'on comprit pourquoi Gösta n'avait pas pu tirer sur lui. Ce n'était pas un ours ordinaire. Il ne fallait certes pas songer à l'abattre, si l'on n'avait, dans le canon de son fusil, une balle d'argent mêlé d'un peu de bronze, de bronze volé à une cloche d'église. Encore cette balle devait être fondue un jeudi soir, par la nouvelle lune, sous le clocher, et sans que le pasteur, ni le sacristain, ni personne en eût connaissance. Une telle balle tuerait l'ours à coup sûr ; seulement, il n'était pas facile de la trouver.

* * *

À Ekebu, il y avait un homme qui en perdait le boire, le manger et le dormir : Anders Fuchs, le tueur d'ours. Le major Anders Fuchs n'était pas un bel homme : il avait le corps lourd et grossier, le visage rouge et large, des joues pochées et un triple menton. Ses noirs cheveux se dressaient rudes et drus, et sur sa lèvre épaisse ses moustaches noires se hérissaient, raides comme poils de porc. Ajoutez à cela une humeur taciturne et, en temps ordinaire, un appétit d'ogre. Il n'était pas de ceux que les femmes reçoivent, les bras ouverts, avec de clairs sourires ; et il ne leur souriait pas non plus. Et, s'il attendait avec impatience la nouvelle lune, croyez bien que ce n'était pas pour l'associer à ses rêveries, mais uniquement pour fondre à sa clarté la fameuse balle d'argent.

Enfin vint un jeudi soir, où la lune, qui n'avait pas plus de deux doigts de large, devait rester au-dessus de l'horizon deux ou trois heures à peine après le coucher du soleil. Sans rien dire, le major Fuchs quitta Ekebu. Le fusil au dos, le briquet et le moule à balles dans la gibecière, il monta vers l'église de Bro, se demandant ce que la fortune consentirait à faire pour un brave homme.

L'église est située sur la rive opposée du lac, près du long détroit où l'on a jeté un pont. Anders Fuchs, absorbé par ses méditations, ne voyait rien autour de lui, ni le sommet arrondi du Gurlita dans les nuages du couchant, ni les maisons de Brobu dont la silhouette, du haut des pentes escarpées, se dessinait fortement sur le ciel clair. Il marchait, les yeux fixés à terre, et se creusait la tête, en quête d'un moyen qui lui permît de s'emparer furtivement des clefs de l'église.

Comme il touchait au pont, des cris désespérés l'arrachèrent, à ses songeries.

À cette époque, le petit Allemand Faber était organiste à Bro. C'était un petit homme maigre, d'aussi peu de poids que de valeur. La place de sacristain était occupée par Jan Larsson, paysan capable mais pauvre, que le pasteur de Brobu avait frustré de son héritage, soit de cinq cents rixdalers. Le sacristain voulait épouser la sœur de l'organiste, la délicate et frêle demoiselle Faber ; mais l'organiste refusait de donner sa sœur au sacristain. D'où brouille et inimitié.

Or, ce soir-là, le sacristain avait rencontré l'organiste au milieu du pont, s'était jeté sur lui, l'avait saisi à la poitrine et soulevé à bras tendus au-dessus du parapet, jurant de le précipiter dans le Leuven, s'il ne lui accordait pas la main de la jeune demoiselle. Mais, bien qu'il vît sous ses yeux l'étroit courant d'eau noire entre les deux remparts de glace, le petit Allemand criait, gigotait et s'entêtait dans son refus.

– Non ! Non ! Je ne veux pas ! hurlait-il.

Le sacristain l'eût peut-être laissé choir, s'il n'avait aperçu le major Fuchs. Mais, aussitôt, il déposa sa proie et détala ; et le petit Faber se précipita au cou du major et l'accabla de sa gratitude.

Le major le repoussa en lui disant qu'il n'y avait pas de quoi. Le major n'éprouvait aucune sympathie pour les Alle-

mands. Sa mauvaise humeur contre eux datait du temps où il hivernait au camp de Pułtusk, sur l'île de Rügen, pendant la guerre de Poméranie : il avait failli y mourir de faim.

Alors le petit Faber voulut courir chez le commissaire de police et bailli Sharling et lui dénoncer la tentative de meurtre commise par le sacristain. Mais le major le prévint que cela n'en valait pas la peine, attendu qu'en Suède, ça ne coûtait rien de supprimer un Allemand, pas même un liard. Et, pour appuyer la vérité de ce qu'il avançait, il s'offrit à le jeter lui-même au fond du lac.

Ces paroles sensées calmèrent le petit Faber qui invita immédiatement le major à venir manger de la saucisse allemande et à boire de la bière.

Le major accepta, car il songeait que l'organiste devait avoir chez lui une clef de l'église ; et nos deux compagnons montèrent la longue colline, au haut de laquelle se dresse la vieille église de Bro, entourée du presbytère, de la maison du sacristain et de la demeure de l'organiste.

– Faites excuse, dit le petit Faber en ouvrant sa porte au major. Ce n'est pas très en ordre aujourd'hui, chez nous. Ma sœur et moi, nous avons eu des occupations de ménage : nous avons abattu un coq.

– Ah diable ! fit le major.

La jolie petite demoiselle Faber entra quelques instants après, avec de la bière et de grandes chopes.

Il est bien avéré que le major n'avait jamais fait les yeux doux aux femmes. Cependant il regarda, avec une certaine complaisance, la petite demoiselle Faber si proprette, mignonne et fine sous son auréole de linon plissé. Ses cheveux blonds, très lisses des deux côtés de son front clair ; sa robe, tissée à la maison, coquette et fraîche ; ses petites mains, affairées et vives ; son joli visage, rose et rond, avaient tant de charme que le major

s'avoua que, si, vingt-cinq ans passés, il avait rencontré une telle petite femme, il se serait senti dans la pénible obligation de la demander en mariage. Oui, elle est délicieuse, mais ses yeux sont humides et rouges. De petites mains tristes ont frotté ces yeux-là.

Pendant que les deux hommes mangent, elle va et vient de la chambre à la cuisine. Une fois elle s'approche de son frère, lui fait une révérence et dit :

– Comment mon frère ordonne-t-il que nous placions les vaches sous le hangar ?

– Mettez Douze à gauche et Onze à droite : de cette façon, elles ne se donneront pas de coups de cornes.

– Bigre ! s'écria le major. Vous avez donc tant de vaches que ça ?

Notez que l'organiste n'en avait que deux. Mais l'une s'appelait Onze et l'autre Douze ; et ces noms lui sonnaient mirifiquement aux oreilles.

Il raconta au major que les vaches devaient pour quelque temps passer leurs journées dehors, et leurs nuits sous le hangar à bois, parce qu'on était en train de rebâtir l'étable.

Encore une fois, la petite demoiselle Faber s'approcha de son frère, lui fit une révérence et lui dit que le charpentier demandait de quelle hauteur on désirait l'étable.

– Qu'il prenne ses mesures sur les vaches ! répondit l'organiste. Mesurez les vaches.

« Rudement bien dit ! » pensa le major.

Puis, tout à coup, il demanda à l'organiste pourquoi les yeux de sa sœur étaient si rouges ; et il apprit qu'elle pleurait parce que son frère ne lui permettait pas de se marier avec le sacristain, ce gueux de sacristain, ce misérable endetté.

Le major rumine là-dessus en dévorant des chapelets de saucisses. Le petit Faber s'épouvante silencieusement de ce formidable appétit. Mais plus le major mange, plus son cerveau s'éclaircit et plus il se décide à secourir la petite demoiselle Faber. Il est de belle humeur et presque tendre. Les saucisses ont un goût délicieux. Quelle chair de saucisses ! Sûrement il fera quelque chose pour la jolie petite demoiselle. Et, tout en mangeant et en buvant, il ne quitte point des yeux la grande clef accrochée à un clou près de la porte. À peine le petit Faber, qui a essayé de lui rendre raison le verre en main, ronfle-t-il, la tête sur la table, que le major saisit la clef et disparaît.

Quelques instants plus tard, il montait à tâtons les escaliers du clocher, éclairé par sa lanterne de corne, et pénétrait enfin dans le réduit où les grandes cloches ouvrent sur sa tête leurs larges gueules. Quand il eut gratté avec une lime la grosse cloche et qu'il en eut obtenu des parcelles de bronze, il plongea la main dans sa gibecière et il se disposait à en retirer le moule à balles et le petit fourneau ; mais il s'aperçut que l'essentiel lui manquait : l'argent. Il avait oublié l'argent ! Et la balle n'avait de vertu magique que si elle était fondue dans le clocher. Tout avait marché à souhait ; tout se présentait le mieux du monde : le jeudi soir, la nouvelle lune, la solitude, les gens endormis, tout ! Et sa négligence et son impardonnable oubli le paralysaient. Dans le silence de la nuit, il lâcha un tel juron que les cloches en vibrèrent.

À l'instant même, il entendit un faible bruit, en bas, sur les dalles de l'église, et des pas montèrent l'escalier. Le major Fuchs, qui avait sacré à en faire trembler les cloches, trembla à son tour. Quel était cet auxiliaire mystérieux et inattendu qui venait l'aider à fondre sa balle ? Les pas approchaient. Le major, tapi derrière les poutres de la charpente, souffla sa lanterne. Il l'avait à peine éteinte que de l'escalier sombre, dans une faible lueur, une tête émergea.

Le major reconnut le pasteur de Brobu. Ce vieux grippe-sou, soupçonneux et enragé d'avarice, a l'habitude d'enfouir aux endroits les plus bizarres ses réserves et ses économies. Il est venu avec un sac d'argent, soulève une planche, y fourre son magot et redescend.

Le major court à la planche. Que d'argent, bon Dieu ! Des liasses de billets et de beaux sacs en cuir remplis de pièces blanches ! Il en prend ce qu'il lui en faut pour fondre sa balle et remet tout en place.

Étranges, les nuits du jeudi à l'époque de la nouvelle lune ! Le major, qui sort de l'église, se demande quelles surprises la fortune lui ménage encore.

Il fait d'abord le tour de la maison des Faber : le diable d'ours pourrait bien savoir que les vaches de l'organiste, Onze et Douze, gîtent dans un misérable hangar, presque à ciel découvert. Et, en vérité, ne voit-il pas là-bas quelque chose de grand et de noir qui traverse le champ et s'achemine vers lui ? Ce ne peut être que l'ours. Il le couche en joue. Mais à ce moment les yeux éplorés de la petite demoiselle Faber lui reviennent en mémoire, et il se prend à réfléchir que cet ours lui apporte une merveilleuse occasion d'unir la jeune fille à son cher sacristain. Assurément, c'était dur de renoncer à tuer soi-même le grand ours de Gurlita. Et plus tard il confessa que rien au monde ne lui avait tant coûté ; mais la petite demoiselle Faber était si brave et si jolie qu'il se sentait comme engagé d'honneur à lui sacrifier sa gloire.

Il se précipite chez le sacristain, l'éveille, l'arrache du lit demi-nu, et lui ordonne de tirer sur l'ours qui se glisse près du hangar des Faber.

– Si tu abats cet ours-là, lui dit-il, l'organiste te donnera certainement sa sœur, car tu seras alors un homme hautement considéré. Ce n'est pas un ours comme les autres ours ; et les hommes du pays se vanteraient longtemps de l'avoir abattu !

Il lui met dans les mains son propre fusil chargé de la balle d'argent et de bronze bénit, de la balle fondue, selon les rites, un jeudi soir, à la nouvelle lune, dans le clocher.

Le sacristain ahuri épaule l'instrument, et – Dieu lui pardonne ! – il vise comme s'il en voulait à la vie de la Grande Ourse qui brille, là-haut, près de l'étoile polaire. Le coup retentit jusqu'au sommet du Gurlita, et vous pensez bien que l'ours tombe. Il n'en saurait être autrement quand on a dans son fusil une balle d'argent.

Des gens accourent de toutes les fermes avoisinantes : jamais coup de feu n'a réveillé plus d'échos endormis. Et le sacristain, qui croit encore rêver, est félicité et presque porté en triomphe pour avoir délivré le pays de son plus cruel fléau.

Le petit Faber se montre aussi. Mais le triomphe du sacristain, l'ours mort, ses vaches sauvées, rien ne l'émeut. Il n'ouvre pas les bras à l'heureux chasseur ; il ne le traite pas de héros ; il ne le nomme pas son beau-frère. Et le major, déçu, les sourcils froncés, frappe du pied. Il voudrait expliquer à ce petit homme avare et têtu ce que c'est que d'avoir tué le grand ours de Gurlita ; mais il bégaie de colère et ne parvient pas à articuler ses mots. Et sa fureur s'accroît de toute la vanité de son sacrifice.

Cependant le sacristain et quelques jeunes gens entreprennent de dépouiller la bête et vont aiguiser leurs couteaux sur la meule de grès. Les autres rentrent se coucher et laissent le major Fuchs en tête à tête avec l'ours terrassé.

Il n'y reste pas longtemps et de nouveau se dirige vers l'église, tourne encore une fois la clef dans la serrure, regrimpe les escaliers étroits, réveille les pigeons et se réintroduit dans le clocher.

Quand, sous la surveillance d'Anders Fuchs, on écorcha la bête, on trouva entre ses mâchoires une liasse de cinq cents rixdalers. Cette merveille parut inexplicable, mais, puisque le sa-

cristain avait tué la bête, il devait empocher l'argent. Pour lors, le petit Faber comprit la beauté de l'exploit et déclara qu'il serait heureux et fier de lui donner le nom de beau-frère. Et le vendredi soir, le major Fuchs s'en retourna à Ekebu, après avoir assisté, dans la maison du sacristain, à une fête où l'on célébra la mort de l'ours, et, dans la maison de l'organiste, au dîner des fiançailles.

Le major Anders Fuchs s'en allait le cœur lourd. L'idée que son vieil ennemi avait mordu la poussière ne lui causait aucune joie. Il ne se réjouissait pas non plus d'en emporter la peau que le sacristain avait à tout prix voulu qu'il acceptât. Ce n'était point la pensée que la jolie petite demoiselle Faber appartiendrait à un autre qui le tourmentait. Non. Il regrettait amèrement le beau coup de fusil, le coup de la balle d'argent.

Quand il entra au manoir, les Cavaliers étaient assis autour du feu. Il ne dit pas un mot et jeta la peau de l'ours à leurs pieds. Ne croyez pas qu'il leur contât son aventure : ce ne fut que longtemps, bien longtemps après, qu'on arriva à lui tirer la vérité. Et il ne trahit pas non plus la cachette du pasteur de Brobu, qui probablement ne s'aperçut jamais du vol.

Les Cavaliers examinaient la fourrure.

– Belle peau ! dit Bérencreutz. Je me demande comment ce garçon-là a été éveillé de son sommeil. L'aurais-tu tué dans sa tanière ?

– Il a été tué à Bro.

– Il est superbe, mais pas aussi grand que l'ours de Gurlita, dit Gösta.

– S'il était borgne, dit Kevenhuller, j'aurais pensé que tu avais tué le vieux monstre. Mais celui-ci n'a pas de plaie autour des yeux. Ce n'est pas notre ours.

Fuchs, qui n’avait pas un instant songé à faire cette remarque, jura contre sa propre sottise, puis son visage s’épanouit et rayonna au point qu’il en devint presque beau. Le grand ours de Gurlita n’était pas tombé sous la balle d’un autre !

– Seigneur Dieu, que tu es donc bon ! soupira-t-il en joignant les mains.

CHAPITRE VIII

LA VENTE À BJÖRNE

Souvent, nous autres enfants, nous étions fort étonnés à ces récits de vieilles femmes.

– Était-ce donc bal chaque jour, tant que dura votre brillante jeunesse ? leur demandions-nous. La vie n'était-elle donc qu'une seule et longue aventure ? Les jeunes filles étaient-elles toutes aimables, et chaque fête se terminait-elle par un enlèvement ?

Les vieilles femmes secouaient alors leur tête vénérable et se mettaient à deviser des besognes du ménage, et du ronronnement des rouets, et du bruit des métiers, et du claquement des fléaux dans les aires, et du coup sourd des haches dans les forêts. Mais cela ne durait guère et elles retombaient bientôt à leur sujet favori. Et les traîneaux attendaient devant les portes, et les chevaux emportaient la gaie jeunesse à travers les sombres bois, et les danses tourbillonnaient et les cordes des violons éclataient. La chasse effrénée des aventures menait son vacarme autour du lac étroit et long du Leuven. La forêt vacillait et s'écroulait ; tous les esprits de la destruction semblaient déchaînés : ravages d'incendie, inondations, digues rompues par les torrents ; et, autour des maisons, le souffle rôdeur des bêtes féroces. Les tranquilles bonheurs étaient foulés, piétinés sous le sabot des chevaux. Partout où passait cette furieuse randonnée,

les cœurs des hommes brûlaient de flammes violentes et les femmes s'enfuyaient de leurs foyers.

Nous écoutions silencieux, épouvantés et ravis : « Quels hommes ! songions-nous. Nous ne reverrons leurs pareils. »

– Mais, ces gens d'autrefois, ne pensaient-ils jamais ? demandions-nous.

– Certainement, ils pensaient, répondaient les vieilles femmes qui nous contaient ces histoires.

– Mais pas comme nous pensons ! répliquions-nous.

Alors les vieilles personnes ne comprenaient pas ce que nous voulions dire.

Nous songions, nous, à l'étrange esprit de réflexion et d'analyse qui s'est installé au coin le plus obscur de notre âme, à l'origine même de nos actes. Il se tient et les déchiquette, comme les vieilles femmes leurs chiffons de laine ou de soie.

Cependant il y avait à cette époque une personne qui en souffrait déjà. La belle Marianne se sentait toujours regardée par un intime spectateur aux yeux de glace et dont l'éternel sourire se réfléchissait sur le miroir de sa vie. Elle ne vivait pas ; elle jouait devant cet hôte ironique le rôle de la belle Marianne. Mais où était-il, ce pâle et taciturne observateur de ses pensées, le soir que son sein s'était gonflé d'un sentiment de plénitude immense ? Où était-il quand la prudente fille avait baisé Gösta Berling devant des centaines d'yeux et quand elle s'était jetée dans la neige, désireuse d'y mourir ? Alors le regard glacial s'était refermé ; le sourire moqueur s'était évanoui, et la passion avait traversé son âme avec la soudaineté d'une rafale.

Marianne était tombée malade le jour même qui suivit les événements que nous avons rapportés. La petite vérole, qui sévissait à Siœ, s'était jetée sur elle, et la mort l'avait effleurée. Cependant, vers la fin du mois, elle entrait en convalescence,

très faible encore et complètement défigurée. On ne l'appellerait jamais plus la belle Marianne. Cette perte de sa beauté, dont tout le Vermland devait s'attrister comme si on lui eût dérobé un trésor national, n'était encore connue que d'elle seule et d'une vieille garde-malade. Les Cavaliers l'ignoraient.

Mais quand l'observation de soi-même est-elle plus vive et plus pénétrante qu'aux heures de convalescence ? Sous les yeux glacés de l'esprit d'analyse les sentiments irréfléchis de la jeune fille se fanèrent et dépérirent. Elle recommença de jouer sa vie : elle jouait la malade, la convalescente, la malheureuse, la vindicative, l'amoureuse. Elle avait touché en une seule nuit l'extrême de l'amour et de la haine ; aujourd'hui toutes les forces de la vie s'étaient assoupies dans son être. Elle ne savait plus si elle aimait Gösta Berling, mais il lui tardait de le revoir pour éprouver s'il serait encore capable de l'arracher à elle-même. Pendant sa maladie, elle n'avait eu qu'une idée claire et nette : elle ne voulait pas qu'on sût qu'elle était malade. Elle ne voulait ni voir ses parents ni se réconcilier avec son père, car, s'il apprenait son état, elle pensait bien qu'il aurait des remords et se laisserait fléchir. Elle ordonna donc qu'on répandît le bruit que le mal d'yeux, dont elle souffrait parfois, l'obligeait à rester derrière ses stores baissés. Elle défendit à sa garde-malade de donner de ses nouvelles et fit défendre aux Cavaliers d'appeler le médecin de Karlstad. On trouvait tous les remèdes nécessaires dans la pharmacie de famille du manoir. L'idée qu'elle pouvait mourir ne la hanta pas un moment. Elle attendait le jour de son rétablissement pour aller avec Gösta demander au pasteur de publier leurs bans.

Enfin, la maladie était vaincue. De nouveau, froide et raisonnable, Marianne se faisait l'effet d'être la seule personne sensée dans un monde de fous. Elle n'avait plus ni haine ni amour. Elle comprenait son père. Elle les comprenait tous. Qui comprend ne hait pas.

On l'informa que Melchior Sinclair avait résolu de mettre Björne aux enchères et de disperser ses biens afin qu'elle n'eût rien à hériter de lui. Il vendrait d'abord les meubles et les objets de ménage, puis le bétail et les instruments de labour, enfin le domaine ; il enfermerait son argent dans un sac et l'abîmerait sous les eaux du Leuven. Ruine et dévastation, voilà ce qu'il léguerait à sa fille. Quand on lui conta ces choses, Marianne eut comme un sourire indulgent : il lui semblait naturel que son père agît ainsi.

Un jour qu'on avait aéré et purifié les chambres et qu'elle était étendue sur un canapé, elle envoya quérir Gösta Berling. On lui répondit que Gösta Berling était précisément parti pour la vente de Björne.

* * *

À Björne, c'était, en effet, grande vente. Et, vu la richesse de cette vieille demeure, des gens étaient venus de loin et s'y pressaient.

Le vieux Melchior Sinclair avait traîné et jeté dans le salon tous les meubles du logis qui s'y empilaient jusqu'au plafond. Il avait passé partout, pareil à l'ange du jugement dernier, et il avait fait main basse sur tout. Seuls, les ustensiles de cuisine : tabourets, marmites noires, plats de cuivre, gobelets d'étain avaient échappé à sa rafle. C'étaient aussi les seuls objets qui ne lui parlaient point de Marianne.

Dans la chambre de la jeune fille, rien ne fut épargné : ni sa maison de poupée, ni sa bibliothèque, ni la petite chaise qu'il lui avait donnée, ni ses robes, ni son linge, ni son canapé, ni son lit. Il alla de chambre en chambre, et on le vit plier sous le poids des fauteuils et des tables de marbre. Il ouvrit les armoires et en tira la superbe vieille argenterie de famille : Marianne y avait touché. Il emporta des brassées de damas blanc comme de la neige, des nappes lisses avec des broderies à jour plus larges que la main, honnête travail fait à la maison, fruits d'un patient la-

beur : Marianne n'était pas digne de les user. Il courut à travers les pièces avec des piles de porcelaine, et peu lui importait que des douzaines d'assiettes fussent brisées. Il saisit des tasses où les armes de la famille étaient gravées : s'en servira qui voudra ! Il fit dégringoler du grenier des montagnes d'édredons et d'oreillers si doux et si moelleux qu'on y enfonçait comme dans une vague : Marianne y avait dormi. Il jeta des regards furieux sur les vieux meubles, sur les chaises où elle s'était assise, sur les canapés où elle avait reposé, sur les tableaux qu'elle avait contemplés, sur les lustres qui l'avaient éclairée, sur les glaces qui avaient reflété ses traits. Il menaça du poing ce monde de souvenirs, et volontiers, à coups de hache, il eût pulvérisé tous ces évocateurs. Mais une vente à l'encan le vengeait mieux qu'un massacre. Que toutes ces richesses aillent donc aux étrangers ! Qu'on salisse ces meubles dans des cabanes de fermiers ! Qu'ils tombent en ruine sous des yeux indifférents ! Il les connaissait, pour les avoir souvent vus dans les fermes, ces meubles achetés aux enchères, flétris, usés, déshonorés comme sa belle Marianne ! Sous leurs dorures effacées et leurs coussins crevés, les jambes boiteuses, le marbre maculé, ils semblent soupirer après leurs anciennes demeures.

En travers de la pièce, où s'entassait ce fantastique chaos, on avait dressé un long comptoir, derrière lequel le commissaire-priseur, debout, criait les objets, pendant que deux scribes enregistraient les prix. Melchior Sinclair y avait aussi placé un tonneau d'eau-de-vie. De l'autre côté du comptoir, dans le vestibule et jusque dans la cour, les acheteurs se bousculaient, riaient, plaisantaient, se renvoyaient des brocards. La vente battait son plein ; et les surenchères galopaient les unes sur les autres.

Près de son tonneau, Melchior était assis, demi-ivre et demi-fou. Ses cheveux se hérissaient en mèches drues sur sa face rouge et brutale ; ses yeux injectés roulaient dans leurs orbites. Il criait, riait, et, à chaque objet vendu, forçait l'acheteur de trinquer avec lui.

Dissimulé derrière les spectateurs, épouvanté et le cœur serré d'angoisse, Gösta Berling se demandait où pouvait bien être la mère de Marianne. Et il se mit à sa recherche.

Le maître de forges n'aimait guère les gémissements et les lamentations des femmes. Furieux des larmes que la sienne versait sur les trésors de son foyer et sur son linge et sur sa literie, alors que son bien le plus précieux, sa fille, était à jamais perdu, il l'avait pourchassée de chambre en chambre jusqu'à la cuisine, jusqu'au cellier. Là, elle s'était affaissée sur une échelle, s'attendant à être tuée ; mais il avait simplement fermé la porte derrière elle et emporté la clef ; sûr qu'elle ne le dérangerait plus et que d'ailleurs elle ne mourrait pas de faim.

Elle y était encore, prisonnière, lorsque Gösta Berling s'aventura dans le couloir qui séparait la cuisine de la salle à manger. Il aperçut par une lucarne, près du plafond, le visage de Mme Gustava qui, grimpée sur son échelle, épiait l'arrivée d'un sauveur.

– Que faites-vous là ? demanda Gösta.

– Il m'a enfermée, chuchota-t-elle.

– Le maître de forges ?

– Oui ; j'ai même cru qu'il allait me tuer. Mais écoute, Gösta : prends la clef de la salle à manger ; elle ouvre ici.

Gösta obéit, et, quelques instants après, la petite femme se trouvait à ses côtés dans la cuisine abandonnée.

– Mais, dit Gösta, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait ouvrir par une de vos bonnes ?

– Chut ! J'aurais été obligée de leur apprendre que la clef de la cuisine allait à la serrure du cellier, et je n'aurais plus jamais été sûre de mes provisions… Et puis j'ai mis de l'ordre sur les planches, là-haut. C'était bien nécessaire : tu n'imagines pas la saleté !…

Elle s'arrêta et essuya une larme au coin de sa paupière.

– Dieu me pardonne ! reprit-elle. Je divague. Il est bien probable que je n'aurai plus rien à surveiller, ici. Il vend tout, il disperse tout ce que nous possédons !

– Quelle misère ! fit Gösta.

– Tu sais, Gösta, le grand miroir du salon : il était merveilleux, car la glace est d'une seule pièce et la dorure sans défaut. Je l'avais hérité de ma mère. Il le vend !

– Il est fou.

– Oui, fou ! Il ne s'arrêtera que lorsque nous serons obligés de mendier sur les routes, comme la commandante.

– Oh, j'espère bien que cela n'ira pas jusque-là !

– Si, Gösta. Quand la commandante a quitté Ekebu, elle nous a prédit des malheurs : les voilà ! Elle ne l'aurait pas laissé vendre, Björne ! Songe donc : sa propre porcelaine, les tasses de sa maison paternelle, il les vend aussi. La commandante ne l'aurait pas souffert.

– Mais enfin que veut-il ?

– C'est que Marianne n'est pas revenue. Il l'a attendue et attendue. Il arpentait la grande allée, du matin au soir, et il en devenait fou de langueur. Mais je n'ose rien dire, moi.

– Marianne croit qu'il est fâché contre elle, dit Gösta.

– Non, elle ne le croit pas ! Mais elle est fière et ne veut pas faire le premier pas. Ils sont raides et durs, tous les deux, et c'est moi qui en pâtis. Ne pense pas qu'elle se marie avec toi, Gösta ! Elle a été trop gâtée pour devenir la femme d'un homme pauvre, et elle a trop d'orgueil. Retourne vers elle et annonce-lui que, si elle ne revient pas, son héritage sera anéanti. Je suis sûre qu'il vend tout pour rien.

Assise sur le rebord de la table, elle semblait n'avoir de pensées que pour ses glaces et ses porcelaines.

– Vous n'avez donc pas honte, s'écria Gösta irrité : vous jetez votre fille dans la neige et vous l'accusez ensuite de méchanceté, parce qu'elle ne revient pas ! Et vous l'estimez assez peu pour vous imaginer que la menace de son héritage perdu la décidera à abandonner celui qu'elle aime ?

– Gösta, je t'en prie, ne te fâche pas, toi aussi. Je ne sais pas ce que je dis. L'autre nuit, j'ai bien essayé d'ouvrir à Marianne ; mais il m'a arrachée de la porte ! On prétend toujours ici que je ne comprends rien. Sois assuré, Gösta, que je ne te refuserais pas Marianne si je croyais que tu peux la rendre heureuse. Mais ce n'est pas facile de rendre heureuse une femme !

Gösta la regarda : comment s'était-il emporté contre cette pauvre créature toujours timorée et harcelée ?

– Vous ne me demandez pas de nouvelles de Marianne ? reprit-il doucement.

Elle éclata en sanglots.

– Tu ne te fâcheras pas, dit-elle : mais j'ai désiré t'en demander tout le temps. Je sais seulement qu'elle vit : rien de plus. Je n'ai pas reçu un seul mot d'elle, pas même lorsque je lui ai envoyé ses vêtements. Alors, je me suis imaginé, j'ai cru que vous ne vouliez pas…

Gösta ne put se taire plus longtemps.

– Marianne a été malade, dit-il. Elle a été malade tout le mois. Elle a eu la petite vérole, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle se lève pour la première fois. Je ne l'ai pas revue depuis la terrible nuit.

Ces mots n'avaient pas été prononcés que Mme Gustava s'était élancée hors de la cuisine.

Les gens de la vente la virent entrer et chuchoter vivement à l'oreille de son mari. Le visage du vieux devint encore plus rouge, et sa main appuyée au robinet de la barrique le tourna d'un mouvement brusque et laissa l'eau-de-vie se répandre sur le parquet. Tous pensèrent que les nouvelles apportées par la femme de Melchior devaient avoir de la gravité, et que la vente allait finir. Le marteau du crieur s'arrêta dans l'air ; les plumes des scribes cessèrent de griffonner : on n'entendit plus une offre. Mais Melchior Sinclair se ressaisit :

– Eh bien, cria-t-il, ça ne marche donc plus ?

La vente recommença aussitôt.

Mme Gustava revint en pleurant dans la cuisine où Gösta l'attendait.

– Ça n'a servi à rien, dit-elle : je croyais qu'il terminerait cette atroce vente, quand il apprendrait la maladie de Marianne. Mais non ! Je suis sûre qu'il ne demanderait pas mieux ; seulement il a honte.

Gösta haussa les épaules et lui dit simplement adieu.

Dans le vestibule il croisa Sintram.

– Drôle d'histoire ! s'écria celui-ci. Gösta, tu n'as pas ton pareil pour nous défrayer de belles aventures !

– Ce sera encore plus drôle tout à l'heure, répondit Gösta. Le prêtre de Brobu est là, avec son traîneau plein d'argent. On dit qu'il achètera tout Björne et le paiera rubis sur ongle. Je voudrais voir le maître de forges quand il l'apprendra !

Sintram rentra la tête entre les épaules et rit intérieurement. Puis il se hâta vers la salle de vente, où il se faufila jusqu'à Melchior Sinclair.

– Veux-tu un petit verre, Sintram ? lui demanda Melchior. Mais le diable m'emporte si je t'en donne un, avant que tu aies d'abord acheté quelque chose !

– Maintenant comme toujours, tu as de la chance, mon compère, répliqua Sintram. Je t'annonce l'arrivée d'un homme de conséquence, qui, le traîneau chargé de bel argent, vient acheter Björne, meubles et immeubles. Il y a même ici un tas de gens qui achètent pour lui, car il ne tient pas à se montrer encore.

– Tu peux me dire son nom et je t'offre un verre. Sintram but le verre, et prudemment se retira de quelques pas avant de répondre :

– Il paraît que c'est le prêtre de Brobu.

Melchior Sinclair n'avait pas au monde de pire ennemi. Leurs querelles et leur haine dataient de loin. On racontait que, plus d'une nuit, le maître de forges avait guetté le prêtre sur des chemins sombres et lui avait administré une honnête volée de bois vert.

Sintram avait eu beau prendre ses distances : il n'échappa pas entièrement à l'explosion de colère que sa réponse provoqua. Un verre le frappa entre les yeux et la barrique d'eau-de-vie lui roula sur les pieds. Mais il s'ensuivit une scène dont le souvenir, longtemps après, lui dilatait encore le cœur.

– Le prêtre de Brobu a juré d'avoir mon domaine ! hurla Melchior. Vous êtes là un tas de coquins qui achetez mon domaine pour le prêtre de Brobu ! Vous n'avez pas honte, marauds ! Que le feu de l'Enfer vous brûle !

Il empoigna un gros encrier et un chandelier qu'il lança dans la foule. Toute l'amertume de son cœur endolori se déversa avec une sauvage violence. Rugissant et brandissant un poing fermé, tandis que de son autre main il jetait des bouteilles et des verres, il se rua sur les acheteurs.

– Finie, la vente, s'écria-t-il. Sortez d'ici. Jamais le prêtre de Brobu n'aura Björne ! Sortez ! Je vous apprendrai ce qu'il en coûte de faire les commissions du prêtre de Brobu.

Le crieur et les clercs se sauvèrent à toutes jambes et, dans leur précipitation, culbutèrent le comptoir. La panique fut indescriptible. Deux cents personnes se pressaient et s'écrasaient à la porte, fuyant éperdument devant un seul homme.

– Sortez d'ici ! Sortez ! hurlait-il, armé d'une chaise dont il se servait comme d'une massue.

Il les chassa jusque dans le vestibule. Quand le dernier étranger eut sauté le pas, il retourna au salon et verrouilla la porte. Puis, tirant des piles de literie un matelas et un coussin, il s'y jeta, et, au milieu de la dévastation, s'endormit d'un sommeil dont il ne se réveilla que le lendemain matin.

* * *

Gösta, rentré à Ekebu, se demandait comment entretenir Marianne lorsqu'on lui annonça qu'elle l'attendait.

La pièce était plongée dans une demi-obscurité, et le jeune homme s'arrêta un instant et chercha des yeux la forme plus sombre de la jeune fille.

– N'approche pas, Gösta, dit la voix de Marianne. Il pourrait y avoir encore du danger à venir trop près de moi.

Mais Gösta qui, tremblant du désir de la revoir, avait monté l'escalier en quelques bonds, ne craignait guère la maladie contagieuse. Il lui tardait de contempler le beau visage de sa bien-aimée. Personne n'avait le front plus clair et plus lumineux, le teint plus frais. Que de fois il avait rêvé de ses sourcils dont le dessin était aussi pur que celui des lignes sur les pétales d'un lis, et dont l'arc noir, sous ses cheveux blonds, avait une grâce ensorcelante ! Et il savait aussi quelle âme fière et chaleu-

reuse se cachait dans son apparente froideur et quelle énergie courait sous sa peau fine.

Il traversa la chambre en coup de vent et se jeta à genoux devant le canapé où elle était étendue. Son intention était de la voir, de l'embrasser, et de lui dire adieu. Il l'aimait, mais son cœur devait s'accoutumer à ces brisements et à ces ruptures. Où cueillerait-il jamais la rose sans appui et sans racines qu'il pourrait appeler la sienne ? Pas même la charmante fille, qu'il avait rencontrée à demi morte au bord de la route, ne lui resterait. « C'est une trop grande misère chez toi, lui dirait-il. Il faut que tu y retournes pour que ton père retrouve sa raison. Ta mère vit presque du matin au soir dans un péril de mort. Il faut partir, ma bien-aimée. » Mais ces paroles de sacrifice qui déjà lui montaient aux lèvres ne furent jamais prononcées.

Il avait saisi la tête de la jeune fille entre ses deux mains et la baisa. Puis les mots expirèrent dans sa gorge, et son cœur battit à rompre. Hélas ! la petite vérole avait passé sur ce beau visage ! La peau était couverte de cicatrices. Jamais plus le sang rose ne transparaîtrait sous le velouté des joues. Jamais plus les veines bleues ne se dessineraient sur les tempes. Les yeux ternis disparaissaient sous de lourdes paupières enflées. Les sourcils étaient tombés et le blanc de l'œil avait jauni. Toute cette beauté, que devait pleurer le gai peuple du Vermland, avait été ravagée.

Un indicible sentiment d'amour envahit l'âme de Gösta Berling. La tendresse jaillissait en lui comme les ruisseaux du printemps. La passion se condensait en larmes dans ses yeux, soupirait sur ses lèvres, tremblait dans ses mains, vibrait dans tout son corps. Oh l'aimer, la défendre, la dédommager ! Mais comment lui parler maintenant de séparation et de sacrifice ? Il ne pouvait plus la quitter ; il lui devait sa vie entière. Il pleurait, l'embrassait et pleurait encore et n'arrivait pas à prononcer un mot.

La vieille garde-malade fut obligée de l’arracher à ces effusions.

Quand il se fut éloigné, Marianne resta longtemps songeuse. « Qu’il est bon d’être aimée ainsi ! » murmura-t-elle. Oui, c’était bon, mais elle, Marianne, que sentait-elle ? Rien, moins que rien.

« Ah, mon amour, soupira la jeune fille, mon cher amour, qu’est-il advenu de toi ? Te caches-tu ? Es-tu mort, mort comme ma beauté ? »

* * *

Le lendemain, le maître de forges Melchior Sinclair entra de bonne heure chez sa femme.

– Tâche de remettre tout en ordre ici, dit-il. Je vais chercher Marianne.

– Oui, cher Melchior : il sera fait comme tu le désires.

Tout fut ainsi réglé entre eux.

Une heure plus tard, Melchior Sinclair se mettait en route pour Ekebu. Il eût été difficile de voir un vieux maître de forges d’aspect plus noble et plus bienveillant, assis dans son traîneau dont la capote était baissée, vêtu de sa meilleure pelisse et sanglé de sa plus belle ceinture. On distinguait sous le bonnet de fourrure des cheveux bien lissés ; seulement son visage était pâle et ses yeux singulièrement fatigués. Mais aussi quelle profusion de lumière ruisselait du ciel ! La neige brillait comme des yeux de jeune fille aux premières notes de la polka. Les bouleaux tendaient leurs fines dentelles de rameaux roux où pendaient encore de petits glaçons clignotants. Un merveilleux éclat de fête irradiait sur toute la journée. Les chevaux marchaient d’un pas relevé et dansant, et le cocher faisait claquer son fouet par simple joie et par amour du bruit.

Le traîneau du maître de forges s'arrêta bientôt devant le perron d'Ekebu. Un valet sortit.

– Où sont tes maîtres ? demanda Melchior.

– Ils chassent le grand ours de Gurlita.

– Tous ?

– Tous sont partis. Ceux qui ne vont pas pour l'ours vont pour le panier de victuailles.

Le maître de forges rit à faire trembler la cour silencieuse, et cette réponse lui plut tant qu'il donna un rixdaler au garçon.

– Va dire à ma fille que je suis venu la chercher. Elle n'aura pas froid : j'ai choisi le traîneau à capote et je lui apporte une pelisse de loup.

– Le patron ne prendra-t-il pas la peine d'entrer ?

– Non, merci : je suis bien ici.

Le valet disparut et le maître de forges commença d'attendre.

Ce jour-là, il était de si charmante humeur que rien n'était capable de l'agacer. Il s'était préparé à une assez longue attente. Peut-être sa fille ne serait-elle pas levée. Il s'amuserait à regarder autour de lui. Justement un gros glaçon pendait du toit et donnait fort à faire aux rayons du soleil. C'était en vain qu'ils l'attaquaient à la racine : les gouttes qui fondaient et roulaient n'en avaient pas atteint la pointe qu'elles étaient de nouveau prises. Et le soleil s'évertuait et les gouttes gelaient. Mais un petit brigand de rayon, un tout petit, vif et pétillant de zèle, s'accrocha à l'extrémité du glaçon, et tout à coup une goutte se détacha et sur le sol tomba, doucement sonore. « Tu n'es pas bête, toi ! » dit le maître de forges au petit rayon de soleil.

La cour était déserte : aucun bruit ne s'échappait de la vaste demeure. Mais Melchior savait que les femmes mettent beaucoup de temps à leur toilette. Il ne manifesta pas la moindre impatience et tourna les yeux vers le colombier. On en avait entouré la plate-forme d'un fin grillage afin d'empêcher, durant l'hiver, les colombes de sortir. De temps à autre, une colombe s'avançait et insinuait sa tête blanche dans le réseau des mailles de fer. « Elle attend le printemps, se dit Melchior Sinclair, mais il lui faut de la patience. » La colombe revenait si régulièrement qu'il prit sa montre et constata qu'elle le faisait toutes les trois minutes. « Oh non, ma belle ! dit-il. Crois-tu donc que le printemps est prêt en trois minutes. Patiente ! Patiente ! »

Et il dut patienter, lui aussi. Mais il avait tout son temps. Les chevaux labouraient de leur sabot la neige brillante et, à force de la regarder, ils finirent par rapprocher leurs têtes et s'endormir. Le cocher, droit sur son siège, le fouet et les rênes en main, face au soleil, ronflait. Le maître de forges ne dormait pas. Il n'avait même jamais eu moins envie de dormir, et rarement il avait passé des heures plus attrayantes. Marianne avait été malade ; mais elle allait venir et tout serait au mieux. Elle devait bien comprendre qu'il n'était point fâché, puisqu'il était là, avec deux chevaux et le traîneau à capote.

Là-bas, sur la planche où reposait la ruche, une mésange charbonnière, en quête de son dîner, s'était avisée d'une ruse diabolique. Elle picotait la planche de son petit bec tranchant. Dans leur demeure, les abeilles surprises entendent ce picotement et toute la ruche n'est qu'un susurrement de curiosité. Est-ce un ami ? Un ennemi ? La reine anxieuse s'impatiente. « Va voir ce que c'est ! » ordonne-t-elle à la sœur tourière. Celle-ci s'élance au dehors ; et, le cou tendu, les ailes palpitantes, l'oiseau de la saisir, de l'écraser et de l'avaler. Puis il se remet à frapper du bec, et la reine, lasse d'attendre, dépêche une autre messagère. L'une après l'autre, les envoyées disparaissent. La ruche devient houleuse d'angoisse. Ah, si l'on pouvait y être

sourd et indifférent ! Si l'on y savait attendre ! Le grand Melchior Sinclair rit aux larmes de ces sottes petites femmes blotties dans leur ruche et de la malice du coquin d'oiseau à la calotte noire et au jabot vert. En vérité, l'attente n'est pas difficile, quand on est sûr de son affaire et qu'il y a autour de soi tant de sujets de distraction !

Voilà le chien de garde qui s'avance. Il s'approche sur la pointe des pattes, les yeux baissés, et il agite indolemment sa queue, comme s'il errait sans but. Tout à coup, il se met à gratter furieusement la neige : le sacripant y a enfoui quelque bien mal acquis. Mais au moment où il lève la tête pour voir s'il peut le manger en pleine tranquillité, il reste tout penaud devant des pies qui le regardent. « Chipeur ! » disent les pies qui lui semblent la conscience personnifiée. « Taisez-vous, canailles : je suis le gardien ici. » – « Le beau gardien ! » font-elles avec leur rire moqueur. Le chien se jette sur les pies, et les pies s'enfuient avec de lourds battements d'ailes. Le chien saute, aboie ; pendant qu'il chasse l'une, l'autre vole droit au trou, en arrache un lambeau de viande, mais n'arrive pas à le soulever et l'emporter. Le chien se retourne, attrape le morceau, le retient par les pattes et y mord. Les pies reviennent et lui chantent pouilles. Il leur lance, tout en mangeant, des regards furibonds, et, quand elles redoublent d'insolence, il se précipite et les met en fuite.

Le soleil commence à décliner vers les montagnes de l'ouest. Le maître de forges regarde sa montre : il est trois heures et le dîner était commandé pour midi.

Juste à ce moment, le valet vint lui annoncer que Mlle Marianne désirait lui parler.

Le maître de forges prit sous son bras la pelisse de loup et monta l'escalier, la figure rayonnante.

Quand Marianne entendit ses pas pesants, elle n'était pas encore décidée à le suivre. La jeune fille avait espéré que les Cavaliers reviendraient, qu'irrité d'attendre, son père s'en irait, ou

encore qu'il enfoncerait les portes et mettrait le feu à la maison. Mais cette attente patiente, tranquille, souriante, assurée, avait fini par lui donner une sorte d'angoisse. La volonté de cet homme impassible l'enchaînait comme d'un lien magnétique et l'attirait vers le traîneau. Pour rompre le charme, ne sentant plus contre lui ni rancune ni tendresse, elle résolut de lui parler. Elle fit lever les stores et se plaça, le visage en pleine lumière.

Mais, ce jour-là, Melchior Sinclair était un homme extraordinaire. Il la vit, ne broncha pas. Elle savait pourtant de quel orgueil il avait chéri son beau visage ! Qu'il se maîtrisât afin de ne pas l'affliger, elle en fut saisie.

– Je t'envelopperai bien, lui dit-il simplement, dans la grosse pelisse. Elle n'est pas froide ; je l'ai tenue tout le temps sur mes genoux.

Cependant il l'étendit un instant devant le feu. Puis il aida sa fille à se lever du canapé, la couvrit, jeta sur sa tête un châle qu'il lui passa sous les bras et lui noua dans le dos. Inerte, elle se laissait faire. Qu'il était agréable d'être choyée, et commode de ne plus être forcée de vouloir ! Le maître de forges l'emporta jusqu'au traîneau, releva la capote ; et l'attelage s'éloigna d'Ekebu.

Marianne ferma les yeux et soupira : soupir de bien-être et de regret. Elle disait adieu au vrai bonheur de l'existence. Que lui importait, d'ailleurs, à elle qui ne savait pas vivre, mais seulement jouer sa vie ?

* * *

Quelques jours plus tard, sa mère lui ménagea une entrevue avec Gösta Berling. On profita de l'absence du maître de forges qui était allé surveiller ses coupes de bois dans la forêt.

Gösta entra : il ne salua ni ne parla, et resta près de la porte, les yeux fixés à terre.

– Gösta ! s’écria Marianne qui, assise dans un fauteuil, le regardait d’un œil presque amusé.

– Oui, c’est mon nom.

– Viens ici, près de moi, Gösta.

Il s’approcha lentement, sans lever les yeux.

– Plus près, et agenouille-toi.

– À quoi bon tout cela ? fit-il en obéissant.

– Gösta, je voulais te dire qu’il m’a semblé préférable de revenir à la maison.

– Espérons seulement qu’on ne vous rejettera pas dans la neige.

– Ô Gösta, tu ne m’aimes donc plus ? Trouves-tu que je suis trop laide ?

Il attira vers lui le visage de la jeune fille et le baisa d’un air indifférent.

Au fond, Marianne en était égayée. S’il plaisait à Gösta d’être jaloux de ses parents à elle, que pouvait-elle y faire ? Sa jalousie passerait. Il s’agissait de le regagner. Elle eût été fort embarrassée de dire pourquoi elle voulait le retenir. Elle le voulait cependant. Il était la seule personne au monde qui l’eût un instant délivrée d’elle-même, la seule dont elle pût encore espérer ce miracle. Elle lui expliqua que son intention n’était pas de l’abandonner pour toujours, mais seulement d’interrompre quelque temps leurs relations. Loin d’elle, son père devenait fou ; sa mère vivait en péril de mort. Gösta devait lui pardonner, l’approuver même d’avoir quitté Ekebu.

La colère du jeune homme éclata : Marianne s’était jouée de lui. Dès qu’on lui avait permis de rentrer à son foyer, elle n’avait pas hésité à partir et à le délaisser. Quand, à son retour

de la chasse, il avait trouvé la chambre vide, et sans un mot, un seul mot d'elle, son sang s'était figé dans ses veines. Il ne pouvait plus l'aimer. D'ailleurs, l'avait-elle jamais aimé, cette coquette qui ne demandait à l'amour que des gâteries et des caresses ?

Marianne revint sur ses explications et l'assura de sa fidélité. Il lui répondit qu'il ne lui pardonnerait jamais son départ et que sa tendresse était morte. Elle l'écoutait, mi-sérieuse, admettant son irritation, mais ne croyant pas à une vraie rupture. Toutefois, la froideur persistante de Gösta commença de l'inquiéter.

– Ne me reproche pas mon égoïsme, dit-elle. Est-ce par égoïsme que je suis allée à Siœ ? Ne savais-je pas que la petite vérole s'y était déclarée ? Et n'étais-je pas encore en souliers de bal sur cette route de neige et de glace ?

– L'amour vit d'amour, non de services et de bienfaits.

– Tu veux donc que nous soyons désormais étrangers l'un à l'autre ?

– Soit !

– Gösta Berling a le cœur changeant.

– On l'en accuse, en effet.

Elle comprit à ce moment que, si elle avait eu un sentiment instinctif et vrai, un de ces sentiments qui remplissent et absorbent l'âme, quelques mots auraient suffi à fondre la glace du jeune homme. Mais elle était de glace elle-même, au fond d'elle-même. Et pourtant l'idée de le perdre lui était insupportable.

– Gösta, ne pars pas irrité ! Ne pars pas ! Je n'ai jamais aimé que toi.

– Tu ne dis pas la vérité, répondit-il. Tu me trompes ou tu te trompes : adieu.

À peine eut-il fermé la porte, Marianne éprouva une douleur atroce et presque physique. Les mains crispées sur son cœur, elle demeura des heures entières, immobile, torturée, les yeux sans larmes. Elle ne se ressaisit qu'à la pensée que tout n'était peut-être pas perdu et qu'il lui restait la ressource d'écrire à Gösta. Elle lui écrivit une lettre passionnée. Et cette lettre la soulagea.

Mais, les jours suivants, l'amour-propre l'empêcha de la lui envoyer. Le temps passa, et avant qu'elle eût trouvé un messager, elle apprit sur Gösta Berling des choses qui lui firent comprendre qu'il était trop tard pour le conquérir. Elle souffrit ; mais la souffrance lui rendit le service qu'elle avait attendu de l'amour. La jeune Marianne en sortit plus simple, plus complète, capable de se donner tout entière et, malgré sa laideur, plus aimable et plus aimée. Cependant on dit qu'elle n'oublia jamais Gösta Berling. Son cœur en porta le deuil, comme d'une vie infiniment riche un jour entrevue et à jamais évanouie.

CHAPITRE IX

LA JEUNE COMTESSE

La jeune comtesse dort jusqu'à dix heures du matin et veut tous les jours trouver du pain frais à son déjeuner. La jeune comtesse brode au tambour et lit de la poésie. Elle n'entend rien au ménage, ne sait ni le tissage ni la cuisine. La jeune comtesse est une enfant gâtée. Mais la jeune comtesse est d'une gaîté dont le rayonnement luit sur tout et sur tous. On lui pardonne volontiers les grasses matinées qu'elle fait et le pain frais qu'elle mange. Elle est bonne pour quiconque l'approche et prodigue pour les pauvres.

Le père de la jeune comtesse est un Suédois noble qui a passé toute sa vie en Italie, retenu par la douceur du pays et par des yeux plus doux encore. Lorsque Henrik Dohna visita la péninsule, il fut reçu dans la famille de ce vieux gentilhomme. Il avait aimé une des filles de la maison et l'avait ramenée en Suède. La petite comtesse, qui, dès le berceau, avait su parler le suédois et qui avait été élevée dans l'amour de tout ce qui est suédois, ne se déplaisait pas au pays des ours. Elle tournait si gentiment dans la ronde des plaisirs autour du lac étroit et long du Leuven, qu'on eût dit qu'elle y avait toujours vécu. Son titre de comtesse lui était léger à porter. Sa jeunesse n'avait ni raideur, ni morgue, ni vain orgueil. Elle exerçait une merveilleuse séduction sur tous les hommes graves. Quand ils l'avaient vue à

une fête, le juge de Munkerud et le pasteur de Bro et le capitaine de Berga avouaient à leurs femmes, dans l'intimité, que, s'ils avaient rencontré la jeune comtesse, il y a trente ou quarante ans…

– Elle n'était même pas née ! objectaient ces dames.

Et la prochaine fois qu'elles se retrouvaient avec la jeune femme, elles la taquinaient et lui reprochaient de leur enlever le cœur de leurs maris.

Les vieilles dames ne la regardent pas sans inquiétude : il leur souvient que la comtesse Martha, sa belle-mère, joyeuse, aimable, et aimée de tous à son arrivée au manoir de Borg, y était devenue une coquette vaniteuse et férue de plaisirs. « Ah ! disent-elles, si la petite comtesse avait seulement un mari qui lui donnât le goût du travail ! Si seulement elle apprenait à monter un métier et à ourdir une toile ! Ourdir une belle toile, cela console de tous les chagrins, cela absorbe tous les soucis, cela sauve tant de femmes ! »

La jeune comtesse ne demande pas mieux que d'acquérir les qualités d'une bonne ménagère. Souvent, aux grandes fêtes, elle vient s'asseoir auprès des vieilles dames.

– Henrik, leur dit-elle, aimerait tant que je me connusse aux choses du ménage, comme sa mère ! Apprenez-moi donc à mettre un tissage en train.

Alors les vieilles dames poussent un double soupir ; d'abord sur le comte Henrik qui s'imagine que sa mère est une femme d'intérieur ; puis sur les difficultés d'initier cette jeune ignorante à des arts aussi compliqués. On n'a qu'à lui parler de peignes, de lisses, de rames pour que sa tête commence à tourner et les mots d'œil-de-perdrix, de nid d'abeilles et de damas la mettent en déroute.

Personne ne voit la jeune comtesse sans s'étonner de son mariage avec ce pauvre Henrik Dohna qui est un sot.

Plaignons les sots ! Mais plaignons-les surtout s'ils demeurent en Vermland.

Henrik Dohna est sot et l'on ne peut pas dire qu'il soit beau. On prétend que la tête qui s'emmanche à son maigre cou est un héritage que les Dohna se transmettent depuis deux ou trois cents ans. À force d'avoir servi, les cheveux en sont tombés, la peau a jauni, les lèvres ont blêmi, le menton s'est élimé, le cerveau s'est usé. Mais quelle précieuse relique ! Quand on la porte, c'est à peine si on ose l'incliner. Le comte Henrik a toujours peur de la perdre. Il vit entouré de railleurs qui lui font dire cent sottises et les colportent en les amplifiant. Par bonheur, il ne remarque jamais rien. Il est solennel et digne : la dignité mesure ses mouvements, raidit sa démarche, ne permet pas à sa tête de se mouvoir sans que tout son corps ne suive.

Et, pourtant, la jeune comtesse l'aime : elle l'aime bien malgré sa tête vieillotte. Quand elle le vit là-bas à Rome, elle ignorait la magnifique réputation de sottise qu'il s'était faite dans le pays. Et puis le voyage lui avait communiqué quelque chaleur. Et puis ils avaient été si romanesquement unis !

Il fallait entendre la comtesse raconter comment le comte Henrik avait dû l'enlever, – oui, l'enlever. Sa mère et ses sœurs la suppliaient de renoncer à ce mariage avec un hérétique. Les moines, les prêtres, les cardinaux s'étaient ligués contre elle. La foule avait failli s'ameuter. Leur palais était assiégé ; et Henrik, poursuivi par des bandits. Et son père, furieux qu'on voulût l'empêcher de donner sa fille à qui bon lui semblait, avait ordonné à son futur gendre d'enlever sa fiancée ! Ils avaient dû se glisser par de petites rues et de petites venelles jusqu'au consulat suédois où elle avait abjuré sa foi catholique. Quel mariage bâclé ! Bref, ils s'étaient enfuis dans un carrosse fermé.

Vous comprenez, ajoute la jeune comtesse, qu'on n'avait pas le loisir de publier des bans. Les gens de là-bas sont si violents qu'ils m'auraient tuée pour sauver mon âme.

Quand ils furent installés à Borg, la jeune comtesse continua d'aimer son mari, à l'abri des orages. Elle appréciait en lui l'éclat du vieux nom et ses glorieux ancêtres. Elle sentait que sa présence amollissait la raideur du comte Henrik, dont la voix se faisait moins cassante pour lui répondre. D'ailleurs, il la laissait s'amuser à sa guise. Enfin la jeune comtesse ne pouvait s'imaginer qu'une femme mariée n'aimât pas son mari, surtout un mari probe, sincère, qui n'avait jamais trahi sa parole, un vrai gentilhomme.

* * *

Le 8 du mois de mars, le bailli Sharling célèbre son anniversaire, et beaucoup de gens montent alors les pentes de Brobu. De l'est, de l'ouest, de loin, de près, invités et non invités se réunissent sous son toit. Tous y sont les bienvenus ; tous y trouvent à manger et à boire, et une place suffisante où la jeunesse de sept communes peut danser ses polkas.

La jeune comtesse y vient aussi, comme elle a accoutumé de faire aux endroits de divertissement. Mais, ce jour-là, la jeune comtesse Élisabeth n'est pas gaie. En route, elle a regardé le soleil couchant, qui descendait du ciel sans tache et ne laissait point derrière lui de nuage bordé d'or. Un crépuscule gris pâle, traversé de bouffées d'air froid, s'étendait à perte de vue. Le jour luttait contre la nuit, et tout ce qui vivait semblait frissonner d'inquiétude. Les chevaux se hâtaient ; le dernier chariot rentrait aussi vite que possible ; les abatteurs de bois, d'un pas pressé, revenaient de la forêt, et les servantes de l'étable. Des bêtes hurlaient sur la lisière des futaies. Le jour était vaincu. Les couleurs pâlirent encore ; la lumière s'évanouit. Tout ce que la jeune comtesse voyait n'était que froide laideur. Et ses pensées, et ses espérances, et sa vie tout entière lui parurent envahies de ce même crépuscule terne et gris. Elle partageait avec la nature cette heure de lassitude et de morne impuissance. Elle se dit que son cœur qui pétillait de joie, et dont la fantaisie revêtait l'existence de pourpre et d'or, perdrait, lui aussi, son pouvoir d'illuminer les choses. La grise déesse du crépuscule en devien-

dra la maîtresse. Ses cheveux blanchiront, son dos se courbera, son esprit s'engourdira ; et ses yeux verront alors la vie, comme elle est peut-être, grise et laide.

À ce moment son traîneau entra dans la cour du bailli, et la jeune comtesse, levant la tête, rencontra à une petite fenêtre de la maison un visage sombre : celui de la commandante d'Ekebu. Elle sentit qu'elle ne pourrait plus se réjouir. Il est permis de s'égayer, tant qu'on entend parler du chagrin comme d'un hôte étranger dans un pays lointain. Élisabeth savait que le bailli avait été forcé d'arrêter la commandante à cause des actes de violence commis à Ekebu, la nuit du grand bal. Mais elle ignorait que la commandante fût gardée dans la maison même du bailli, si près de la salle des danses, que la pauvre femme en entendait la musique et le tapage.

La jeune comtesse dansa cependant des valses, des quadrilles, des anglaises et des menuets ; mais, après chaque danse, elle se glissait à la fenêtre et regardait l'ombre de la commandante qui allait et venait dans sa prison. Et les pieds de la jeune comtesse devenaient plus lourds ; le rire s'étouffait dans sa gorge, et elle s'étonnait que tant de personnes prissent du plaisir où elle n'en trouvait plus.

Il y a certes beaucoup de gens qui, comme elle, sont révoltés de savoir la commandante en prison et si près d'eux, mais ils ne laissent rien percer de leur mécontentement. Tolérants et indifférents, les gens du Vermland !

La femme du bailli observait la jeune comtesse, chaque fois qu'elle essuyait l'humidité de la fenêtre et que ses yeux plongeaient dans la nuit.

– Quelle misère ! Quelle misère ! lui murmura-t-elle.

– Oui, comment peut-on danser ce soir ? répondit la jeune comtesse à voix basse.

– Ce n’est pas de mon propre gré, répliqua Mme Sharling, que nous avons une sauterie ici, pendant qu’elle est enfermée là. Elle était à Karlstad ; mais, maintenant qu’elle va passer en justice, on nous l’a amenée. Nous ne pouvions pas la mettre dans le misérable cachot de la commune ; et je lui ai ouvert cette chambre. Elle aurait eu mon salon, comtesse, si tout ce monde n’était venu. Vous la connaissez à peine, mais elle a été comme une mère et une reine pour nous tous. Que doit-elle penser de nous qui dansons quand elle est en si grande misère ? Par bonheur, peu de gens soupçonnent sa présence.

– On n’aurait jamais dû l’arrêter, dit Élisabeth.

– Oh, c’est certain ! Comment lui en voudrait-on d’avoir brûlé quelques méchantes meules de foin et chassé les Cavaliers ? Mais le commandant la traquait partout. On ne l’a emprisonnée que pour lui épargner de plus grands malheurs, peut-être. Sharling a eu beaucoup d’ennuis à cause de la commandante, comtesse. À Karlstad on lui reproche de ne pas avoir fermé les yeux sur ce qui s’est passé à Ekebu. Seulement, il a fait pour le mieux.

– Et maintenant on la condamnera ? demanda la comtesse.

– Non, comtesse : elle ne sera pas condamnée. La commandante d’Ekebu sera certainement acquittée. Mais elle a trop enduré : elle deviendra folle. M’est avis qu’il eût mieux valu la laisser libre. Elle aurait peut-être échappé toute seule au commandant.

– Relâchez-la ! dit la comtesse.

– Tous peuvent le faire, sauf le bailli et sa femme, murmura Mme Sharling. Nous sommes tenus de la surveiller, nous. Et cette nuit, où tant de gens sont ici, deux hommes gardent sa porte. Mais si quelqu’un parvenait à la délivrer et à lui assurer la fuite, nous en serions heureux, Sharling et moi.

– Ne puis-je la voir ? demanda la jeune comtesse.

Mme Sharling la saisit vivement par le poignet et l'entraîna. Dans l'antichambre elles prirent à la hâte leur châle et traversèrent la cour.

– Il n'est pas sûr qu'elle nous parle, dit la femme du bailli. Du moins, elle verra que nous ne l'avons pas oubliée.

Elles passèrent devant les deux hommes qui surveillaient la porte verrouillée et entrèrent chez la commandante.

On l'avait logée dans une grande pièce pleine de métiers et d'instruments qui servaient aux travaux de ménage ; mais on avait posé des grilles aux fenêtres et de fortes serrures aux portes.

La commandante continuait de marcher de long en large, sans faire attention à ses visiteuses. Elle faisait un grand voyage, la pauvre femme : elle s'imaginait être en route vers sa mère, vers sa mère qui l'attend là-haut dans les forêts d'Elfdalen. Elle n'a pas le temps de se reposer, car la vieille femme, qui a plus de quatre-vingt-dix ans, peut mourir d'un moment à l'autre.

La commandante a mesuré le parquet et compté tous ses pas en lieues. La route est longue. Il faut traverser de hauts amoncellements de neige. Elle entend sur sa tête le sourd murmure des forêts qui ne finit jamais. Elle halte parfois sous des cabanes de Finnois et sous des huttes de charbonniers. Parfois, elle couche sous les racines d'un pin tombé. Enfin les cinquante lieues sont terminées, la forêt s'ouvre, des maisons rouges se dressent autour d'une cour blanche de neige. Le Klarelf se précipite écumeux en petits torrents, et, à ce grondement familier, elle reconnaît qu'elle est chez elle, à la maison. Et sa mère qui la voit venir sous les haillons d'une mendiante, sa mère dont la malédiction s'est réalisée, s'avance à sa rencontre.

À ce point de ses rêveries, la commandante lève la tête, regarde, voit la porte close et se rappelle où elle est, craint de de-

venir folle, et s'assied affreusement lasse. Mais bientôt elle recommence à marcher, inquiète, comptant ses pas et les additionnant en lieues.

Les deux femmes qui sont venues la contemplent avec angoisse. La jeune comtesse la reverra toujours ainsi : elle la reverra dans ses rêves et s'éveillera en sursaut les yeux mouillés de larmes, la poitrine soulevée d'un sanglot.

La vieille femme est changée : ses cheveux sont rares et des touffes blanches s'échappent de sa tresse grise. Son visage est fatigué, ses vêtements déchirés ; pourtant elle garde toujours je ne sais quelle dignité de la puissante maîtresse d'Ekebu, et elle inspire autant de respect que de pitié. Mais ce que la comtesse n'oubliera jamais, ce sont ses yeux, cernés, enfoncés, des yeux dont le regard est tourné en dedans, des yeux où vacillent encore des lueurs de raison, avec, au fond de leur prunelle, une étincelle sauvage.

Tout à coup la commandante s'arrêta devant la comtesse Élisabeth et la considéra longuement. La jeune femme fit un pas en arrière et saisit le bras de Mme Sharling.

Les traits de la commandante se détendirent aussitôt, et ses yeux eurent un regard plein de raison.

– Non, non, dit-elle en souriant, rassurez-vous, je n'en suis pas encore là, ma chère jeune dame.

Elle lui offre un siège, s'assied aussi et reprend son air imposant d'autrefois, quand elle paraissait aux bals royaux du gouverneur de Karlstad. Les deux femmes ne songent plus aux haillons ni à la geôle : elles ne voient devant elles que la plus riche dame du Vermland.

– Ma chère comtesse, reprit-elle, quelle idée avez-vous eue de quitter la danse et de venir visiter une vieille femme solitaire comme moi ? Il faut que vous soyez bien bonne.

La jeune comtesse ne peut répondre, tant sa voix est étranglée par l'émotion. Mais Mme Sharling prend la parole et explique que la comtesse pensait trop à la commandante pour trouver du plaisir à danser.

– Et quoi, ma chère madame Sharling, dit la prisonnière, vais-je donc devenir un trouble-fête ? Ne pleurez pas sur moi, petite comtesse. Je suis une méchante vieille femme et qui n'a que ce qu'elle mérite. Pouvez-vous m'excuser d'avoir levé la main sur ma mère ?

– Non, mais…

La commandante l'interrompit en lui écartant du front ses blonds cheveux frisés :

– Enfant, dit-elle, comment se fait-il que vous ayez épousé Henrik Dohna ?

– Mais je l'aime.

– Oui, une enfant très tendre et rien de plus encore ; une enfant qui s'afflige avec les affligés et se réjouit avec les heureux ; une enfant qui s'est crue forcée de répondre par un sourire au premier qui lui murmura : Je t'aime… Oui !… Retournez maintenant à la danse, ma chère jeune comtesse, et amusez-vous. Il n'y a pas ombre de mal dans votre âme.

– Ah, Madame, s'écria la jeune femme, je voudrais tant faire quelque chose pour vous.

– Écoutez, mon enfant, répondit la commandante, il y avait à Ekebu une vieille femme qui tenait captifs les vents du ciel. Elle est maintenant en prison et les vents sont libres. Il n'est pas étrange qu'une tempête traverse le pays… Allez, et gardez-vous des vents qui galopent et qui soufflent la ruine.

La comtesse et Mme Sharling la quittèrent, au moment où elle recommençait à marcher dans sa prison, et retournèrent parmi les danseurs et les danseuses.

La comtesse alla droit à Gösta Berling.

– Je salue Gösta Berling, lui dit-elle, de la part de la commandante. Elle attend que vous la délivriez.

– Elle attendra longtemps, comtesse.

– Oh, aidez-la !

– Non, répondit-il, le regard sombre ; pourquoi l'aiderais-je ? Que lui dois-je ? Si elle ne s'était pas trouvée sur ma route, je dormirais à cette heure ! Elle m'a fait, il est vrai, Cavalier d'Ekebu. Mais pensez-vous, comtesse, que j'en tire jamais beaucoup de joie et beaucoup d'honneur ?

La comtesse lui tourna le dos sans répondre et regagna sa place, pleine de colère contre les Cavaliers. Ils ont osé venir avec leurs violons et leurs cors de chasse, sans songer que leur concert retentirait jusque dans la pièce où était enfermée leur ancienne bienfaitrice. Et ils dansent, à s'user les semelles, sans songer que leurs ombres se distinguent et se reconnaissent à travers les vitres. Ah, que le monde est gris et laid !

Quelques instants après, Gösta Berling vint demander une valse à la comtesse Élisabeth. Elle refusa sèchement.

– La comtesse ne veut pas danser avec moi ? fit-il en rougissant de dépit.

– Ni avec vous ni avec aucun autre des Cavaliers d'Ekebu, dit-elle.

– Vous ne nous jugez pas dignes de cet honneur ?

– Ce n'est pas un honneur ; mais je ne trouve aucun plaisir à danser avec ceux qui négligent les devoirs de la reconnaissance.

Gösta s'éloigna.

Cette scène a été vue et entendue par beaucoup de personnes, et tout le monde donne raison à la comtesse ; car la dureté et l'ingratitude des Cavaliers ont provoqué une indignation générale.

Mais, depuis qu'il est revenu de la chasse et qu'il a trouvé la chambre de Marianne vide, Gösta Berling, dont le cœur n'a été qu'une plaie mise à nu, est intraitable et voudrait faire payer sa souffrance à l'univers entier. La comtesse lui a déclaré la guerre : soit ! Elle aime, paraît-il, les enlèvements et les aventures. Elle en aura ! Voilà huit jours qu'il porte le deuil d'une femme : c'est plus que suffisant. Il appelle le colonel Bérencreutz et Christian Bergh, le fort capitaine, et le frileux cousin Kristoffer qui n'a jamais reculé devant une folie. Et tous les quatre discutent la manière de venger l'honneur blessé des Cavaliers d'Ekebu.

La fête touche à sa fin. Une longue file de traîneaux s'avance dans la cour. Les messieurs boutonnent leur pelisse, et les dames cherchent leurs manteaux dans le désordre du vestiaire. La jeune comtesse, désireuse de quitter au plus vite ce terrible bal, est déjà prête. Debout au milieu de la pièce, elle regarde en souriant le désarroi qui l'entoure, quand tout à coup la porte s'ouvre et Gösta Berling apparaît sur le seuil.

Aucun homme n'a le droit d'entrer dans cette chambre. Les vieilles dames, qui y enlèvent leurs coiffes de dentelle, osent montrer leurs cheveux rares, et les jeunes retroussent leurs jupes pour ne pas en chiffonner les volants empesés. Mais, sans écouter les cris de protestation, Gösta Berling saisit la comtesse dans ses bras, l'emporte, traverse le vestibule, descend en courant l'escalier. Les clameurs ne l'arrêtent pas. Les femmes qui se

mettent à sa poursuite arrivent sur le perron au moment où il se jette avec la comtesse dans un traîneau, dont le cocher, Bérencreutz, fouette à tour de bras le cheval noir, Don Juan. Effrayées, elles appellent leurs maris. Ceux-ci se précipitent à leur tour dans leurs traîneaux, et, le comte en tête, donnent la chasse au ravisseur.

La joie de l'aventure a dissipé les chagrins de Gösta. La petite comtesse, qu'il tient pressée contre lui, ne fait aucune résistance. Son visage rigide et blanc repose sur la poitrine du jeune homme. Que faire, quand on a si près de soi un visage pâle, des cheveux blonds écartés sur un front blanc, et des paupières qui se sont refermées sur le scintillement espiègle des yeux ? Que faire, quand on a si près de soi des lèvres rouges qu'on a vu pâlir ? Baiser les lèvres pâlissantes et les yeux clos et le front découvert.

La jeune comtesse revient à elle et se jette de côté. Gösta Berling est forcé de lutter pour qu'elle ne s'élance pas hors du traîneau, et il parvient, non sans peine, à l'asseoir tremblante et maîtrisée.

Pendant qu'il s'éloignait au galop de la maison du bailli, accompagné du cri des femmes, des imprécations des hommes et du carillonnement des grelots, tout ce vacarme et ce tintamarre inquiétèrent les geôliers de la commandante.

Les portes s'ouvrent en coup de vent, et des voix crient :

– Elle est partie ! Il l'a enlevée !

Les deux hommes croient que leur prisonnière s'est évadée, et, perdant la tête, ils bondissent sur le perron et sautent dans le premier traîneau qui passe.

Christian Bergh et le cousin Kristoffer allèrent tranquillement forcer la serrure.

– La commandante est libre, dirent-ils.

Elle sortit : les deux Cavaliers se tinrent, raides comme des piquets, des deux côtés de la porte, sans la regarder.

– La commandante trouvera un cheval et un traîneau dans la cour.

Elle descendit les marches du perron, trouva l'attelage et disparut.

Cependant Don Juan volait sur les pentes de Brobu, vers le miroir glacé du Leuven. L'air froid sifflait aux oreilles des voyageurs. Les sonnailles tintaient. Les étoiles et la lune brillaient. La neige qui s'étendait au loin luisait de son propre éclat, blanche avec des reflets bleus.

– Bérencreutz, dit Gösta Berling, comme Don Juan emporte au galop cette jeune femme, ainsi, malgré nous, le temps nous entraîne.

– Trêve de paroles ! gronda Bérencreutz. Ils sont tout près de nous.

Son fouet harcelait et exaspérait la folie de Don Juan.

– Voilà les loups derrière nous et voici le butin ! cria Gösta. Don Juan, mon brave, imagine-toi que tu es un jeune élan. Ah, mon garçon, sois le jeune élan qui franchit les fouillis de ronces et les marécages, qui bondit de la crête du fjell dans le lac limpide, qui nage la tête haute et disparaît sous les ténèbres des sapins sauveurs. Cours, Don Juan, vieil aventurier, cours comme un jeune élan !

Son cœur sauvage se remplit, à cette course effrénée, d'une allégresse que doublent encore les appels et les cris. Et il sent la jeune comtesse trembler de frayeur. Il se dresse debout dans le traîneau et agite son bonnet :

– Je suis Gösta Berling, seigneur de dix mille baisers et de treize mille billets d'amour !

Et s'inclinant sur sa proie :

– La rapidité n'est-elle pas enivrante ? lui dit-il. Le voyage vraiment royal ? Par delà le Leuven, il y a le Vœnern ; par delà le Vœnern, la mer, d'immenses espaces de glace transparente et d'un bleu sombre ; et, par delà, tout un monde de splendeurs ! Des craquements de foudre sous nos pas, des étoiles filantes sur nos têtes, des cris perçants derrière nous, et devant nous le carillon des sonnailles ! En avant ! La course ne vous séduit-elle pas, jeune femme ?

Mais elle le repousse violemment, et, l'instant d'après, il est à ses genoux.

– Je suis un misérable, un misérable, comtesse ! Mais vous n'auriez pas dû m'irriter. Vous vous dressiez si fine et si fière et si sûre que jamais la main d'un Cavalier ne pourrait vous atteindre ! Je sais que le ciel et la terre vous aiment. Pourquoi avez-vous ajouté au fardeau de celui que méprisent et la terre et le ciel ?

Il s'empare avec véhémence des mains de la jeune femme qu'il porte à son propre visage.

– Ah, si vous saviez ce que c'est que d'être un homme perdu ! On ne se soucie guère des conséquences de ses actes, allez !

Mais, comme il remarque que ses mains sont nues, il tire de sa poche des gants de fourrure et les lui met.

Il était redevenu tout à fait calme et, s'écartant de la jeune femme autant qu'il le pouvait :

– Ce n'est pas la peine de vous effrayer, comtesse. Ne reconnaissez-vous pas le chemin ? Vous comprenez bien que nous ne voulons pas vous faire de mal.

La jeune comtesse s'aperçut alors qu'ils avaient traversé le lac et que Don Juan montait les pentes raides de Borg.

Le traîneau fit halte devant le perron du domaine. Elle en descendit, et, dès qu'elle se vit entourée de ses domestiques accourus au bruit des grelots, elle recouvra sa présence d'esprit.

– Prenez les rênes, Anderson, dit-elle au valet d'écurie. Ces messieurs qui m'ont reconduite voudront certainement entrer un moment : le comte arrive.

– Comme il vous plaira, comtesse ! répondit Gösta.

Il mit aussitôt pied à terre et, sans l'ombre d'une hésitation, Bérencreutz jeta les rênes au valet. Et la comtesse Élisabeth, à la fois railleuse et heureuse de tenir sa vengeance, les précéda dans le salon. Elle n'avait pas espéré que les Cavaliers oseraient attendre son mari. Ils ignoraient donc quel homme sévère et juste était le comte. Elle le verrait réunir ses domestiques et leur désigner les Cavaliers comme des gens qui n'auraient plus le droit de franchir le seuil de Borg. L'amour donnerait de la chaleur à ses paroles. Lui qui la traitait comme un être d'une espèce plus fine, il ne supporterait pas qu'un homme brutal se fût abattu sur elle à la façon d'un épervier sur un frêle oiseau. La petite comtesse vibrait du désir de la vengeance, des pieds à la tête.

Bérencreutz entra délibérément dans la salle et alla droit au feu qui était toujours allumé pour la comtesse, quand elle revenait d'une fête. Gösta, lui, s'arrêta dans la pénombre de la porte et regarda en silence la jeune femme que le valet débarrassait de ses fourrures. Et une grande joie lui envahit le cœur.

Il ne savait pas comment, mais il avait découvert qu'Élisabeth Dohna avait la plus belle âme, une âme d'innocence et de pureté qui dormait, à son insu, au fond d'elle-même. Son air irrité, et ses joues brûlantes, et ses sourcils froncés le faisaient presque sourire : « Tu ne sais pas toi-même, songeait-il, combien tu es bonne et douce. » Et dès ce moment

Gösta Berling se sentit forcé d'être son serviteur et son esclave jusqu'à la mort. Et il restait assis près de la porte, les mains jointes, les yeux fixés sur la jeune femme.

Il ne se dérangea même pas lorsque le comte Dohna lit irruption, accompagné de gens qui juraient, sacraient, s'indignaient ou gémissaient de cette nouvelle frasque des Cavaliers. Bérencreutz, le pied sur la grille de la cheminée, le coude appuyé au genou, attendait, imperturbable, l'assaut.

– Qu'est-ce que cela signifie ? glapit le petit comte.

– Cela signifie que tant qu'il y aura des femmes, il y aura des nigauds qui danseront à leur musique.

– Je demande ce que cela signifie, répéta le comte furieux et cramoisi.

– Et moi je demande, répliqua Bérencreutz, pourquoi la femme d'Henrik Dohna a refusé de danser avec Gösta Berling et avec les Cavaliers.

Le comte se tourna vers sa femme avec un regard interrogateur.

– Je ne le pouvais pas, Henrik, s'écria-t-elle. Je ne pouvais danser avec aucun de ces hommes. Je songeais à la commandante qu'ils laissent languir en prison.

Le comte redressa son corps raide et sa tête de petit vieux.

– Nous autres Cavaliers, poursuivit Bérencreutz, nous ne permettons à personne de nous insulter. Celle qui ne veut pas danser avec nous fait avec nous une course en traîneau. La comtesse n'en a éprouvé aucun mal, et je pense que l'affaire est terminée.

– Non pas ! dit le comte. Je voudrais savoir de Gösta Berling pourquoi il ne s'est pas adressé à moi, quand ma femme, dont je suis le tuteur, l'a insulté.

Bérencreutz sourit.

– On ne demande pas au renard la permission de l'écorcher, fit-il.

Le comte mit la main sur sa poitrine plate.

– J'ai la réputation d'être un homme juste, dit-il. Je sais juger mes serviteurs. Pourquoi ne saurais-je pas juger ma femme ? Les Cavaliers n'avaient pas le droit, de s'en faire les juges. Je considère que la punition qu'ils ont cru bon de lui infliger est non avenue.

Le comte cria ces derniers mots avec sa voix de fausset. Toutes les personnes présentes, les Sintram et les Dahlberg, pouffaient intérieurement de la manière dont Bérencreutz se jouait de cet imbécile de Henrik Dohna.

La jeune comtesse ne comprit pas d'abord. Quoi, son angoisse, le chant sauvage, les paroles, les baisers, cela était non avenu ?

– Mais, Henrik…

– Tais-toi ! dit-il. Une femme ne peut pas juger la conduite des hommes. Toi, ma femme, tu oses insulter quelqu'un dont je serre la main ! Que t'importe que les Cavaliers laissent la commandante en prison ? Tu ne comprends pas ce que ressent un homme de cœur, quand il se trouve en face d'une adultère. Aurais-tu donc l'audace de défendre une pareille femme ?

– Mais, Henrik…

Elle eut un gémissement d'enfant. Jamais elle n'avait entendu d'aussi dures paroles, et il lui sembla qu'elle était seule, et pour toujours seule dans le vaste monde, et que son cœur n'y pourrait plus jamais colorer les choses de sa fraîche lumière.

– Mais, Henrik, n'est-ce pas à toi de me défendre ?

– Où est Gösta Berling ? interrogea le comte.

– Ici, dit Gösta, très ennuyé du tour qu'avaient pris les événements.

Il essaya de plaisanter :

– Vous me faisiez un discours, je crois, mon cher comte. Mais je tombe de sommeil. Il est grand temps que nous allions nous coucher.

– Gösta Berling, puisque ma femme a refusé de danser avec toi, je lui ordonne de te demander pardon et de te baiser la main.

– Mon cher comte, s'écria Gösta, ce n'est pas une main digne d'être baisée par une femme. Hier, je l'ai plongée dans le sang d'un élan ; et, la nuit dernière, à la suite d'une rencontre avec un charbonnier, elle était noire de suie. Vos paroles m'ont donné pleine et entière satisfaction : tenons-nous-en là. Adieu.

Mais le comte lui barra la route.

– Ma femme, s'écria-t-il, doit apprendre à obéir.

La jeune comtesse, toute pâle, ne bougea pas.

– Va ! dit le comte.

– Henrik, je ne peux pas.

– Tu peux, répondit-il durement. Tu aurais mieux aimé sans doute un beau duel où ton mari serait resté sur le carreau ! Obéis.

Elle lui jeta un long regard et le vit tel qu'il était : sot, lâche, gonflé d'orgueil, le plus misérable des hommes.

– Calme-toi, dit-elle, devenue plus froide que la glace. J'obéirai.

Gösta Berling fut hors de lui.

– Je ne le souffrirai pas, comtesse ! s'écria-t-il. Non ! Vous n'êtes qu'une enfant innocente et candide. Je porte malheur à tout ce qui est bon et pur. Je n'approcherai plus de vous. Ne me touchez pas.

– Laissez, laissez, murmura-t-elle. Il est fou de lâcheté. Vous avez voulu que je fusse humiliée : je m'humilierai.

– Vous croyez que je l'ai voulu ? Ah, vraiment, vous le croyez ?

Il se précipita dans la cheminée et enfonça ses mains dans les flammes qui se rejoignirent.

Mais Bérencreutz le saisit à la nuque et le lança violemment à l'autre bout de la chambre. Gösta se releva, honteux de son action irréfléchie ; mais la petite comtesse s'était agenouillée devant lui.

– Je vous les baiserai, vos mains, murmura-t-elle, quand elles ne seront plus endolories.

Et son cœur s'émerveillait, qu'un homme pût faire de telles choses. Et de ce moment le monde reprit pour elle toutes ses couleurs et toute sa clarté…

* * *

Quand, peu de jours après, la comtesse apprit que la commandante avait été délivrée, elle amena son mari à offrir un dîner aux Cavaliers.

Avec ce dîner commença la longue amitié entre elle et Gösta Berling.

CHAPITRE X

CONTES FANTASTIQUES

Je n'ai rien pour vous, chers lecteurs, que des histoires vieilles et presque oubliées : des légendes que, dans la chambre où les petits étaient assis sur de bas tabourets, leur contaient des conteuses aux cheveux blancs ; – des récits qu'autour du feu de la cuisine les valets et les tenanciers se rapportaient, pendant que la vapeur montait de leurs vêtements trempés et qu'ils étendaient, avec leurs couteaux à gaine de cuir, leur beurre sur leur pain mou ; – des aventures d'autrefois que les vieux messieurs, assis sur leur chaise à bascule, évoquaient à la fumée des grogs chauds. Et l'enfant qui avait écouté la conteuse, et les tenanciers, et les vieux messieurs, s'ils s'approchaient ensuite de la fenêtre et s'ils regardaient tomber le soir d'hiver, ne voyaient point de nuages à l'horizon ; mais les nuages étaient des Cavaliers qui parcouraient l'espace en des charrettes bancales ; et les étoiles étaient des bougies allumées dans le vieux manoir de Borg, et le rouet, qui ronflait dans la pièce voisine, celui d'Ulrika Dillner. La tête des enfants était pleine de ces revenants, et, quand vous les envoyiez au grenier sombre chercher du lin et des biscuits secs, alors leurs petits pieds volaient pour revenir vite à la cuisine éclairée ; car là-haut, dans les ténèbres, ils sentaient s'agiter autour d'eux toutes les histoires du méchant maître de Fors qui avait fait un pacte avec le Diable.

La poussière du méchant Sintram repose depuis longtemps dans le cimetière de Svartsiœ ; mais personne ne croit que Dieu ait son âme, comme le dit l'inscription de la pierre.

Pendant qu'il vivait, il était de ceux qui reçoivent d'étranges visites. Les longs après-midi des dimanches pluvieux, un lourd carrosse attelé de chevaux noirs s'arrête devant le perron. Un monsieur élégant et noir en descend. On voit l'hôte et l'inconnu chasser, avec les cartes et les dés, les heures traînantes et désespérément monotones. La partie se poursuit jusqu'à minuit passé, et, à l'aube, quand l'étranger quitte la maison, il laisse toujours derrière lui quelque cadeau funeste.

Oh, ces gens sinistres que visitent les mauvais esprits et qui, là où ils vont, se font précéder par de terribles phénomènes et des bruits avant-coureurs ! Quel pouvait bien être ce gros chien noir qui, du temps de Sintram, rôdait à Fors ? Ses yeux étincelaient horriblement, et sa longue langue sanglante pendait hors de ses crocs. Un jour, au moment où les valets allaient sortir de l'office, après avoir pris leur dîner, il avait gratté à la porte, et toutes les servantes avaient crié d'épouvante ; mais le plus fort et le plus rude des valets avait arraché du feu une bûche enflammée et la lui avait lancée dans la gueule. Alors il s'était enfui en poussant des hurlements lugubres, au milieu des flammes et de la fumée. Et les traces de ses pas sur la route laissaient des lueurs phosphorescentes.

Et n'était-il pas formidable que, chaque fois que le maître de Fors s'en revenait chez lui, les bêtes qui le traînaient se fussent métamorphosées ? On l'avait vu partir avec des chevaux et, au retour, la nuit, sa voiture était attelée de taureaux noirs. Les gens qui demeuraient au bord de la route apercevaient d'énormes cornes noires se profiler sur le ciel nocturne. Ils entendaient des beuglements et s'effrayaient des gerbes d'étincelles que les sabots et les roues faisaient jaillir de la poussière du chemin.

Ah, il est certain que les petits pieds des enfants avaient de bonnes raisons pour se hâter à travers le grenier sombre ! Songez donc : si quelque chose d'horrible, si celui dont on n'ose pas prononcer le nom avait surgi tout à coup d'un coin ténébreux ! Ce n'était pas seulement aux méchants qu'il se montrait. Ulrika Dillner ne l'avait-elle pas vu ? Et Anna Stiernhœk ne savait-elle pas comment *il* leur était apparu ?

* * *

Pauvre Ulrika Dillner ! Les rires des jeunes gens avaient peut-être sonné trop insolemment à ses oreilles, et les souliers de satin des jeunes filles avaient, sans doute foulé et froissé son vieux cœur aimant. Elle fut prise d'un irrésistible désir d'avoir le titre et la dignité d'une femme mariée. Et, le méchant Sintram lui ayant demandé sa main, elle se sépara de ses amis de Berga et de ses chères besognes.

Ils s'étaient fiancés à la Noël ; ils se marièrent en février. Anna Stiernhœk demeurait alors dans la famille du capitaine Uggla et pouvait la remplacer. Elle partit sans remords.

Sans remords, oui : mais le repentir ne tarda guère. Les vastes salles du domaine de Fors étaient pleines d'un froid lugubre ; et, dès que la nuit tombait, Ulrika frissonnait et se mourait de nostalgie.

Or, un dimanche du mois de mars, que Sintram n'était pas rentré dîner après la messe, elle alla s'asseoir à son clavecin. C'était son unique consolation. Ce clavecin, où l'on voyait peints un joueur de flûte et une bergère, était son bien, l'héritage de ses parents. Elle lui confiait ses peines, et il la comprenait. Savez-vous ce qu'elle jouait ? Tout ce qu'elle connaissait de musique : une polka. Avant que ses mains se fussent raidies à manier les cuillers et les couteaux et les instruments de cuisine, elle avait appris cette polka qui lui était toujours restée dans les doigts. Et elle la jouait chaque fois qu'elle avait besoin de parler à son clavecin.

Les passants sur la route auraient cru que le méchant Sintram donnait un bal à ses amis, tant l'air était allègre et joyeux. Aux sons de cette polka, jadis, l'insouciance et la gaîté entraient et menaient le branle dans la maison de Berga, et la faim en sortait sur un pas de danse. Nul ne l'entendait sans éprouver le long des jambes des démangeaisons de fringuer. Mais la pauvre Ulrika la joue et pleure.

Entourée de serviteurs maussades et de bêtes furieuses, elle soupire après des visages amis et des bouches souriantes. C'est ce désir désespéré que doit exprimer la vive polka ; et ses notes jaillissantes doivent traduire aussi les regrets amers d'une vieille fille qui se repent d'avoir été vaniteuse et d'avoir souhaité le mariage.

Naguère, quand cette polka sonnait, Gösta Berling entraînait la jeune comtesse Dohna ; Marianne Sinclair se laissait emporter par ses admirateurs ; et autrefois la commandante d'Ekebu ouvrait le bal avec le noble Altringer. Ulrika les revoit, tous ces couples qu'unissaient la jeunesse et la beauté. C'était sa polka qui faisait brûler leurs joues et briller leurs yeux. Comme tout cela est loin ! Il faut que ces mêmes notes aujourd'hui étouffent tant de doux souvenirs. Il faut aussi qu'elles bercent un cœur qui éclate d'angoisse ; car la bonne Ulrika ne peut voir sans épouvante et sans détresse le chien noir rôder autour d'elle, ni les fermiers gémir, ni ricaner les serviteurs.

Tout à coup elle entendit son mari rentrer et s'asseoir dans son fauteuil à bascule. Elle connaissait si bien son balancement habituel qu'elle ne retourna pas même la tête. Cependant ce craquement continu du plancher finit par recouvrir les sons de la musique. Et il lui sembla que le clavecin répondait à ses plaintes par d'aigres éclats de rire. Et elle s'arrêta de jouer au milieu d'une mesure ; et, se levant, elle se retourna…

L'instant d'après, elle gisait évanouie sur le parquet. Ce n'était pas son mari qui était assis là, c'était un autre, c'était

l'Autre, celui qu'on n'ose pas nommer, celui qui ferait mourir de peur les enfants, s'ils le rencontraient au sombre grenier.

* * *

L'âme qui a été nourrie de contes fantastiques peut-elle jamais se délivrer de leur hantise ? Le vent de la nuit hurle dehors ; un laurier-rose et un caoutchouc fouettent les piliers du balcon de leurs feuilles dures. Le ciel se recourbe menaçant sur la longue crête des montagnes, et moi, qui suis assise seule devant ma table, la lampe allumée, et les stores baissés, moi qui suis vieille maintenant et qui devrais être raisonnable, je sens les mêmes frissons me courir le long du dos que la première fois que j'entendis cette histoire. Involontairement, je fouille du regard les coins obscurs de ma chambre pour me persuader que personne ne s'y cache. C'était le grand étonnement de mon enfance qu'Ulrika Dillner eût survécu à cet après-midi : moi, j'en serais morte.

Par bonheur, Anna Stiernhœk arriva à Fors. Grâce aux soins de la jeune fille, Ulrika reprit connaissance. Mais elle tremblait et pleurait ; les rides de son visage s'étaient encore creusées ; les larmes ruisselantes défrisaient ses boucles à l'anglaise, et les sanglots secouaient son corps maigre. Anna se décida brusquement à emmener cette infortunée qu'un séjour prolongé sous le toit de Sintram rendrait folle. Ulrika se réjouit et s'épouvanta : non, jamais elle n'oserait quitter son mari. Si elle avait le malheur de s'éloigner, ne lancerait-il pas son chien noir sur ses traces ? Mais Anna, moitié par des menaces et moitié par des plaisanteries, vainquit sa résistance ; et, une demi-heure plus tard, les deux femmes étaient assises dans un traîneau.

Anna conduisait, la vieille Disa trottait. L'état des chemins était mauvais, car on touchait déjà aux derniers jours de mars. Ulrika ne se sentait pas d'aise de se retrouver dans le traîneau

de ses maîtres, derrière le cheval de Berga qui était une bête de confiance. Et, comme elle avait une bonne humeur et un esprit courageux, elle avait cessé de pleurer quand on passa devant, Arvidstorp ; elle commença de sourire à Högsberg, et, arrivée à Munkerud, elle contait des souvenirs de jeunesse.

À ce moment-là, le traîneau entra dans des contrées désertes, sur un chemin rocailleux tout en montées et en descentes. Il dévalait le long d'une pente rapide, quand Ulrika se tut subitement et saisit le bras d'Anna.

– Regarde ! dit-elle.

Elle fixait des yeux éperdus sur un grand chien noir assis sur le bord de la route, et qui disparut à toute vitesse dans le bois. Anna eut à peine le temps de le voir.

– Va, va ! Fouette le cheval, dit Ulrika. Sintram sait déjà que je suis partie.

Anna essaya de tourner la chose en plaisanterie ; mais Ulrika ne se laissa pas calmer.

– Nous entendrons bientôt ses grelots ! Nous les entendrons avant d'être parvenues au sommet de la prochaine colline.

En effet, comme Disa s'arrêtait pour souffler un instant au haut d'Elosfbacken, un bruit de sonnailles se fit entendre du pied de la colline. Alors la pauvre Ulrika frémit, gémit, sanglota. Anna voulut, d'un coup de fouet, mettre Disa au galop, mais celle-ci, tournant la tête, lui envoya un regard chargé d'étonnement. Eh quoi, voulait-on lui apprendre quand il était temps de marcher ou de courir, à elle qui connaissait chaque pont, chaque barrière, chaque côte, depuis plus de vingt ans ?

Les grelots se rapprochaient toujours.

– C'est lui ! C'est lui ! gémissait Ulrika.

Les tintements devenaient par moment si étrangement forts qu'Anna se retourna pour voir si le cheval de Sintram ne touchait pas déjà leur traîneau ; et, par moment aussi, les sons se mouraient. Les deux femmes les entendaient tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais elles n'apercevaient personne. Comme dans la nuit, au retour d'une fête, les grelots chantent des airs de danse, et s'interpellent et se répondent, et remplissent la forêt de leur carillon, ainsi l'invisible traîneau ébranlait tous les échos à la fois de sa musique surnaturelle.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'Anna avait fait ce même chemin, poursuivie par des loups. Leurs dents luisaient dans l'obscurité, et la jeune fille avait pensé que ses membres seraient broyés et déchirés ; cependant elle n'avait pas eu peur. Jamais elle n'avait vécu une nuit plus magnifique. Le cheval était fort et beau ; beau et fort, l'homme qui partageait à ses côtés la joie de l'aventure. Mais, avec ce vieux cheval d'aujourd'hui et cette compagne tremblante, elle se sentait impuissante et prête à pleurer.

Ce carillon énervant lui était insupportable : elle arrêta le traîneau et en descendit.

Alors elle entrevit dans le crépuscule qui les envahissait une tête de cheval, puis une voiture et enfin Sintram. Ils ne semblaient pas être venus sur la route : ils semblaient avoir surgi, morceau par morceau, fantasmagorie se détachant de la pénombre.

Anna jeta les rênes à Ulrika et alla droit à Sintram.

– Tiens, dit-il, quelle chance ! Ma chère demoiselle Stiernhœk, permettez-moi de transporter dans votre traîneau mon compagnon. Il devait se rendre à Berga, ce soir, et moi, je suis pressé de rentrer.

– Où est-il, votre compagnon ? demanda Anna.

Sintram souleva brusquement le tablier du traîneau et montra à la jeune fille le corps d'un homme endormi.

– Il est un peu ivre, reprit Sintram, mais qu'est-ce que cela fait ? Il ne se réveillera pas. D'ailleurs, c'est une vieille connaissance, notre ami Gösta Berling.

Anna frissonna.

– Voyez-vous, je vais vous dire quelque chose, murmura Sintram. Celle qui abandonne son bien-aimé le vend au diable. C'est ainsi que je suis tombé, moi, sous les griffes du Malin. On s'imagine que le sacrifice est toujours beau, et l'amour toujours coupable.

– Que voulez-vous dire ? demanda Anna très troublée. De quoi parlez-vous ?

– Vous n'auriez pas dû laisser Gösta partir.

– Dieu le voulait.

– Oui, l'amour est un péché ! Le bon Dieu, comme vous dites, n'aime pas que les gens soient heureux. Il envoie des loups. Mais si ce n'était pas lui, si ce n'était pas Dieu… Ah ! Ah ! Vous ne songez pas que c'est peut-être moi qui ai sifflé mes petits agneaux gris des grands fjells norvégiens pour effrayer le jeune homme et la jeune fille. Ah ! si c'était moi ? Si j'avais sifflé mes petits agneaux gris !… Réfléchissez à cela.

– Ne m'entraînez pas au doute, dit Anna d'une voix mal assurée.

– Regardez, fit Sintram en se penchant sur le jeune homme, regardez son petit doigt. C'est là que nous avons pris le sang dont nous signâmes notre contrat. Petite blessure, mais inguérissable. Il est à moi : l'amour seul pourrait le délivrer.

Anna Stiernhœk tente de s'arracher à la fascination sinistre. C'est de la folie, de la folie ! Personne ne peut signer des

pactes avec l'Esprit du Mal. Mais elle ne parvient pas à dominer et à gouverner ses pensées. L'ombre plus épaisse de la nuit l'étouffe : et la forêt se dresse autour d'elle, si sombre et si muette !

– Vous pensez peut-être, continue Sintram, qu'il n'y a plus grand'chose à détruire en lui ? Ne le croyez pas… A-t-il oppressé les paysans, trahi ses amis, triché au jeu ? A-t-il jamais été l'amant d'une femme mariée ?

– Je crois que le maître de Fors est le diable en personne.

– Faisons un échange. Prenez-le, épousez-le, sauvez-le, gardez-le ; mais donnez votre argent à ceux de Berga. Je vous cède le beau jeune homme… Non, non, ce n'est pas Dieu qui vous a envoyé les loups, l'autre nuit… Faisons un échange.

– Et que voulez-vous en échange ?

Sintram grimaça un sourire.

– Ce que je veux ? Je me contente de peu. Donnez-moi la vieille femme qui est là, dans votre traîneau.

– Tentateur, s'écria Anna, va-t'en ! Trahirai-je une vieille amie qui s'est confiée à moi ? Te la laisser, à toi, pour que tu la rendes folle !

– Voyons, voyons : un instant de réflexion ! Entre cet homme jeune et beau et cette dame déjà très mûre, qui prendrai-je ?

Anna eut un éclat de rire désespéré.

– Vous voulez que nous échangions des âmes comme on troque des chevaux à la foire de Brobu ?

– C'est cela même. Mais on peut traiter d'autre manière.

Et il se mit à appeler sa femme d'une voix haute et perçante. Et, à l'horreur de la jeune fille, Ulrika obéit immédiatement, descendit du traîneau et s'approcha.

– Quelle femme docile ! dit Sintram. Ce n'est certes pas la faute de M[lle] Stiernhœk, si elle vient quand son mari l'appelle. Et maintenant, je vais enlever Gösta Berling de mon traîneau et je l'abandonne. Qui le veut le ramasse !

Il s'inclinait vers le corps du jeune homme, quand Anna, prise d'une inspiration soudaine, lui souffla à l'oreille :

– Au nom de Dieu, va-t'en ! Ne sais-tu donc pas qui t'attend, chez toi, dans ton fauteuil à bascule ? Oses-tu bien faire attendre ce monsieur-là ?

L'effet de ces paroles sur Sintram acheva de bouleverser Anna. Il se jeta dans son traîneau, fouetta son cheval et l'excita par des cris sauvages. Et le traîneau descendit la côte à fond de train, et des traînées d'étincelles éclataient sur la mince courbe de glace du mois de mars.

Anna Stiernhœk et Ulrika, de nouveau seules sur la route, n'échangèrent pas un mot. Les regards de la jeune fille étaient farouches : elle n'avait rien à dire à la pauvre femme qu'elle avait rachetée au prix de son aimé. Elle aurait voulu pleurer, crier, se rouler sur le chemin. Autrefois elle avait savouré la douceur de l'abnégation ; aujourd'hui elle n'en sentait plus que l'amertume. Qu'était le sacrifice de son amour, à côté du sacrifice de son amant ?

Elles arrivèrent à Berga dans le même silence ; mais, quand la porte du salon s'ouvrit, pour la première fois de sa vie, Anna Stiernhœk s'évanouit. Gösta Berling et Sintram, installés tranquillement autour d'un plateau de grogs, y buvaient depuis au moins une heure…

Plus tard, les Uggla obtinrent de Sintram qu'Ulrika Dillner resterait à Berga. Il céda avec bonhomie, ne voulant, dit-il, ni la folie ni la mort de sa pauvre femme.

Je ne demande point que personne croie à ces vieilles histoires. Elles peuvent n'être que mensonge et invention. Mais le regret qui fait gémir et crier le cœur, comme le parquet de Fors sous le dur balancement de l'hôte mystérieux ; mais le doute, qui carillonne aux oreilles comme les grelots d'enfer qu'Anna avait entendus dans la forêt déserte, quand seront-ils, eux aussi, invention et mensonge ?

CHAPITRE XI

L'HISTOIRE D'EBBA DHONA

Gardez-vous de mettre le pied sur le joli promontoire où se dresse le manoir de Borg, à l'est du Leuven, entouré de baies profondes et du murmure des vagues. Nulle part le Leuven n'est, plus charmant. On ne saura jamais la beauté du lac de mes rêves si on n'a pas vu, du promontoire de Borg, les traînes du brouillard matinal se replier sur son miroir, et si on n'a pas contemplé, des fenêtres du cabinet bleu, où sourirent tant de frais visages, un pâle couchant rouge.

Je vous le dis cependant : n'y allez pas ! Vous pourriez être pris du désir de rester dans ces salles du vieux domaine où les souvenirs pendent comme des draperies de deuil. Peut-être achèteriez-vous cette belle terre et, jeune, riche, heureux, y viendriez-vous habiter avec une jeune femme aimée. Il vaut mieux que vous ne fouliez jamais ce promontoire, car le bonheur n'y veut point élire domicile. Ces vieux parquets de Borg trempés de pleurs boiraient bientôt vos larmes ; et ces murs qui ont entendu tant de gémissements recevraient bientôt vos plaintes.

Il semble qu'un malheur y soit enseveli, un malheur qui ne peut rester en repos dans sa tombe et qui en sort, pour tourmenter les vivants. Si j'étais le maître de Borg, je ferais fouiller le sol pierreux de mon parc et la terre de ma cave, jusqu'à ce

qu'on y trouvât le cadavre rongé de la vieille sorcière qui doit y être enfoui. Et je lui donnerais une sépulture en terre bénite de Svartsiœ. Et je n'épargnerais point sur la paye des sonneurs, le jour de l'enterrement ; mais les cloches sonneraient à toute volée. Et j'enverrais de riches cadeaux au pasteur et au sacristain en les priant de ne point économiser les psaumes et de consacrer, avec force chants et oraisons, la défunte au repos de la couche funèbre.

À l'époque où je parle, Borg resplendissait encore sur le promontoire, protégé par de puissants sapins, et, en bas, les champs de neige étincelaient au piquant soleil de mars, et la petite comtesse Élisabeth faisait éclater de rire les échos des grandes salles.

Les dimanches, elle allait à l'église de Svartsiœ, tout près de Borg, et elle ramenait quelques personnes à dîner : le juge de Munkerud et le capitaine Uggla avec leur famille, et le pasteur, et Sintram. Si par hasard Gösta Berling s'était rendu à Svartsiœ, si par hasard il avait traversé la glace du Leuven, elle l'invitait aussi.

Et pourquoi n'eût-elle pas invité Gösta Berling ? Elle ne sait pas qu'on lui attribue déjà les fréquentes apparitions de Gösta sur la rive de l'est. Peut-être le jeune homme vient pour boire et jouer en compagnie du méchant Sintram. Mais il est plus vraisemblable que la jeune comtesse l'y attire. Depuis quand Gösta Berling peut-il voir des yeux brillants, des cheveux blonds et un front blanc, sans en tomber amoureux ? Il est vrai que la jeune comtesse est si bonne pour lui ! Mais envers qui la jeune comtesse n'est-elle pas excellente ?

Gösta est souvent assis dans le cabinet bleu d'où l'on découvre toute la beauté du lac ; et il lui lit des vers. Rien de dangereux à cela. Gösta n'oublie pas qu'elle est comtesse, et qu'il n'est, lui, qu'un aventurier. Et la société d'une personne qu'il respecte et met très haut lui est infiniment salutaire. Il pourrait aussi bien s'éprendre de la reine de Saba, dont l'image peinte

orne les murs de l'église de Svartsiœ. Il ne demande qu'à la servir, à nouer ses patins, à tenir son écheveau, à conduire son traîneau : c'est un homme qui trouve son bonheur dans cette sorte de cour romanesque et vaine.

Le comte est silencieux, toujours grave ; Gösta bouillonne de verve et de gaîté. Il amuse la comtesse. Qui donc pourrait s'imaginer que cette jolie femme rieuse et vive porte dans son cœur un amour défendu ? Elle ne songe qu'aux plaisirs et à la danse. Elle voudrait que la terre fût bien plate, bien unie, sans pierres, sans montagne, sans lac, afin d'en faire le tour en dansant. Il lui plairait d'aller ainsi jusqu'à sa tombe, et d'y descendre avec une robe de bal et des souliers de satin.

Quand des invités viennent à Borg, les messieurs passent ordinairement après le dîner dans la chambre du comte où ils fument et somnolent ; les vieilles dames s'enfoncent dans les fauteuils du salon et appuient leur tête vénérable sur les dossiers. Mais la jeune comtesse et Anna Stiernhœk échangent des confidences infinies.

Le dimanche qui suivit le jour où Anna avait ramené à Berga la pauvre Ulrika Dillner, elles se trouvaient dans le cabinet bleu. Toute la bravoure de la jeune fille s'est évaporée. Une idée la hante qui lui empoisonne l'âme : « Si ce n'était pas Dieu qui eût envoyé les loups ! » Et elle cherche, elle implore une certitude impossible à obtenir.

Ce dimanche, comme elle était assise en face de la comtesse, ses yeux tombèrent sur un petit bouquet d'anémones que celle-ci tenait à la main. Or, il n'y avait d'anémones, au commencement d'avril, que sous les taillis de bouleaux d'Ekebu. Elle regardait ces étoiles bleues si charmantes dont les pétales nous annoncent tant de bonheur et de joie. Et plus elle les regardait, plus la colère grondait dans son âme : « De quel droit, se disait-elle, la comtesse Dohna porte-t-elle ce bouquet d'anémones

cueillies à Ekebu ? » Tous, Sintram, la comtesse, oui, tous veulent tenter Gösta Berling et l'entraîner au mal. Mais elle le défendra, fût-ce au prix de ce qu'elle a de plus cher. Elle ne quittera pas le boudoir que ces fleurs tombées à terre n'y aient été foulées aux pieds. Et Anna Stiernhœk entame la lutte contre les petites étoiles bleues.

Dans le salon, les vieilles dames sommeillent ; au fumoir, les messieurs tirent indolemment des bouffées de leurs pipes. Partout le silence et la paix.

– Anna, dit la jeune comtesse, conte-moi une histoire.

– Une histoire de quoi ?

– Oh ! dit la comtesse en caressant son bouquet, ne sais-tu pas une histoire d'amour ?

– Non, je ne sais rien de l'amour.

– Mais il y a ici une place qui s'appelle Ekebu et une maison habitée par des Cavaliers dont on raconte d'innombrables prouesses.

– Oui, il y a ici une place appelée Ekebu, et il y a une maison habitée par des hommes qui sucent la moelle du pays, qui nous détournent de tout sérieux effort, et qui corrompent notre jeunesse. Te plaît-il d'entendre parler d'eux ?

– Moi, je ne déteste point les Cavaliers.

Une passion secrète tremble dans la voix d'Anna Stiernhœk, et la comtesse l'écoute, intéressée, presque effrayée.

– Sais-tu ce qu'est l'amour d'un Cavalier ? la fidélité d'un Cavalier ? Une maîtresse aujourd'hui, une autre demain, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Rien n'est trop élevé pour eux, ni trop bas. Un jour une comtesse, le lendemain une mendiante. Les Cavaliers ont le cœur large et spacieux. Malheur à celle qui aime un Cavalier ! Elle ira le chercher ivre au bord de la route ; et elle

devra supporter qu'il courtise d'autres femmes. Ah, Élisabeth, si un Cavalier demande une danse à une honnête femme, elle a bien le droit de la lui refuser ! S'il lui donne un bouquet, qu'elle jette les fleurs à terre et les foule aux pieds ! Et, si elle l'aime, qu'elle meure plutôt que de lui appartenir ! Il y avait autrefois, parmi les Cavaliers, un prêtre défroqué. On l'avait chassé de l'église pour ivrognerie. Figure-toi qu'il buvait jusqu'au vin de la communion ! T'a-t-on parlé de lui ?

– Non. Comment se nomme-t-il ?

– Oh, il n'est plus à Ekebu !… La commandante l'avait recueilli, et je pense que ce fut elle qui persuada ta belle-mère, la comtesse Dohna, de le prendre comme secrétaire, régisseur ou peut-être précepteur du comte Henrik, je ne sais trop.

– Un prêtre défroqué ?

– Oui, mais c'était un homme jeune et fort instruit. Quand il ne buvait pas, on ne pouvait rien lui reprocher. D'ailleurs la comtesse Martha trouvait fort plaisant de faire ainsi enrager le curé et le vicaire de la paroisse. Mais elle avait fait promettre aux rares personnes qui savaient l'histoire du nouveau venu de ne point la divulguer ; car elle ne voulait pas que ses enfants la connussent, ni son fils, ni sa fille qui était une sainte.

« À Borg, il ne se mêlait pas à la compagnie, il s'asseyait près de la porte, se taisait à table et fuyait la société sous les sapins du parc. Mais là, dans les sentiers solitaires, il rencontrait la jeune Ebba Dohna. Elle n'était pas de celles qui aiment les fêtes bruyantes et qui promènent de hardis regards sur le monde. Bien que ses dix-sept ans fussent accomplis, elle n'était qu'une enfant candide avec de beaux yeux bruns et un rose d'aurore sur les joues. Son corps délicat et svelte se penchait un peu en avant. Sa main aux doigts effilés s'insinuait dans la vôtre et la pressait timidement. Sa petite bouche était la plus silencieuse des bouches et la plus grave aussi. Et sa voix ! Elle prononçait les mots si lentement et, si bien ! Mais cette voix ne

sonnait jamais jeune et chaude et elle traînait des inflexions lasses, comme les derniers accords d'un artiste fatigué. Ebba Dohna ne ressemblait à personne. Son pied effleurait la terre : on eût dit une ombre fugitive. Et elle baissait toujours les paupières, comme pour mieux protéger ses visions merveilleuses. Élevée par une grand'mère très pieuse, qui l'avait bercée et nourrie de légendes dorées, elle avait grandi dans l'attente du Christ et de son règne millénaire ; et, quand le ciel s'empourprait des flammes du couchant, il lui semblait que le Messie allait sortir et apparaître sur ce seuil de splendeur.

« Elle vivait en Dieu, elle rêvait de Dieu, lorsqu'elle cheminait sous les sapins du parc, et y rencontrait le jeune homme. Et un soir vint où il lui parla d'amour. Ebba Dohna lui demanda de l'aider à préparer et d'annoncer avec elle l'arrivée du Sauveur. Que pouvait-il répondre ? Aucun chemin ne lui était plus fermé que celui où elle voulait qu'il entrât. Il la laissa dans son illusion, et leurs secrètes fiançailles se firent sur un mensonge. Ce ne fut pas un amour avec des baisers et des caresses. Il osait à peine approcher d'elle. Elle était fragile, comme une fleur. Mais ses doux yeux bruns se levaient parfois pour chercher les siens. Et par les soirs de clair de lune, quand on était assis sous la véranda, elle se glissait près de lui ; et alors il lui baisait les cheveux sans même qu'elle le sentît.

« Je ne veux pas dire plus de mal de lui qu'il n'est nécessaire. Je veux croire qu'il aima cette enfant ; je veux croire que son âme près de cette jeune fille retrouva des ailes. Je veux croire qu'il redevint un homme honnête et un cœur pur. Mais s'il l'aimait, pourquoi ne se dit-il pas tout de suite qu'il ne lui ferait jamais un don plus funeste que son amour ? Tout lui eût valu mieux que ce recueillement des allées de sapins, – tout, sa vie de mendiant et même de voleur, tout, tout ! »

– Vit-il encore ? interrompit la jeune comtesse.

– Non… je crois qu'il est mort, dit Anna qui commence à trembler.

Et elle reprend :

– Un été passa, un automne, un hiver, et, quand le printemps vint et que la glace du Leuven fondit, Ebba Dohna tomba malade. Dans les vallées, le sol dégelait et formait une boue épaisse, infranchissable : aux pentes des collines, l'eau ruisselait sur les glacis. Les traîneaux ne pouvaient plus se risquer au milieu du lac, et les voitures ne pouvaient pas encore s'aventurer dans les chemins. Et cependant la jeune fille était en danger de mort. Il fallait un médecin, et il n'y avait de médecin qu'à Karlstad. Le jeune homme joua sa vie et partit. Il descendit des côtes de verglas, se tailla des marches dans la glace, affronta l'enlisement des marécages, traversa la débâcle du Leuven ; et, comme le médecin refusait de le suivre, on dit qu'il l'y força le pistolet à la main.

« La comtesse était folle d'angoisse. Quand elle vit le médecin, elle se serait jetée aux pieds de celui qui l'avait amené. « Demande-moi ce que tu veux », s'écria-t-elle. Elle lui eût sans aucun doute donné sa fille…

Anna Stiernhœk s'arrêta brusquement.

– Qu'arriva-t-il ? demanda la jeune comtesse.

– C'est très simple… La jeune fille apprit que celui qu'elle aimait était un prêtre défroqué… Et il arriva qu'elle ne voulut pas guérir… Je suis entrée dans sa chambre, quelques jours plus tard, et je l'ai trouvée près de la fenêtre ouverte, enveloppée de la mortelle humidité du crépuscule. Je suis la seule qui sache qu'elle a fait ses premiers pas de convalescente vers la mort. J'ai écouté ses divagations dans la fièvre, et j'ai recueilli son dernier salut à celui qu'elle avait aimé… Je n'ai jamais osé dire à cet homme qu'il était son meurtrier. Je n'ai jamais osé jeter sur ses épaules le fardeau d'un tel remords. Et pourtant, n'était-il pas son meurtrier, Élisabeth ?

La comtesse Dohna a cessé de caresser les fleurs bleues. À ce moment elle se lève et le bouquet roule à ses pieds.

– Tu te moques de moi, Anna, dit-elle. Cet homme n'est pas mort. Qui est-il ?

Gösta Berling apparut sur le seuil. Il venait les chercher, car les vieilles dames s'étaient éveillées.

La jeune comtesse, raide, immobile et pâle, le dévisagea.

– Allez-vous-en ! dit-elle.

– Qui ? moi ?

– Je veux que le prêtre défroqué sorte d'ici.

– Mais, Élisabeth… dit Anna.

– Anna, qu'est-ce que cela signifie ? demanda Gösta.

– Réponds-lui, dit la comtesse.

– Non, comtesse, répondez-lui vous-même.

La comtesse refoula l'émotion qui l'étreignait.

– Je lui dirai donc, fit-elle, que je connais l'histoire d'Ebba Dohna et que je ne comprends pas qu'un pareil homme ait le front de se montrer dans la compagnie d'honnêtes femmes. Est-ce assez ?…

– Oui, comtesse. Je vous demande seulement la permission de prononcer quelques mots pour ma défense. J'étais persuadé que vous saviez tout. Jamais je n'ai essayé de vous rien cacher : mais on n'a pas l'habitude de crier sur les grandes routes, à qui veut les entendre, les malheurs les plus amers de sa vie.

Et il s'en alla.

La jeune comtesse mit son pied sur le bouquet d'anémones.

– Tu as fait ce que je voulais que tu fisses, dit Anna Stiernhœk rudement ; mais c'est fini, notre amitié. Ne crois pas que je te pardonne d'avoir été cruelle pour lui. Tu l'as chassé, blessé, insulté, et moi je le suivrais de bon cœur en prison et, s'il le fallait, au pilori. Tu as fait ce que j'ai voulu, mais je ne te le pardonnerai de ma vie.

– Anna ! Anna !

– Penses-tu que je t'ai fait ce récit d'un cœur léger ? Ne l'ai-je pas arraché de ma poitrine, lambeau par lambeau ?

– Mais, alors, pourquoi as-tu parlé ?

– Pourquoi ? Parce que je ne voulais pas, entends-tu bien ? qu'il devînt l'amant d'une femme mariée !

CHAPITRE XII

L'ONDINE

Durs et tristes sont les chemins des hommes sur la terre : chemins de désert, chemins de marais, chemins de fjells. Où sont-elles, les princesses des contes qui doivent les joncher de fleurs ?

Gösta Berling a pris la résolution de se marier. Il cherche une femme qui soit assez pauvre, assez humble, assez paria pour être l'épouse d'un prêtre fou.

On voit quelquefois à Ekebu une jeune fille indigente d'un village lointain, là-haut, dans la montagne. Elle vend des balais. Son village de misère et de pauvreté est plein de gens qui n'ont pas toute leur raison ; et la jeune vendeuse de balais a l'esprit égaré. Mais elle est belle. La tête ploie sous les tresses opulentes de ses cheveux noirs ; ses joues sont délicatement arrondies : elle a les yeux bleus et une mélancolique beauté de Vierge, comme parfois les jeunes filles du Leuven.

Voilà donc la fiancée de Gösta Berling. Une vendeuse de balais à demi folle et un prêtre défroqué : le beau couple en vérité ! Il ne reste plus qu'à aller à Karlstad acheter les bagues de fiançailles. Puis on donnera une grande fête dans les salles d'Ekebu. Jamais les Cavaliers n'ont rêvé d'aventure plus extravagante.

Certes, la jeune comtesse, qui connaît ces projets par une indiscrétion, ne fera pas un pas pour les empêcher d'aboutir. Elle songera à sa réputation, à la colère de son mari, à la malveillance haineuse de sa belle-mère. Pendant le long service divin de l'église de Svartsiœ, elle inclinera la tête, joindra les mains et priera pour Gösta Berling. Elle passera des nuits d'insomnie à pleurer sur lui. Mais elle ne lui donnera pas la pression de main qui le ramènerait du bord de l'abîme.

Gösta Berling ne se soucie guère de couvrir son élue de soie et de bijoux. Elle continue de vendre ses balais, et quand il aura réuni tous les notables de la contrée dans un vaste festin, il l'appellera de la cuisine, telle qu'elle est, avec de la poussière et de la boue sur ses haillons, les cheveux mal peignés, les yeux hagards, la parole incertaine, et il demandera à ses hôtes si le prêtre défroqué n'a pas trouvé une belle fiancée et s'il ne peut s'enorgueillir de ce délicat visage et de ces yeux pleins de rêve.

Le jour des fiançailles est venu et son crépuscule tombe. La jeune comtesse, debout devant la fenêtre du cabinet bleu, regarde au loin. Il lui semble presque apercevoir Ekebu, bien que le brouillard et les larmes l'en séparent. Elle se représente les trois étages du manoir illuminés et le champagne dans les flûtes et les toasts aux abominables fiançailles de Gösta et de la vendeuse de balais. Oh, si elle était près de lui, si elle pouvait tout doucement lui toucher le bras, peut-être l'arrêterait-elle sur ce chemin du désespoir où sa cruauté l'a poussé ! Il faut qu'elle y aille. Elle fera atteler et traversera le Leuven et entrera au galop dans la cour d'Ekebu et dira à Gösta Berling qu'elle ne le méprise point et qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait, lorsqu'elle le chassa de sa présence. Mais que penserait-on d'elle ? D'ailleurs le voyage est presque impossible. Le Leuven commence à dégeler ; la glace se détache des rives. Une eau sombre l'envahit, et les chemins d'hiver sillonnent la neige fondante de longues lignes noires. Et puis comment ? La comtesse Martha ; sa belle-mère, ne l'y autoriserait jamais, et toute la soirée elle doit rester

au salon près de la vieille dame qui lui conte d'anciennes histoires.

Cependant, la nuit est descendue ; son mari est absent ; elle est libre. Et seule, à pied, dans une angoisse irrésistible, l'imprudente se met en route. Ah, ce chemin glissant qui plie et se relève sous les pas, ce chemin du pied léger et de l'œil attentif et du cœur fort et surtout du cœur aimant ! Minuit avait sonné, lorsque la comtesse atteignit la rive d'Ekebu. Elle était tombée plus d'une fois, elle avait sauté par-dessus de larges crevasses, elle avait couru aux endroits où l'eau jaillissait, elle avait rampé en pleurant. Et, frissonnant des pieds à la tête, dès qu'elle eut touché le rivage, elle s'assit sur une pierre et sentit sa détresse, et craignit d'être arrivée trop tard.

Des gens passaient en courant sans la voir, et elle entendit leurs paroles.

– Si la digue cède, dit l'un d'eux, adieu la forge !

– Oui, dit l'autre, et adieu le moulin et les demeures des forgerons !

Elle se releva et les suivit.

* * *

Le moulin et la forge d'Ekebu étaient protégés par une digue contre le torrent dont la chute grondait un peu plus haut. Mais la digue avait vieilli. Sous le règne des Cavaliers on songeait plus à s'amuser qu'à examiner de vieilles pierres. Et voici qu'à la débâcle du printemps la digue vacillait.

La cascade d'Ekebu est comme un gigantesque escalier de granit, d'où les vagues affolées se poursuivent, se bousculent, se chevauchent, hurlantes, sifflantes, écumantes, et se rejoignent enfin pour se ruer à l'assaut du rempart. Les unes y poussent des mantelets de glace, les autres des béliers de bois ; elles cognent, elles s'acharnent, et, tout à coup, comme si on leur avait

jeté un ordre, elles se retirent précipitamment : une grosse pierre se détache de la digue et tombe. Un moment elles semblent effrayées et suspendent leur course, puis, de nouveau, s'élancent.

Que font les hommes ? Ekebu n'est-il donc plus habité ? Hélas, les hommes sont là, foule désordonnée et impuissante. La nuit est noire ; le rugissement de la cascade, le fracas des glaces qui se brisent et des troncs d'arbres qui s'entrechoquent les assourdissent. Le vertige et la folie des vagues semblent les saisir eux-mêmes.

Les cloches de la forge sonnent le tocsin : « Accourez ! Accourez ! La digue tremble, la forge est menacée ; menacé, le moulin, et menacées nos pauvres demeures que nous aimons malgré leur misère ! » Mais seules les vagues répondent à cet appel ; et les vagues et les cloches sonnent ensemble le glas de la puissance et de la gloire d'Ekebu.

On a vainement envoyé message sur message aux Cavaliers. Ils n'y prêtent qu'une oreille distraite. Plus tard ! Le moment est mal choisi. Les cent hôtes sont réunis ; la vendeuse de balais attend à la cuisine, le champagne mousse dans les verres ; et le patron Julius se lève pour porter le toast. Les aventuriers se pâment intérieurement à l'idée du coup de théâtre.

Gösta sort pour chercher sa fiancée.

Il traverse le grand vestibule, dont les deux portes sont ouvertes : il s'arrête, plonge ses yeux dans la nuit sombre… il écoute… et bondit. Que les autres l'attendent, s'ils le veulent, le verre en main ! Les bagues ne seront point échangées ce soir-là, et l'étonnement ne paralysera pas la joyeuse compagnie.

Gösta Berling est venu ; la foule a un chef ; le courage renaît.

– De la lumière ! crie-t-il. Il nous faut de la lumière avant tout. Ici, la lanterne du meunier ne suffit point. Ramassez des

fagots, portez-les sur la hauteur et enflammez-les ! Ce sera l'ouvrage des femmes et des enfants. Hâtez-vous et construisez un grand bûcher qui flambe et nous éclaire ! Et voici du travail pour les hommes : qu'on arrache les planches de l'enclos et qu'on en fasse un brise-lames que nous puissions enfoncer devant la digue ! Faites-le solide et fort. Et vous autres, préparez des sacs de sable et des pierres. Je veux entendre les haches, les marteaux, les vrilles et les scies dans le bois sec ! Où sont les jeunes garçons ? En avant, gamins ! Cherchez des barres de fer, des leviers, des perches, des gaffes ; et face à l'ennemi ! Écartez de la digue les glaçons et les troncs d'arbres, et ne craignez pas la peine ! Jetez-vous à plat ventre et retenez les pierres qui veulent fuir à la force des bras, et, s'il le faut, à la force des dents !

Gösta se porte lui-même à l'extrémité de la digue. Les eaux furieuses l'éclaboussent ; le sol tremble sous lui. Son cœur se réjouit du péril. Il rit : il trouve des mots drôles qui excitent la bravoure. Jamais il ne vécut de nuit plus folle.

L'œuvre de sauvetage avance : de grands feux empourprent les coups de hache des charpentiers, et la digue résiste encore. Les autres Cavaliers et leurs invités sont enfin descendus et se mêlent à la foule. Des gens accourent de près, de loin, de partout. Et, le brise-lames déjà prêt, on va le plonger devant la digue.

À ce moment décisif, Gösta Berling aperçoit une femme assise, seule, au bord de l'eau. Les flammes des bûchers font ressortir sa frêle silhouette noire ; mais le brouillard et l'écume empêchent qu'on distingue ses traits. Parmi tous les gens qui fourmillent et s'agitent, elle est la seule qui reste inoccupée. Et bientôt le jeune homme ne voit qu'elle. Il lui semble que cette femme doit avoir quelque chose à lui dire. Elle se tient si près de l'eau que les vagues déferlent à ses pieds et que leur écume la fouette. Elle est vêtue d'une robe sombre et d'un châle noir jeté sur sa tête ; et ses regards se tournent obstinément vers lui.

« C’est l’ondine du Leuven qui a remonté le torrent et qui vient pour m’attirer. Il faut que je la chasse. »

Les vagues aux crêtes blanchissantes ne lui paraissent plus être que le cortège de cette femme mystérieuse. Il s’élance de la digue et court à l’ondine.

Hélas ! Gösta, pourquoi ta place est-elle vide à ce moment suprême ? On a traîné le brise-lames. Tout le long de la digue, avec leurs cordes, leurs pierres, leurs sacs de sable, les hommes attendent ton ordre. Où est Gösta Berling ? Gösta Berling poursuit l’ondine.

Les vagues s’écartent ; le brise-lames s’enfonce, suivi des sacs de sable et de pierres. Mais, sans direction, le travail a été fait sans précision. Les vagues redoublent de rage contre le nouvel obstacle : elles commencent par rouler les sacs de sable ; puis elles arrachent les cordes, elles rejettent les pierres et soulèvent tout le brise-lames qu’elles emportent en hurlant de joie vers le Leuven.

Cependant Gösta poursuit l’ondine.

À sa vue, elle a fait un mouvement comme pour plonger dans l’eau, mais elle s’est reprise et sauvée.

– Ondine ! ondine ! s’écrie Gösta Berling.

Elle s’est réfugiée sous les aulnes de la rive qui l’enlacent et l’arrêtent.

Le jeune homme l’attrape… et recule.

– Vous êtes bien tard dehors, cette nuit, comtesse Élisabeth, dit-il.

– Je suis venue, balbutie-t-elle… Oh, dites que vous ne l’avez pas fait !… J’ai eu peur quand vous vous êtes mis à cou-

rir… Mais c'est pour vous voir que je suis venue… Je voulais vous prier de ne pas tenir compte de mes paroles… Je vous assure que nous serons toujours très heureux de vous recevoir…

– Mais comment êtes-vous venue ici, comtesse ?

Elle eut un rire nerveux.

– Je savais bien que j'arriverais un peu tard, mais je ne pouvais dire à personne que je venais ici. D'ailleurs, il n'y a plus moyen de traverser le lac en traîneau…

– Quoi, à pied, vous êtes venue à pied ?

– Oui, mais, dites-moi, êtes-vous fiancé ? Je voudrais tant que vous ne le fussiez pas ! C'est si mal ! Et j'ai cru que c'était peut-être ma faute… Vous avez pris trop au sérieux mes paroles méchantes… Votre absence fait un tel vide à Borg !

Debout, sur la terre trempée, au milieu des aulnes ruisselants, Gösta Berling a l'impression qu'on lui jette des brassées de roses, et que les roses lui montent jusqu'à la ceinture et qu'elles brillent dans l'ombre, épanouies et parfumées.

– Non, dit-il, pour mettre fin à une angoisse qui pourtant lui cause une joie inexprimable, non, je ne suis pas fiancé.

Alors elle lui saisit la main et la lui caressa.

– Je suis si contente ! soupira-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

Tout ce qu'il y avait de mauvais et de haineux fondit dans le cœur de Gösta Berling comme un peu de neige au soleil.

– Que vous êtes bonne ! dit-il.

Derrière eux, les vagues montent à l'assaut de la vieille et glorieuse forge d'Ekebu. La foule, sans chef, est prise de pa-

nique. Et la digue s'écroule et le torrent se précipite, et les pauvres gens ne songent qu'à sauver leurs mobiliers et leur vie.

Gösta ne peut laisser la jeune comtesse seule dans la nuit noire traverser la glace fondante. Il a tout oublié et la suit.

Que se dirent-ils ? Que se passa-t-il dans leur cœur ? Je ne le sais. Je sais seulement que cette nuit-là une belle jeune femme risqua sa santé, son honneur et sa vie pour ramener un malheureux des bords de l'infamie, et que ce malheureux oublia la forge, le moulin et les eaux déchaînées pour suivre cette jeune femme.

Cependant le bruit de cette aventure nocturne se répandit, et Anna Stiernhœk apprit comment Gösta Berling avait été préservé de commettre une indigne folie.

– Je vois, dit-elle, que Dieu a plus d'une corde à son arc. Je tiendrai mon cœur en repos et je resterai où l'on a besoin de ma tendresse. S'il plaît à Dieu, Dieu fera un homme de Gösta Berling, sans moi.

CHAPITRE XIII

LA PÉNITENTE

Le jeune comte à la vieille tête revint au manoir de Borg le lendemain de la nuit où les flots printaniers avaient ravagé le moulin et la forge d'Ekebu. À peine fut-il arrivé, sa mère, la comtesse Martha, lui apprit d'étranges nouvelles :

– Ta femme est sortie cette nuit, Henrik. Elle a été absente pendant des heures. Elle est revenue en compagnie d'un homme. J'ai entendu leurs adieux, et je sais quel est cet homme. Elle te trompe, avec ses airs de sainte nitouche. Elle ne t'a jamais aimé, mon pauvre ami. Tu as été épousé pour ton argent.

Le comte, furieux, ne parla de rien moins que de demander le divorce et de renvoyer Élisabeth à son père.

– Non, mon fils, dit la comtesse Martha ; elle a été mal élevée et gâtée. C'est à toi qu'il incombe de la ramener au devoir. Laisse-moi m'en charger.

Alors le comte fit appeler la jeune comtesse et lui demanda quel châtiment méritait un crime comme le sien.

La jeune comtesse, à qui son mari n'imposait guère et qui croyait encore n'avoir obéi qu'à un mouvement de générosité très avouable, lui répondit qu'elle avait attrapé un gros rhume et que ce rhume lui semblait une punition suffisante. Mais le

comte l'accusa de traîner son nom dans la boue et secoua son poing fermé devant elle ; et l'attitude de sa belle-mère lui fit comprendre qu'on avait résolu sa perte.

– Henrik, fit-elle, ne laisse pas ta mère se mettre entre nous. Je t'expliquerai comment la chose est arrivée. Tu es juste : ne me juge pas avant de m'avoir écoutée.

Le comte hocha lentement la tête, et la comtesse Élisabeth raconta de quelle manière elle craignait d'avoir engagé Gösta Berling sur un mauvais chemin. Elle dit tout ce qui s'était passé dans le cabinet bleu.

– Je n'avais pas le droit de le juger, ajouta-t-elle, et toi, mon mari, tu m'as toujours enseigné qu'aucun sacrifice ne doit nous coûter, quand on veut réparer une injustice. N'est-ce pas vrai, Henrik ?

Le comte Henrik s'était tourné vers sa mère.

– Qu'en dit ma mère ? prononça-t-il.

Son corps maigre et chétif se raidissait, et des rides majestueuses plissaient son front aussi étroit que haut.

– Pour moi, répondit la comtesse Martha, Anna Stiernhœk est une fine mouche : elle savait ce qu'elle faisait en racontant cette histoire à Élisabeth.

– Il plaît à ma mère de ne pas comprendre ma question. Je demande si vraiment la comtesse Martha Dohna aurait pu jamais consentir au mariage de ma sœur avec un prêtre défroqué ?

La comtesse Martha se tut. Ah, cet Henrik qui se lançait, selon son habitude, sur une fausse piste, et qui lâchait le lièvre pour courir le chasseur ! Elle ne demeura qu'un instant étourdie de tant de sottise.

– Nous aurions doublement tort, dit-elle, de réveiller ces histoires passées : d’abord parce qu’il faut éviter le scandale, et surtout parce que le coupable a péri cette nuit.

Et d’un ton pitoyable elle ajouta :

– Élisabeth a dormi tard ce matin et ne sait pas qu’on a envoyé partout des gens à la recherche de Gösta Berling. Il n’a pas reparu à Ekebu, et on craint qu’il ne se soit noyé, car toute la glace s’est rompue. Regarde : le vent l’a fait sauter en mille morceaux.

Élisabeth se pencha vers la fenêtre : le lac était déblayé, et ses eaux libres. Elle poussa un cri désespéré, se jeta aux pieds de son mari ; et l’aveu jaillit de son cœur.

– Juge-moi, condamne-moi ! cria-t-elle. Je l’ai aimé. Oui, je le sais, je le sens maintenant : je l’ai aimé ! Mais tout m’est indifférent puisqu’il est mort. Oui, je t’ai enlevé mon amour à toi, mon mari, et je l’ai donné à un étranger. La justice de Dieu me frappe.

Et, à genoux, la jeune comtesse se tord les mains et parle avec l’accent farouche du désespoir. Elle s’offre à la souffrance : elle salue, dans une sorte d’ivresse, la pensée de la punition et du déshonneur.

Mais son mari la relève violemment.

– Conduis-toi comme il sied à une comtesse Dohna, ou je serai forcé de laisser ma mère te châtier ainsi qu’on châtierait un enfant.

– Fais de moi ce que tu veux.

Et le comte prononça l’arrêt :

– Ma mère a intercédé pour toi, tout, à l’heure. C’est grâce à elle que tu n’es pas chassée. Tu resteras donc ici. Mais, dorénavant, elle commandera et tu obéiras.

* * *

La jeune comtesse est devenue la plus humble des servantes. Mais combien de temps son cœur saura-t-il s'humilier ? Combien de temps ses lèvres impatientes sauront-elles se taire ? L'humiliation lui est encore douce. Pendant que le dos ploie sous le fardeau, le cœur se tient tranquille. Celle qu'on ne laisse dormir que quelques heures n'a pas besoin d'appeler le sommeil. Que la vieille comtesse torture à sa guise la jeune femme. Celle-ci ne se révoltera point, car elle sent que le péché vit toujours en elle. Qu'on l'astreigne à une tâche démesurée dans la chambre du tissage, c'est juste : elle n'aurait pas le courage de se donner de ses propres mains la discipline.

Quand vient la grande lessive du printemps, la comtesse Martha l'envoie à la buanderie et surveille elle-même son travail.

L'eau est trop froide dans ton baquet, dit-elle.

Et elle prend de l'eau bouillante et la verse sur ses bras nus.

L'air est glacial, lorsque les lavandières rincent le linge dans le lac. Des coups de vent leur lancent à la figure une pluie mêlée de neige. Leurs jupes mouillées deviennent de plomb. Au dur labeur du battoir, le sang perle sous leurs ongles. Mais Élisabeth ne se plaint pas. Loué soit Dieu qui veut, pour la sauver, la faire souffrir !

Un soir, l'impitoyable belle-mère lui ordonne de l'accompagner jusqu'à son appartement et de l'éclairer d'une chandelle que la jeune femme porte sans chandelier.

– La chandelle est finie, murmura Élisabeth.

– Si la chandelle est finie, laisse brûler le chandelier, répond brutalement la comtesse.

Et elles continuent leur chemin, jusqu'à ce que la mèche fumante s'éteigne, en les brûlant, dans les pauvres petits doigts…

La jeune femme sait que Gösta Berling vit et que sa belle-mère avait tendu un piège à sa naïveté. Qu'importe ? Il fallait qu'elle expiât sa tendresse adultère. Et Dieu se sert de la comtesse Martha comme d'un instrument de flagellation.

Mais l'instrument est de lui-même inventif et raffine sur la cruauté. La vieille comtesse imagine de nouveaux supplices et, fatiguée d'éprouver le corps, se tourne contre l'âme.

Elle donne un grand dîner et force sa belle-fille de servir en qualité de domestique à sa propre table. Les étrangers verront ainsi qu'elle a commis des crimes qui la rendent indigne de s'asseoir près de son mari. On la regardera avec mépris. Mais quand Élisabeth entre dans la salle, les invités demeurent interdits. Anna Stiernhœk et le juge de Munkerud lui arrachent le plat des mains et veulent qu'elle prenne place à côté d'eux.

– Asseyez-vous, mon enfant, dit le vieux juge. Vous n'avez rien fait de mal.

Et les invités s'indignent, refusent de rester à table, se lèvent bruyamment. La jeune comtesse leur résiste. Ils ne comprennent pas que son âme soupire après la purification et la pénitence.

Quelquefois la comtesse Martha l'oblige de rester des jours entiers à son métier de brodeuse, pendant qu'elle lui raconte des histoires interminables sur cet aventurier de Gösta Berling. Et, du matin au soir, elle fait sonner ce nom formidable aux oreilles de sa victime. Ces jours-là, la pauvre petite se dit que son châtiment n'aura jamais de fin, car son amour est plus vivace que jamais.

– Mais pourquoi ton héros tarde-t-il à venir ? Je l'attends chaque jour, à la tête des Cavaliers. T'aurait-il déjà oubliée ?

Alors seulement la jeune femme éprouve un violent désir de le défendre et de répondre qu'elle l'a prié de ne pas mettre les pieds au manoir de Borg. Mais elle réussit à se vaincre et à se taire.

Et, minée par la fièvre, consumée par le remords, elle se tient à peine sur ses jambes et rêve de mourir, et sent parfois sa tête singulièrement tourner…

* * *

Son mari semble avoir oublié jusqu'à son existence. Il demeure enfermé dans son cabinet et y déchiffre péniblement des manuscrits et de vieux bouquins. Il lit et relit ses lettres de noblesse où pend le sceau du royaume de Svea en cire rouge, énorme et rond, dans une petite boîte de bois. Il examine les griffons et les lis des écussons. Il étudie les oraisons funèbres des nobles comtes Dohna, dont les exploits sont comparés à ceux des héros d'Israël. Et ces choses-là l'intéressent infiniment plus que le sort de sa femme. Sa mère a prononcé un mot qui a tué tout son amour : « Elle t'a épousé pour ton argent. » Il le croit et ne veut plus la voir.

Un mois s'était passé, quand un soir la vieille gouvernante de la maison, qui était très attachée à la comtesse Élisabeth, lui dit :

– La comtesse devrait parler au comte. Mon Dieu, la comtesse est encore si jeune, si enfant ! La comtesse ne sait peut-être pas elle-même ce qu'elle attend ; mais moi, je comprends ses malaises…

C'était bien la dernière chose que la jeune femme pouvait avouer à son mari, tant qu'il nourrissait d'affreux soupçons contre elle.

Cette nuit-là, elle s'habilla en silence dans les vêtements d'une petite paysanne, et se sauva. Elle ne partit pas pour échapper à la souffrance, mais elle crut que Dieu lui envoyait un

signe, et qu'elle avait le droit de partir et le devoir de garder sa santé et sa force.

Elle n'alla pas vers l'ouest, – car de ce côté-là demeurait celui qui lui était trop cher. Elle n'alla pas vers le nord, – car vers le nord demeuraient beaucoup de ses amis ; ni vers le sud, – car au sud, loin, très loin, se trouvait la maison de son père. Elle alla vers l'est, – car, vers l'est, elle n'avait ni amis, ni connaissances, ni appui, ni consolation.

Elle ne partit pas d'un pied léger, car elle ne se croyait pas encore pardonnée de Dieu. Mais elle était contente de porter sa misère au milieu d'étrangers. Leurs regards indifférents se poseraient sur sa souffrance et la soulageraient comme le contact de l'acier nu fait d'une chair endolorie.

Elle comptait marcher jusqu'à ce qu'elle trouvât une pauvre ferme à la lisière des forêts, où personne ne la connût.

– Il m'est, arrivé un malheur, dirait-elle, et mes parents m'ont chassée. Voulez-vous me loger et me nourrir ? Je travaillerai ; et puis je ne suis pas absolument sans argent.

Ainsi elle cheminait dans la nuit claire du printemps, car le mois de mai était passé durant son épreuve, ce mois où les bouleaux mêlent leur tendre verdure à l'obscurité des sapins et où le vent, qui vient du sud, apporte la tiédeur.

Je dois paraître ingrate, moi qui n'ai pas eu un mot pour louer ta douceur, ô beau mois de mai ! Mais avez-vous jamais observé un enfant qui, sur les genoux de sa mère, écoute des contes ? Tant qu'on lui parle de géants cruels et de princesses dolentes, l'enfant tient ses yeux grands ouverts ; mais, dès qu'il s'agit de bonheur et de soleil, le petit ferme les paupières et s'endort doucement, la tête blottie dans le sein maternel. Je suis cet enfant. À d'autres les charmantes histoires ! Je préfère les nuits hantées, les âpres destinées et les passions qui remplissent d'ombre les cœurs sauvages.

CHAPITRE XIV

LE FER D'EKEBU

C'est le printemps et l'époque où, de toutes les forges du Vermland, le fer s'achemine vers Gothembourg.

Mais, à Ekebu, ils n'ont point de fer à livrer. Le dernier automne, les usines avaient manqué d'eau, et pendant le printemps, les Cavaliers avaient régné.

Sous leur règne, les torrents s'étaient changés en cascades de bière, et les ondes du Leuven en flots de punch. On ne mettait point de fer dans les chauffes, mais les forgerons, en blouse et en sabots de bois, tournaient, devant les âtres, d'énormes quartiers de viande embrochés à leurs fourches, tandis que les apprentis, armés de pinces, présentaient aux braises des volailles lardées. On dansait le long des berges ; on dormait sur l'établi des menuisiers ; on jouait aux cartes autour de l'enclume. En ces jours heureux, on ne forgeait point de fer.

Les négociants de Gothembourg commençaient d'attendre avec impatience le fer d'Ekebu. On lisait et on relisait les contrats signés du commandant et de la commandante, des contrats où il était question de centaines et de centaines de quintaux. Mais les Cavaliers se souciaient bien des contrats de la commandante !

À Gothembourg, le fer arriva de Stömné et de Sölié. Le fer de Kymsberg se fraya à travers le désert son chemin jusqu'au Vœnern. Il vint du fer d'Uddeholm et de Munkfors et de beaucoup d'autres forges.

Quoi, Ekebu n'est-il donc plus la principale des forges du Vermland ? Personne ne veille donc plus sur la gloire du vieux domaine ? Torrents et rivières, ports et écluses, bateaux et chalands s'étonnent et se demandent : « Le fer d'Ekebu ne paraîtra-t-il pas bientôt ? » Et dans les bois, dans les montagnes et les vallées, court un murmure de surprise : « Le fer d'Ekebu ne vient-il pas ? Ne viendra-t-il jamais plus de fer d'Ekebu ? » Et, au fond des forêts, la meule de charbon fait des gorges chaudes ; les grosses têtes des martinets pouffent dans les forges ; les mines ouvrent leurs larges gueules et rient aux éclats ; les tiroirs des bureaux de commerce, où sont renfermés les contrats de la commandante, s'esclaffent. « Avez-vous jamais entendu rien de plus drôle ? Ils n'ont pas de fer à Ekebu ! Dans la plus importante forge du Vermland, ils n'ont pas de fer ! »

Allons, debout, Cavaliers insoucieux ! Souffrirez-vous qu'une telle honte s'abatte sur Ekebu ? Vous l'aimez pourtant cette place, la plus belle de la terre verte du bon Dieu. C'est vers elle que tendent vos désirs, quand vous cheminez sur les routes. Debout, Cavaliers, et sauvez la réputation du domaine ! D'ailleurs, si les marteaux d'Ekebu ont chômé, on a dû travailler dans les six autres forges qui en dépendent, et y forger assez de fer pour répondre aux contrats. Et Gösta Berling se décide à aller trouver les intendants des six autres forges.

Il jugea inutile de s'adresser à Högfors, trop voisin d'Ekebu, et remonta quelques milles vers le nord, jusqu'à Lœtafors.

C'était une belle place baignée par le Leuven et protégée par le pic de Gurlita. On n'y avait rien fait : la roue était cassée depuis six mois.

– Mais pourquoi ne l’a-t-on pas réparée ?

– Le seul homme de la commune qui l’aurait pu était occupé.

– Il n’a pas été occupé tout l’hiver ?

– Nous l’avons envoyé chercher chaque jour que Dieu donne, mais il n’est jamais venu. Il taillait des jeux de quilles et construisait des pavillons dans les jardins d’Ekebu.

Gösta continue son chemin vers Biörnidé, un superbe endroit où l’on eût rêvé de bâtir un château. La grande maison d’habitation y domine la vallée, dans un amphithéâtre de hauteurs que borne la ligne bleue du Leuven. C’est un paysage à souhait pour les promenades au clair de lune. Les douces nuits d’été vous invitent à remonter la rivière jusqu’aux cascades et jusqu’aux vastes grottes où jadis grondaient les forges. Biörnidé n’avait rien forgé de tout l’hiver. On n’avait pas même pu obtenir d’Ekebu l’argent du charbon !

Gösta rebroussa chemin et se dirigea vers le sud. Mais pas plus à Hön que sous les forêts de Lœfsta il ne trouva la moindre barre de fer. Et partout on maudissait les Cavaliers.

Enfin il arriva à Elgfors, petite forge perdue dans les collines, à l’est du Leuven, bonne terre pour la chasse, bonnes eaux pour la pêche, solitude charmante pour le rêve, mais d’un abord difficile : Gösta Berling et Don Juan s’en aperçurent.

L’intendant de la forge, Bendix, prit un air grave, et son visage se plissa soucieusement, lorsqu’il écouta Gösta.

– Je vais vous montrer quelque chose de fort curieux, frère Gösta, dit-il.

Et, ouvrant un tiroir, il y prit de petites limes d’acier très fines.

– Vous ne devineriez pas où je les ai trouvées ? poursuivit-il.

L'expression de son visage devint de plus en plus sombre.

Gösta Berling confessa qu'il n'en avait pas idée.

– Eh bien, reprit Bendix, je les ai trouvées dans la bouche d'un rat mort. Il portait ces limes en guise de dents. Et vous comprenez qu'avec des dents pareilles ces bêtes-là peuvent manger du fer. Elles ont rongé tout notre fer en barres. Quand je suis entré hier dans nos magasins, il n'y avait plus rien qu'un rat, un rat mort. Voulez-vous ces limes, frère Gösta ? Sur ma foi, elles sont fort intéressantes.

Gösta Berling tomba sur une chaise en riant aux éclats.

Et il revint à Ekebu.

Les Cavaliers – réduits à cinquante misérables quintaux qui dormaient dans leur magasin – entendaient toute la nature, y compris les gens, se moquer d'eux. Et les arbres leur faisaient des gestes de menace ; et le gravier gémissait sous leurs pas, car les forges d'Ekebu avaient perdu leur honneur.

* * *

Mais pourquoi tant d'histoires ? Voilà le fer d'Ekebu ! Le voilà chargé sur des chalands, et les chalands réunis à l'endroit où le Leuven se déverse, par le Klarelf, dans le Vœnern. Le voilà prêt à descendre jusqu'à Karlstad pour y être pesé. De là un bateau le transportera, à travers le Vœnern, jusqu'à Gothembourg.

L'honneur d'Ekebu est sauf. Comment ? À Ekebu on n'avait que cinquante quintaux, et dans les six autres forges, rien. Où a-t-on pu trouver ce poids énorme sous lequel les chalands ploient ? Demandez-le aux Cavaliers.

Les Cavaliers sont à bord : ils comptent suivre leur fer jusqu'à Gothembourg. Ce n'est pas à de vulgaires bateliers qu'ils

ont remis leur précieux fardeau. Ils sont venus eux-mêmes, avec des bouteilles et des paniers de provisions, des cors et des violons, des fruits, des lignes de pêche et des jeux de cartes. Ils ne quitteront point leur fer qu'ils ne l'aient vu déchargé sur le quai de Gothembourg. Ils l'ont eux-mêmes embarqué, et, quand on l'aura transbordé dans le bateau de Karlstad, ils seront là, veillant aux voiles et la main sur le gouvernail. Y a-t-il un banc de sable dans le Klarelf, un écueil dans le Vœnern dont ils n'aient l'expérience ? Et la barre des voiliers n'est-elle pas aussi familière à leurs mains que l'archet du violon et les rênes du traîneau ?

Comme ils choient ce fer ! Ils le couvrent de larges toiles : ils n'en laissent pas une parcelle à nu. Ce sont ces lourdes barres grises qui vont sauver la gloire d'Ekebu. Il n'est pas permis aux étrangers d'y jeter des regards indifférents.

Aucun des Cavaliers n'est resté au manoir. Le cousin Kristoffer a quitté le coin du feu ; le mélancolique Lœvenborg, son gîte de rêveur. Mais au moment où ils vont larguer les amarres, Lœvenborg leur crie d'arrêter et leur indique de la main une femme qui court sur la route, comme si elle était poursuivie.

Il n'est pas rare que la vie arrange de ces rencontres extraordinaires. Que d'ailleurs, si elles vous étonnent, étonnez-vous donc que les Cavaliers fussent précisément à l'endroit où le bac du passeur traverse le Klarelf, le lendemain même que s'était enfuie la comtesse Élisabeth.

Elle avait marché toute la nuit et arrivait en courant au débarcadère. Ils ne soupçonnèrent pas qui se cachait sous ces vêtements rustiques.

Tout à coup, derrière elle, dans un nuage de poussière, apparut une grande calèche jaune. Attelée, la fugitive se précipita sur le chaland des Cavaliers et cria :

– Cachez-moi ! Cachez-moi !

Puis elle trébucha contre une barre de fer et tomba. Les Cavaliers reconnurent alors la jeune comtesse et s'empressèrent de démarrer et de gagner le milieu du courant.

Le comte Henrik et la comtesse Martha étaient assis dans la calèche. Ils interrogèrent le passeur.

– Quels sont ces gens, à bord de ce chaland ? demanda la comtesse Martha.

– Ce sont les Cavaliers, comme nous avons coutume de les nommer, répondit le passeur.

– Oh ! dit la comtesse, ta femme est en de bonnes mains, Henrik. Il ne nous reste plus qu'à rentrer.

* * *

La jeune femme épouvantée s'était accroupie sans mot dire, les yeux fixés sur la rive. Elle ne se rendit bien compte de l'endroit où elle était qu'après avoir vu disparaître la voiture. Alors elle se leva brusquement comme pour fuir, mais elle était prisonnière, au milieu des Cavaliers interdits et muets. Ils avaient peine à retrouver, dans cette étrangère salie par la marche, maigre, pâle, décharnée, aux yeux farouches, la petite comtesse qui les charmait naguère de sa grâce et de sa fragilité.

Gösta Berling, à quelques pas en arrière, incertain si sa vue ne lui serait pas trop pénible, n'osait se montrer.

Elle se releva et cria :

– Je veux partir !

Elle insistait pour qu'on la fit passer à l'autre rive sur le canot qui suivait le chaland. Mais personne n'avait le courage de lui obéir. Et vainement ils essayaient de la calmer. Qu'avait-elle à craindre au milieu de vieux hommes pauvres ? Du moins, ces vieux hommes sauraient la protéger.

– Non ! s'écria-t-elle. Dieu ne m'a pas pardonné. Laissez-moi partir.

Gösta Berling comprit qu'il serait encore plus dangereux de s'opposer à son désir que de le contenter. Il s'approcha d'elle, bien que tous ses muscles se raidissent contre ce qu'il allait faire, et la pria de se tranquilliser. Puis il la prit, la porta dans le canot et rama vers la rive de l'est. Ils abordèrent à un petit sentier, et le jeune homme l'aida à descendre.

– Que deviendrez-vous ? demanda-t-il.

Elle leva le doigt vers le ciel.

– Si jamais, chère comtesse…

Sa voix le trahit, mais elle devina son intention.

– Oui, fit-elle, si j'ai besoin de vous, je vous enverrai chercher.

– J'aurais voulu vous protéger, dit-il.

Elle lui tendit la main, une main qui resta dans la sienne inerte et froide…

Quand il revint au chaland, il tremblait de fatigue, comme s'il eût accompli la tâche la plus pénible de son existence.

* * *

Est-il vrai, ainsi que le prétend la légende, que les Cavaliers avaient à bord plus de sable que de fer ? Est-il vrai qu'arrivés à Karlstad ils portèrent et reportèrent, de la bascule aux chalands, les mêmes barres, jusqu'à ce que des centaines et des centaines de quintaux fussent pesés ? Est-il vrai qu'ils y réussirent, parce que le maître de la bascule et ses gens goûtèrent un peu trop aux paniers de provisions et aux bouteilles d'Ekebu ? Tant y a qu'on était gai sur les chalands.

Dès que les Cavaliers eurent leur quittance, ils rechargèrent eux-mêmes leur fer sur un voilier du Vœnern. D'ordinaire les caboteurs s'occupaient du transport jusqu'à Gothembourg, et, la livraison faite, les forges du Vermland ne s'en souciaient plus. Mais les Cavaliers, plus scrupuleux, désiraient suivre leur marchandise jusqu'à destination.

Sur le Vœnern, un accident arriva. Il y eut, cette nuit-là, paraît-il, un coup de vent qui les poussa contre un écueil, et le voilier coula avec sa charge. Les Cavaliers perdirent leurs cors de chasse, leurs jeux de cartes et même, dit-on, des bouteilles pleines. Mais l'honneur d'Ekebu était sauvé : le fer avait été pesé à Karlstad. Le commandant écrivit aux négociants de Gothembourg pour leur annoncer le sinistre ; et tout fut dit.

Et si les ports, les écluses, les meules de charbon, les mines, les chalands et les voiliers murmurent et chuchotent d'étranges choses ? Si un bruissement passe dans les forêts et dit que tout ce voyage n'a été qu'une frime ? Si tout le Vermland affirme qu'il n'y eut jamais plus de cinquante malheureux quintaux à bord des chalands et que le naufrage avait été un coup monté ? Eh bien, un nouvel exploit a été accompli et un vrai tour de Cavalier. Ce n'est pas cela qui nuit à la réputation du vieux domaine. D'ailleurs, il est possible que les Cavaliers aient acheté du fer ou qu'ils en aient trouvé dans des magasins oubliés. Qui saura jamais la vérité ? Le maître de la bascule, lui, n'a jamais voulu entendre parler de ruse ou de plaisanterie.

Quand les Cavaliers revinrent au manoir, ils apprirent que le comte Dohna avait envoyé chercher en Italie des preuves que son mariage n'avait pas été légal. J'ignore quelles pouvaient être ces preuves. Il faut traiter doucement les vieilles histoires : elles ressemblent à des roses fanées dont les pétales tombent au doigt qui les touche. Toujours est-il que, quelque temps après, le tribunal de Bro déclara nul le mariage du comte Henrik Dohna et d'Élisabeth Dücker.

CHAPITRE XV

LA MAISON DE LILLIÉCRONA

On comptait parmi les Cavaliers un grand musicien, un homme haut et fort, aux membres vigoureux, avec une grosse tête et d'épais cheveux noirs. Il n'avait pas plus de quarante ans à cette époque ; mais son visage laid et lourd, et ses manières lentes lui donnaient souvent un air de vieux. Du reste, il était bon et d'humeur mélancolique.

Un après-midi, il mit son violon sous son bras et s'en alla d'Ekebu. Bien qu'il ne pensât jamais y revenir, il ne dit adieu à personne. Les malheurs de la comtesse Élisabeth l'avaient dégoûté de la vie du manoir.

Il marcha sans se reposer tout le soir et toute la nuit, et, au lever du soleil, il arriva à une maison, nommée Löfdala, qui lui appartenait.

Personne n'y était éveillé. Lilliécrona s'assit sur le long banc vert devant la maison et regarda son domaine. Oh ! Dieu, il n'existait pas de plus belle place au monde ! La pelouse, légèrement en pente, était couverte d'une herbe fine et vert tendre. Ce gazon-là n'avait pas son pareil. Les brebis pouvaient y paître, les enfants y jouer et s'y rouler : il restait toujours aussi abondant et aussi vert. La faux n'y avait jamais passé ; mais, au moins une fois par semaine, la maîtresse y faisait balayer toutes les feuilles

sèches, les rameaux et les brins de paille. Entre la pelouse et la maison, là où il était assis, Lilliécrona contempla la belle allée sablée et ramena instinctivement ses pieds sous le banc. Les enfants l'avaient ratissée la veille au soir et y avaient tracé de jolis dessins, et ses grands pieds venaient de gâcher ce travail délicat.

Et vous n'imaginez pas comme tout poussait sur ce coin de terre béni ! Les six sorbiers qui gardaient la cour avaient la hauteur des hêtres et l'amplitude des chênes. Où trouver ailleurs des arbres semblables ? ils étaient magnifiques avec leur tronc robuste tapissé de lichens jaunes et leurs opulentes grappes de fleurs, dont la blancheur se détachait sur la sombre verdure. On pensait, en les voyant, au grand ciel étoilé. Certes, la façon dont les arbres grandissaient à Löfdala était bien merveilleuse. Il y avait un vieux peuplier si gros que deux hommes n'auraient pu l'embrasser. Il était creux et vermoulu ; la foudre l'avait décapité ; cependant, il ne voulait pas mourir. Chaque printemps une touffe de verdure sortait de son gros tronc et prouvait qu'il vivait encore. Le merisier près du pignon, à l'est, ombrageait maintenant toute la maison : il se dépouillait déjà de ses fleurs dont les pétales blancs jonchaient le toit. Et les bouleaux, qui formaient çà et là des bouquets dans les champs, devaient avoir leur paradis à Löfdala, à en juger par leur extraordinaire fantaisie. L'un n'imitait-il pas les tilleuls touffus ? L'autre se tenait droit et raide comme un peuplier ; le troisième voulait ressembler à un saule pleureur. Ils mettaient un soin jaloux à se distinguer les uns des autres, et tous étaient superbes.

Lilliécrona se leva et fit le tour de la maison. L'adorable jardin ! Il s'arrêta pour en humer les parfums. Les pommiers étaient en fleurs. Il le savait, puisqu'il les avait vus dans toutes les fermes qu'il avait traversées : mais nulle part ils ne fleurissaient comme ici, – comme ici où ses yeux d'enfant les avaient tant de fois admirés. Il s'avança les mains jointes et d'un pas léger. Le sol était blanc, les arbres blancs, et d'un blanc qui se teintait de rose. Il reconnaissait dans chaque arbre un vieil ami. Les pommiers aux pommes de glace étaient entièrement blancs,

mais les pommiers dont les pommes mûrissent dès la fin d'août avaient des fleurs roses, et celles des pommes d'api étaient presque rouges. Et le plus beau de tous était le vieux pommier sauvage, dont les petits fruits amers ne se mangent pas. Il n'épargnait pas ses fleurs : on aurait dit une vague de neige dans l'éclat du matin.

La rosée avait lavé toute la poussière sur les feuilles brillantes. Du haut des montagnes et des bois glissèrent les rayons de l'aurore. Les cimes de sapins en furent comme incendiées. Au-dessus des champs de trèfle et des seigles et des orges, et au-dessus des avoines qui commençaient à verdir, planait un brouillard diaphane, un vrai voile de beauté. Et les ombres se dessinaient aussi nettes qu'au clair de lune.

Lilliécrona s'arrêta longuement devant le jardin potager, les « couches d'épices » ainsi qu'on les appelait alors. C'était l'œuvre de la maîtresse et des bonnes. Elles avaient bêché, elles avaient arraché la mauvaise herbe, engraissé et travaillé la terre jusqu'à la rendre légère et fine. Puis, elles avaient pris des cordes et des bâtons et avaient dessiné des lignes, des plates-bandes et de petits sentiers qu'elles avaient tassés en les piétinant. Enfin, elles avaient semé et planté. Et les enfants les avaient aidées. Quelle joie, bien que ce fût pénible de tenir les bras tendus à travers les plates-bandes ! Ah, on avait fait ici des choses utiles ! Et maintenant ce qu'on avait semé sortait de terre. Les petits pois et les haricots, avec leurs deux grosses premières feuilles, se dressaient, fiers et braves ; les carottes et les navets se levaient dans une égalité parfaite. Et presque au ras de la terre, ces petites feuilles frisées des persils, étaient-elles assez drôles ? Dieu les bénisse ! Il y avait aussi un carré dont les bords n'étaient pas si bien tracés et dont les compartiments ressemblaient par la variété de leurs cultures à une carte d'échantillons : c'était le potager des enfants.

Lilliécrona appuya son violon sur son épaule et se mit à jouer. Les oiseaux chantèrent dans le fouillis de ronces qui pro-

tégeait le jardin des vents du nord. Il était impossible qu'une voix qui sût chanter ne chantât pas sous ce lumineux matin. L'archet marchait tout seul. Lilliécrona allait et venait dans les allées, et le violon s'exaltait. Non, il n'y avait pas au monde de plus belle place que Löfdala. Qu'est-ce que le manoir d'Ekebu à côté de Löfdala ? La maison de Löfdala est couverte de chaume, et n'a pas d'étage. Elle est bâtie à l'orée des bois, au pied des montagnes, et la longue vallée s'étend devant elle. Ni lac, ni chute d'eau, ni parc, rien d'extraordinaire, rien ; mais tout y est beau, parce que tout y respire la tranquillité et la douceur du foyer. La vie y est commode. Ce qui la rend ailleurs pénible et malaisée s'y trouve aplani. Et c'est ainsi que les choses doivent être autour d'un foyer.

À l'intérieur de la maison, la maîtresse dort dans une pièce qui regarde le jardin. Tout à coup elle s'éveille : elle écoute et ne fait aucun mouvement. Elle écoute en souriant. Et la musique approche, et le musicien semble arrêté sous sa fenêtre. Ce n'est pas la première fois que, sous sa fenêtre, elle entend le violon. C'est ainsi que son mari a coutume de revenir, quand leurs extravagances ont été plus furieuses que d'habitude là-bas, à Ekebu. Il revient, se confesse et demande pardon, et lui avoue quelle sombre force l'entraîne loin de tout ce qu'il aime, – loin d'elle et de ses enfants.

Pendant qu'il joue, elle se lève ; elle s'habille sans savoir au juste ce qu'elle fait, toute aux aveux du violon : « Ce n'est pas le luxe et la bonne chère qui me poussaient à m'en aller, dit la musique, ni l'amour d'autres femmes, ni le désir de la gloire : c'est la diversité magnifique de la vie, son amertume, sa douceur, sa richesse et sa folie. Il fallait que je la sentisse. Mais j'en ai assez : je reviens ; je ne quitterai plus ma maison. Pardonne-moi, aie pitié de moi ! »

Elle écarte le rideau, ouvre la fenêtre ; et le musicien voit son doux et beau visage. Elle est bonne ; elle est pleine de sagesse. Ses regards tombent sur toutes les choses comme une

bénédiction. Elle gouverne et elle règne, et, là où elle est, tout doit pousser et prospérer. Elle porte en elle le bonheur.

Il s'élance sur le rebord de la fenêtre, à ses côtés, plus heureux qu'un jeune amant. Puis il l'enlève, et l'emporte à travers le jardin, sous les arbres en fleurs.

Et quand les enfants s'éveillent, quelle joie ! Quel ravissement ! Ils s'emparent de lui ; ils tiennent à lui montrer tout ce qu'il y a de nouveau : le nid d'oiseau dans le peuplier, et les petits poissons de l'étang qui se sont multipliés et nagent à la surface de l'eau. Et l'on va se promener dans les champs. Ne faut-il pas que le père voie comme le seigle est épais, comme le trèfle grandit et comme les feuilles froissées des pommes de terre commencent à percer ? Ne faut-il pas qu'il assiste au retour du pâturage et qu'il fasse connaissance avec les petits veaux ? Ils le conduisent dans la bergerie. Ils le mènent dans la basse-cour chercher les œufs, et dans l'écurie donner du sucre aux chevaux. Ils lui marchent sur les talons toute la journée. Pas de leçons ! Pas de travail ! Père est revenu. Et le soir père leur joue ses meilleures danses ; et père a été pour eux un si gai, si charmant camarade, que les enfants s'endorment en priant Dieu que père reste toujours à la maison.

Et pendant huit jours père resta, joyeux comme un gamin, amoureux de tout, de sa maison, de sa femme, de ses enfants, sans aucune pensée du manoir d'Ekebu.

Et voici qu'un matin il partit. Il ne pouvait plus y tenir. C'était trop de bonheur et de tranquillité pour lui. Ekebu était mille fois moins agréable ; mais Ekebu était au centre de la vie tourbillonnante. Comment vivre séparé des Cavaliers, loin du lac de Leuven et de la ronde effrénée des aventures ?

Ici, tout allait son train ordinaire ; tout poussait et prospérait sous les yeux de la bonne maîtresse. Et si le maître, lui, aspirait à vivre au manoir des Cavaliers, on n'y trouvait point à redire ? Vous plaindrez-vous que le soleil du ciel disparaisse

chaque soir à l'occident et laisse la terre en obscurité ? Qu'y a-t-il de plus indomptable que la résignation, de plus assuré de vaincre que la patience ?

CHAPITRE XVI

LA SORCIÈRE DU DOVRE

La sorcière du Dovrefjell est descendue parmi les hommes et chemine sur les rives du Leuven, petite, voûtée, jupe de peau et ceinture ornée de clinquant. Pourquoi a-t-elle quitté les repaires des loups ? Que cherche-t-elle dans la verdure des vallées ?

Elle rôde en mendiant, car elle est avide et rapace, malgré ses richesses. Elle est riche : dans les crevasses des montagnes on dit qu'elle garde de lourdes barres d'argent, du bel argent blanc ; et sur les plateaux, entre les fjells, paissent ses troupeaux de grandes vaches aux cornes d'or. Cependant elle marche le long des routes en souliers d'écorce et dans sa robe de peau graisseuse, où une broderie bariolée s'efface sous la crasse des années. Elle ne fume que de la mousse et ne craint pas de demander l'aumône aux plus misérables.

Elle est vieille, vieille. Quand l'éclat de la jeunesse baignait-il son large visage jaune, tout luisant de graisse, et son nez épaté, et ses yeux étroits et bridés qui brillent sous la saleté comme des braises sous des cendres grises ? Quand était-elle assise, jeune pastourelle, dans l'enclos du chalet, répondant par des airs de trompe aux chansons d'amour du jeune pâtre, sur le fjell opposé ? On prétend qu'elle a plusieurs centaines d'années. Les personnes les plus âgées ne se rappellent pas le temps où elle ne

parcourait point la contrée, et leurs pères l'avaient vue vieille, quand ils étaient jeunes. Elle n'est pas morte maintenant. Moi qui vous parle, je l'ai vue.

Elle est puissante, et de la race finnoise, savante en sorcellerie. Elle ne s'humilie ni ne s'incline devant personne. Ce ne sont pas des traces timides que ses larges pieds laissent dans la poussière des routes. Elle sait appeler la grêle, diriger l'éclair, égarer les troupeaux, jeter les loups sur les brebis. Il vaut mieux être bien avec elle. Mendiât-elle toute une livre de laine et même l'unique chèvre du pauvre, donnez-la-lui, sinon le cheval s'abattra, la cabane brûlera, la vache tombera malade, l'enfant mourra, la ménagère économe perdra la raison.

Elle n'est nulle part la bienvenue. Mais il faut la recevoir, le sourire aux lèvres. On ne sait pas contre qui elle est descendue des fjells ni pourquoi. Ce n'est pas seulement afin de remplir sa besace. De mauvais augures l'accompagnent : les renards et les hiboux hurlent sinistrement au crépuscule ; les elmas, chenilles mystérieuses, rouges et noires, et qui bavent du venin, sortent des forêts et rampent jusqu'au seuil des maisons.

Elle est orgueilleuse. Elle porte dans sa tête la sagesse des aïeux. Des runes précieux sont gravés autour de son bâton qu'elle ne vendrait pas pour tout l'or de la riche vallée. Les chansons magiques lui sont familières. Elle connaît l'art de préparer des philtres et les vertus des herbes et le moyen de frapper son ennemi ou de le paralyser à des lieues de distance. Et elle noue des nœuds de tempêtes.

Que ne puis-je déchiffrer les étranges pensées de ce cerveau centenaire ! Descendue du crépuscule des forêts et des fjells, que pense-t-elle des chrétiens, cette aïeule qui croit en Tor, le tueur des géants, et dans les puissants dieux finnois ? Les chrétiens doivent lui paraître ainsi que des chiens apprivoisés à un loup gris. Indomptée comme la bourrasque de neige et rude comme le torrent, elle n'aimera jamais les enfants de la plaine.

Cependant elle revient toujours parmi eux. Les gens frissonnent à sa vue, mais la fille des déserts marche tranquille, protégée par l'horreur qu'elle inspire. Le chat ne croit pas plus en ses griffes qu'elle ne croit en sa science et dans la force des chants inspirés par les dieux. Pas de roi plus sûr de son royaume que cette femme de son empire de terreur.

La sorcière du Dovre a traversé plusieurs villages et arrive à Borg. Jamais elle ne daigne prendre le chemin de la cuisine. Elle foule de ses gros souliers d'écorce les allées finement ratissées et bordées de fleurs, avec autant de calme et d'indifférence que si elle suivait les sentiers des chalets. Et elle monte tout droit les escaliers des terrasses.

Ce matin-là, la comtesse Martha, debout sur le perron, contemplait la splendeur des choses. Deux servantes, qui transportaient, suspendus à un long bâton, des jambons nouvellement fumés, s'arrêtèrent devant elle :

– La gracieuse comtesse veut-elle sentir s'ils sont assez fumés ?

À ce moment, la vieille Finnoise approche et met la main sur un des jambons. Ah ! la bonne couenne brune, grasse, luisante, et le bon parfum de fumée et de genévrier ! Elle n'a pas accoutumé de prier longtemps. Ce qu'elle touche, il faut qu'on le lui abandonne.

– Va-t'en d'ici, vieille voleuse ! crie la comtesse.

– Donne-moi le jambon, dit la sorcière tranquillement.

– Elle est folle ! s'écrie la comtesse.

Et, sans plus s'occuper de la mendiante, elle ordonne à ses servantes de porter leur fardeau à la maison de provisions.

Les yeux de la centenaire flamboient de colère et d'avidité.

– Donne-moi le beau jambon brun ! répète-t-elle. Donne-le-moi, ou ça ira mal pour toi.

– J'aimerais mieux le donner aux pies qui se promènent là-bas !

Alors, la vieille est secouée d'une tempête de rage. Elle brandit violemment le bâton des runes vers le ciel. Ses lèvres poussent des cris et des paroles mystérieuses. Ses cheveux se dressent, ses yeux luisent.

– Que les pies te dévorent toi-même ! hurle-t-elle.

Et elle part, vomissant des malédictions et agitant le bâton au-dessus de sa tête.

La comtesse Martha demeure un instant immobile, parcourue d'un frisson. Elle essaie de rire, mais le rire expire à ses lèvres. Elle ne peut en croire ses yeux : les voici qui viennent, les pies !

Du parc et du jardin, des volées de pies cinglent vers elle, les griffes et les becs tendus comme pour lui crever les yeux. Et leur rire moqueur résonne à ses oreilles. L'aveuglant soleil qui darde sur leurs ailes en fait miroiter les couleurs métalliques. Effarée, affolée, la comtesse s'élance dans le vestibule et referme la porte derrière elle. Haletant d'angoisse, elle s'appuie au mur et entend toujours leur bruissement d'ailes et leurs rires.

Cette porte qu'elle a refermée, elle l'a pour jamais fermée sur la douceur de l'été et sur la joie de l'existence. De ce jour, elle ne vivra plus qu'au fond d'une chambre close, derrière des stores baissés, dans une épouvante voisine de la folie.

Folle peut également paraître cette histoire, et pourtant elle doit être vraie. Que de gens la reconnaîtront et attesteront que je la raconte telle qu'on nous l'a transmise !

Les oiseaux firent leur nid dans les arbres du vieux parc et y restèrent. On avait beau les tuer : pour une de tuée, dix reve-

naient. Et leurs cris et leurs rires arrivaient aux oreilles de la comtesse malgré les fenêtres fermées. On m'a souvent décrit la chambre où elle vivait réfugiée pendant ce temps d'horreur. De lourdes tentures se déroulaient devant les croisées et les portes ; des tapis épais étouffaient le bruit des pas sur les parquets. Et les gens ne s'y glissaient que par la porte doucement entrebâillée. La comtesse craignait que les oiseaux ne pénétrassent avec eux. Elle passait ses journées assise dans un fauteuil, et, par moment, elle sursautait et poussait des cris aigus. Ses cheveux grisonnèrent ; son visage se rida ; elle devint très vite une pauvre vieille et ne se roidit jamais contre le terrible enchantement.

Je ne parlerai plus d'elle. Bien des histoires qui courent sur cette femme m'ont jadis réjoui le cœur, car, dans sa jeunesse, elle était joyeuse, prodigue et pas méchante. Mais elle ne comprit pas que l'âme ne saurait vivre de frivolités et de plaisirs. L'âme est toujours affamée, et, lorsque ces vains aliments viennent à lui manquer, elle déchire alors les autres âmes et finit par se déchirer elle-même.

CHAPITRE XVII

LA SAINT-JEAN

C'est le temps le plus splendide de l'année, la Saint-Jean, et c'est aussi l'époque où Sintram, le méchant maître de Fors, sent le plus de dépit et le plus de rancune fermenter dans son âme. Il détestait cette invasion triomphale de la lumière. Le tapis diapré qui recouvre la terre, l'habit frais et neuf dont resplendissent les arbres irritaient ses yeux. La route même, pour grise et poudreuse qu'elle fût, avait sa bordure de fleurs ; et Sintram ne lui pardonnait pas ses couronnes de cerfeuil et ses touffes de primevères.

Quand la splendeur du jour de la Saint-Jean se répandit sur les montagnes et que l'air vibrant apporta jusqu'à Fors le son des cloches de l'église, quand la paix infinie de ce jour de fête enveloppa la contrée, alors Sintram se leva furieux et résolut d'aller à l'église, lui aussi. Ceux qui acclamaient avec tant d'enthousiasme le renouveau et l'été verraient ce qu'en pensait Sintram.

Il revêtit sa grosse pelisse de loup ; il mit ses gants de fourrure. Il fit atteler son cheval roux à son traîneau de course et attacher des grappes de grelots dans le harnais brillant, orné de coquillages. Habillé comme pour affronter trente degrés de froid, il s'en alla vers le temple. Il se plaisait à croire que le grincement sous les patins du traîneau venait de l'âpre gelée, et que

c'étaient les frimas qui couvraient les flancs de son cheval d'une écume blanche. Il n'avait pas trop chaud. Le froid irradiait de lui comme la chaleur du soleil.

Il traversa, au nord de l'église de Bro, la plaine riche, de grands villages opulents et des champs de blé où voltigeait et planait le chant des alouettes. Jamais ailleurs je n'ai entendu les alouettes chanter comme sur ces plaines de Bro. Je me suis souvent demandé si vraiment Sintram pouvait rester sourd à leurs trilles d'allégresse.

Que de spectacles agaçants pour lui le long de cette route ! Deux bouleaux s'inclinaient et saluaient à la porte de chaque maisonnette, et, par les fenêtres ouvertes, on apercevait des fleurs et des rameaux verts suspendus aux murs des chambres. La plus chétive petite mendiante se promenait avec une branche de lilas à la main. Point de paysanne qui n'eût un bouquet de fleurs dans les plis de son mouchoir d'église. Des mâts, ornés de guirlandes et de couronnes encore fraîches, se dressaient au milieu de la cour des fermes. Le piétinement des danses avait froissé l'herbe tout autour, car la ronde y avait tourné dans la nuit claire. Sur le Leuven les trains de bois se pressaient. Leurs petites voiles blanches hissées flottaient comme des drapeaux, et il n'y avait pas une vergue qui ne fût couronnée de verdure. Sur tous les sentiers et les chemins qui menaient à Bro, les femmes se hâtaient et avaient mis pour la première fois leurs belles robes d'été. Et l'on se réjouissait du grand repos dominical, de la tiédeur, des promesses de moisson, et des fraises qui commençaient à rougir aux pentes des fossés. L'air calme, le ciel sans nuage et le chant des alouettes faisaient dire : « On voit bien que le jour appartient à Notre-Seigneur. »

À ce moment, Sintram arriva dans son traîneau. Il jurait et fouettait son cheval éreinté et tout en sueur. Le grincement sinistre du gravier, le tintement aigu des grelots empêchaient d'entendre l'appel des cloches. Et la figure du méchant se rengorgeait sous son bonnet de fourrure.

Les gens de la messe se mirent à frissonner. Ceux qui, debout à l'ombre de l'église ou assis sur le mur de l'enclos, attendaient le commencement du service divin, le virent avec un profond étonnement descendre du traîneau et traverser le cimetière. Tout à l'heure, dans la splendeur des choses, ils se félicitaient de fouler les sentiers de la vie, mais, lorsqu'ils aperçurent le méchant Sintram, de funestes pressentiments les assaillirent.

Il s'avançait et saluait un ami çà et là. Qui n'était point honoré de son salut s'en flattait grandement, car Sintram ne saluait que ceux qui servaient sa cause. Son bonnet rasa presque la terre devant le pasteur de Brobu. Il le leva pour les Cavaliers, mais il n'eut pas même un petit geste de la main pour le curé de Bro et le juge de Munkerud.

Il entra dans l'église et jeta ses gants contre le pupitre de sa stalle, si violemment que les griffes de loup, qui en ornaient le bout des doigts, retentirent de la porte à l'autel. Quelques femmes déjà installées sur leur banc faillirent s'évanouir à l'apparition de cet être couvert d'une peau de bête. Les âmes ne goûtèrent plus aucun recueillement. Mais il était trop redouté pour qu'on osât lui dire de sortir.

En vain le bon vieux curé parla de la fête lumineuse. On ne l'écouta que d'une oreille distraite, car tout le monde se demandait quelle infortune annonçait la présence du méchant maître de Fors.

Quand le service fut fini, on le vit monter au sommet de la colline où est située l'église de Bro. De là il promena ses yeux sur le détroit du Leuven jusqu'au presbytère de Brobu. Et il menaça du poing les rives verdoyantes. Puis ses regards descendirent vers le sud jusqu'aux caps bleuissants qui semblent enclore le lac. Puis ils remontèrent vers le nord et s'en allèrent jusqu'au pic de Gurlita. Et il menaça du poing toutes les hauteurs qui encadrent la riche vallée. S'il avait eu des foudres à lancer, on ne doutait point qu'il en eût accablé avec délices ces paisibles contrées.

D’étranges bruits coururent ensuite. On prétendit que le sacristain, en venant fermer la porte de l’église, y cassa sa clef contre un dur morceau de papier enfoncé dans la serrure. Il remit le papier au curé ; et chacun comprit que c’était une missive adressée à un être de l’autre monde. On sut même ce qui était griffonné sur ce papier diabolique. Le curé l’avait brûlé devant le sacristain. Les lettres avaient lui toutes rouges sur un fond noir. Et le sacristain n’avait pu éviter de les lire. Et il y avait lu que Sintram promettait à son seigneur et maître le désastre et la ruine de tout le pays, aussi loin que se voyait le clocher de Bro.

CHAPITRE XVIII

LE PATRON JULIUS

Le patron Julius descendait son coffre peint en rouge et s'apprêtait à quitter l'aile des Cavaliers. Il remplit d'eau-de-vie à la bigarade parfumée un petit baril vert, depuis longtemps son compagnon de voyage, et, dans la grande boîte à provisions sculptée, il enferma du pain, du beurre, du vieux fromage, délicieusement veiné de brun et de vert, des tranches de jambon gras et des crêpes qui nageaient dans de la confiture aux framboises.

Ces préparatifs achevés, le patron Julius fit le tour du domaine, et, les larmes aux yeux, dit adieu à toute la magnificence d'Ekebu. Il caressa une dernière fois les boules de quilles usées et luisantes et les joues rondes des gamins qui fourmillaient autour des usines. Il visita les tonnelles du jardin et les grottes du parc. Il entra dans les écuries et dans les étables, flatta le museau des chevaux, secoua amicalement le taureau hargneux par les cornes et laissa les veaux lécher ses mains.

Enfin il monta à la maison d'habitation où l'attendait le déjeuner suprême. Oh, la triste chose que la vie ! Il y eut de l'amertume dans le vin, du poison dans les plats. Le brouillard des larmes voilait les regards. Les toasts d'adieu furent entrecoupés de sanglots. Dorénavant sa vie ne serait qu'une longue nostalgie. Jamais le sourire ne détendrait plus ses lèvres ; les

chansons s'évanouiraient de sa mémoire. Il pâlirait ; il se fanerait comme une rose mordue de la gelée, comme un lis sans eau. Des nuages de pressentiments sombres passaient sur son âme. Les Cavaliers ne reverraient pas le malheureux Julius.

Florissant de bien-être et de santé, jamais plus ils ne lui demanderaient de leur ton narquois quand, pour la dernière fois, il vit le bout de ses pieds. Puissent-ils du moins lui garder un fidèle souvenir ! Le devoir l'appelait. Là-bas, chez lui, sa mère l'attendait : pendant dix-sept ans elle l'avait attendu. Elle venait de lui écrire une lettre pressante : il obéissait. Il n'ignorait pas que ce serait sa mort ; mais en bon fils il obéissait. Adieu donc les aventures, et les festins ! Adieu les parquets blancs et luisants du manoir ! Adieu les berges d'Ekebu et le fier torrent ! Vous quitter, c'est mourir.

Après le déjeuner, le patron Julius passa dans la cuisine et fit ses adieux aux gens de la maison. Il les embrassa tous, depuis la cuisinière jusqu'à la vieille journalière, et leur planta sur les joues des baisers tendres et sonores. Les servantes pleurèrent et se lamentèrent : un monsieur si brave et si gai qui allait mourir !

Le patron Julius donna l'ordre que sa charrette fût tirée du hangar et son cheval de l'écurie. Il le fit d'une voix tremblante. Certes il ne voulait rien dire de mal de sa mère. Mais elle aurait dû songer à la vieille voiture et à la vieille jument Kaysa. Comment supporteraient-elles le voyage ?

Cependant rien n'égalait en amertume son adieu aux Cavaliers. Le petit patron Julius, plus fait pour rouler que pour marcher, se sentit tragique jusqu'au bout des doigts. Il se rappela le vieux roi Gösta Wasa qui avait prédit au peuple suédois qu'on le regretterait, jusque-là qu'on voudrait le déterrer. Et, pour finir, il leur chanta les meilleures chansons de son répertoire. C'est ainsi qu'il désirait vivre dans la mémoire des Cavaliers.

La dernière coupe était vidée, la dernière chanson s'était envolée, la dernière accolade était donnée. On l'aida à passer

son pardessus et on lui mit le fouet en main. Les yeux du patron Julius, embrumés de larmes, y voyaient à peine aussi loin que son nez. Les Cavaliers le soulevèrent et le hissèrent. Des hurrahs retentirent autour de lui. On l'installa sur quelque chose. Le fouet claqua, le véhicule s'ébranla, et, quand il retrouva la vue, il était sur la route.

Les Cavaliers avaient beau être émus et saisis d'un profond respect ; le chagrin n'avait pas étouffé leur plaisante humeur. L'un d'eux – Gösta Berling ou Bérencreutz ou le paresseux cousin Kristoffer – avait ménagé que la bien-aimée Kaysa n'eût pas besoin de quitter l'écurie, ni la vieille charrette le hangar. Un grand bœuf à taches blanches avait été attelé à un chariot, et, quand on y eut chargé le coffre rouge, le baril vert et la caisse à provisions sculptée, le patron Julius, aveuglé par ses pleurs, fut déposé non sur la caisse, ni sur le baril, ni sur le coffre rouge, mais sur le dos du grand bœuf tacheté de blanc. Certes les Cavaliers déploraient le sort de ce camarade condamné à une mort prématurée ; mais l'oppression de leurs cœurs dut être singulièrement allégée, lorsqu'ils le virent s'éloigner à califourchon sur cette bête pacifique, le corps secoué de sanglots, les bras tendus vers une suprême embrassade et retombant de désespoir.

Arrivé sur la route, ses larmes et les fumées du vin s'évaporant, le patron Julius observa qu'il se trouvait à cheval sur une bête. On dit qu'il se prit à réfléchir à tout ce qui peut arriver en dix-sept années. Évidemment, la vieille Kaysa avait changé. Les repas d'avoine et les prairies de trèfle d'Ekebu opéraient d'extraordinaires métamorphoses. Et, dans son premier ahurissement, il s'écria :

– Le diable m'emporte, mais je crois qu'il t'a poussé des cornes, Kaysa !

Il se laissa glisser à terre, monta dans la charrette et s'assit sur le coffre, et, les pensées de plus en plus sombres, il poursuivit son chemin.

Comme il s'approchait de Brobu, il entendit un chant cadencé :

Un et deux ! Un et deux !
Les chasseurs arrivent joyeux…

Mais ce ne furent point des chasseurs du Vermland : ce furent les gaies demoiselles de Berga et les belles jeunes filles du juge de Munkerud qui parurent. Elles portaient de petits paquets de provisions au bout de leurs bâtons, posés sur leur épaule comme des fusils ; et elles marchaient bravement sous le soleil en chantant :

Un et deux ! Un et deux !

– Où donc allez-vous, patron Julius ? crièrent-elles, sans remarquer les nuages de mélancolie qui obscurcissaient son front.

– Je tourne le dos à cette demeure du péché et de la vanité, répondit Julius. Je ne veux pas rester parmi des railleurs et des méchants à qui rien n'est sacré. Je m'en retourne chez ma mère.

– Ce n'est pas vrai, s'écrièrent-elles ; vous ne comptez pas quitter Ekebu !

– Si ! fit-il en frappant un coup terrible sur le coffre. Comme Loth s'enfuit de Sodome, je m'enfuis d'Ekebu. Adieu, jeunesses ! Gardez-vous d'Ekebu.

Sur ces graves paroles, il allait s'éloigner, mais cela n'était point du goût des gaies jeunes filles. Elles se proposaient d'aller jusqu'à Dunderklœtt et, la route étant longue et montante, elles avaient bonne envie de se laisser traîner dans le chariot du patron Julius, jusqu'au pied de la montagne. Il ne leur fallut pas

plus de deux minutes pour arriver à leurs fins. Le patron Julius tourna son attelage, et le chariot se remplit de jeunes filles.

Souriant, il trônait sur sa boîte à provisions. Le long du chemin poussaient des marguerites, des mille-fleurs, des campanules, et, quand le bœuf soufflait, les jeunes filles descendaient et cueillaient des bouquets, et bientôt des couronnes diaprées parèrent la tête du patron Julius et les cornes du grand bœuf.

Un peu plus loin, on passa à travers un taillis de clairs bouleaux et de jeunes aulnes. Les jeunes filles coupèrent des arbustes, arrachèrent des branches, et le chariot fut transformé en tonnelle ambulante.

La mélancolie du patron Julius se dissipait à mesure que le jour avançait. Il partagea ses provisions avec les jeunes filles et leur chanta ses airs. Quand ils atteignirent le sommet du Dunderklœtt et que le vaste paysage se déroula à leurs pieds, le cœur du patron Julius battit violemment, et il entonna l'hymne du Vermland :

Ô Vermland, pays magnifique, pays charmant !

Et l'amour du Vermland rendit ses lèvres éloquentes.

– Ah, Vermland, Vermland ! dit-il. Que de fois je t'ai regardé sur les cartes, mais de cette heure seulement je comprends ta figure. Tu es un vieil ermite qui rêve, les jambes croisées et les mains sur les genoux. Ton bonnet pointu descend sur tes yeux mi-clos. Tu portes un manteau de forêts bordé du ruban bleu des eaux et des collines. Tu es si simple que l'étranger ne voit pas même combien tu es beau. Tu es pauvre comme les saints hommes du désert, – pauvre, grave et doux. Immobile, tu laisses les ondes du Vœnern baigner tes pieds. À gauche, ton cœur bat dans tes mines et tes champs de minerais, et, au nord, ta tête est pleine du mystère des grands bois. Et nous, tes enfants, ô grave pays, nous ne demandons à la vie que des rires, des festins, des danses et des roses !

Les jeunes filles l’écoutaient avec étonnement.

Quand le soir commença de tomber et qu’on remonta dans le char, elles ne remarquèrent point où les menait le patron Julius et elles ne s’en aperçurent que lorsqu’on s’arrêta devant le perron d’Ekebu.

– Maintenant, vous allez entrer, dit-il, et nous ferons un petit tour de polka.

Les Cavaliers voyaient revenir le patron Julius, une couronne fanée autour de la tête et le char bondé de jeunes filles.

– Nous avions bien deviné, s’écrièrent-ils, que les jeunes filles l’avaient entraîné ! Sans cela, il nous serait revenu quelques heures plus tôt.

Car les Cavaliers se rappellent que c’est la dix-septième fois que le patron Julius a voulu quitter Ekebu, – une fois chaque année. Mais le patron Julius a déjà oublié sa dernière tentative comme toutes les autres. Sa conscience s’est endormie pour un an.

Ce n’était pas un homme ordinaire que ce patron Julius, léger à la danse, malgré son embonpoint, et vif à la table de jeu. Le pinceau, la plume et l’archet étaient également familiers à sa main. Il avait un cœur facilement ému ; de belles paroles lui montaient aux lèvres et les chansons gazouillaient dans sa gorge. Mais qu’eussent été tous ces avantages, je vous prie, s’il n’avait eu une conscience, une étrange conscience, pareille à ces libellules qui se dégagent des profondeurs sombres et prennent des ailes et vivent quelques heures, mais quelques heures seulement, à la douce lumière du soleil ?

CHAPITRE XIX

LES SAINTS D'ARGILE

L'église de Svartsiœ est blanche à l'intérieur comme à l'extérieur. Les murs, la chaire, les bancs, le plafond, la nappe d'autel, tout est blanc. Dans l'église de Svartsiœ, il n'y a point d'ornements, point d'images, pas le moindre écusson. Une croix, avec un blanc linceul jeté sur ses deux bras, se dresse au milieu de l'autel. Mais autrefois, il n'en était pas de même. Le temple était couvert de peintures et rempli d'images de pierre et d'argile.

Un pauvre artiste qui avait admiré le ciel un jour d'été et qui avait vu les nuages blancs monter et se dérouler de l'horizon s'était sans doute écrié : « Oh ! si les âmes, qui aspirent à Dieu, pouvaient escalader ces blanches montagnes et voguer vers le ciel sur ces vaisseaux célestes ! » Et il vit ces âmes, debout, des lis dans les mains et des couronnes d'or sur la tête. L'espace retentissait de leurs chants. Des anges aux larges ailes volaient à leur rencontre. Quelle foule de bienheureux ! Les molles ondulations des nuages en étaient couvertes. Ils y reposaient comme des nénufars sur l'eau d'un lac ; ils y poussaient comme des lis sur une prairie.

Et le pauvre artiste avait peint sa vision au plafond de l'église. Sa main qui menait le pinceau ne manquait pas de vigueur, mais elle était un peu raide, de sorte que les nuages res-

semblaient plus aux boucles frisées d'une perruque qu'à des montagnes de brouillard duveteux. Il avait habillé les bienheureux selon la mode des hommes, en chasubles rouges et en mitres d'évêque, avec des manteaux de prêtre, des cols plissés et empesés. Leurs corps étaient petits et diaphanes, leurs têtes grandes ; et il leur avait mis dans les mains des livres de cantiques et des mouchoirs. Des sentences latines s'envolaient de leur bouche. Ceux qu'il tenait pour les personnages les plus notables, il les avait placés sur les crêtes des nuages et assis sur de solides chaises de bois, afin qu'ils pussent entrer commodément dans l'éternité.

Or, le comte Dohna fit blanchir à la chaux toute l'église, y compris le plafond. Et, par la même occasion, les saints d'argile furent jetés dans le lac.

Ah, ces saints d'argile ! Je souhaiterais que la misère humaine me touchât toujours autant que le fit la perte de ces saints : je voudrais que la cruauté des hommes me remplît toujours de la même amertume que la cruauté du comte Dohna envers ces pauvres saints d'argile.

Songez qu'il y avait un saint Olaf, le heaume couronné et une hache à la main. Sur la chaire, une Judith, en camisole rouge et en jupe bleue, une épée dans sa main gauche, tenait dans sa droite un sablier – au lieu de la tête du guerrier assyrien. Et la reine de Saba ! Figurez-vous une mystérieuse reine, en camisole bleue et en jupe rouge, les mains chargées de livres cabalistiques, et les pieds pattés comme les portait la reine Pédauque. Un saint Georges gisait sur un banc du chœur depuis que son cheval et le dragon s'étaient effrités. Le bâton de saint Kristoffer verdissait, et saint Erik, couronné, était revêtu d'un manteau fleuri d'or qui lui tombait jusqu'aux pieds.

Dans cette église de Svartsiœ que de dimanches j'ai passés, la rancune au cœur contre celui qui avait enlevé ces images ! Il ne m'eût guère importé que leur dorure se fût pâlie et leurs couleurs ternies. Je les aurais entourées de l'auréole des légendes. Il

paraît que la paroisse s'était un peu lassée de les repeindre et de les redorer. Mais on n'y eût point touché, n'eût été le comte Henrik. Je l'ai haï, comme, seuls, les enfants savent haïr. Dans le monde des grandes personnes, il n'y a pas place à la haine contre un être aussi misérable, aussi ridicule. Mais je le haïssais ! Mon âme n'avait-elle pas faim et soif pendant ces longs services divins ? Le pasteur avait beau parler dans sa chaire de pardon et de charité, ses paroles n'arrivaient jamais jusqu'à moi. Si les pauvres saints avaient été là, nul doute que j'eusse entendu et compris ce qu'ils m'auraient prêché.

Le mariage du comte Henrik avait été annulé, et cette nouvelle avait provoqué l'indignation. Pour regagner la grâce de Dieu et le respect des gens, le comte fit réparer à ses frais la pauvre église de Svartsiœ. Il la fit passer à la chaux. Et lui-même et ses valets portèrent les saints dans une petite barque.

C'était un doux soir d'été : le bateau glissait sur la surface du Leuven. L'homme qui coupait les flots de ses rames lentes coulait des regards craintifs sur ces étranges passagers ; mais le comte Dohna n'avait point peur. Il se sentait le champion de la pure doctrine évangélique. Et aucun miracle ne s'accomplit : muets et découragés, les vieux saints déchus, un à un, descendirent dans le néant. Les sciences occultes de la reine de Saba avaient été impuissantes. Olaf, vieux Viking, tu avais perdu ton divin pouvoir !

Et, le dimanche suivant, l'église luisait toute blanche. Nulle image n'y menaçait plus le recueillement intérieur. Les yeux seuls de l'âme contempleraient la béatitude céleste, et les prières des hommes monteraient, comme elles le pourraient, sur leurs propres ailes et sans s'accrocher à l'ourlet du vêtement d'un saint. Mais la terre est verte, le ciel où nous aspirons est bleu. Le monde resplendit de couleurs. Pourquoi faut-il que l'église soit blanche ? Blanche comme l'hiver, nue comme la pauvreté. Elle ne scintille même pas comme la forêt hivernale.

Ce dimanche-là, le comte Dohna était assis au milieu du chœur, dans un fauteuil orné de guirlandes, afin d'être vu et honoré de tous. On le remercierait solennellement d'avoir réparé les vieux bancs, détruit les images et remis des carreaux aux fenêtres.

Le service divin fini et le dernier verset du dernier psaume chanté, personne ne quitta l'église, et le pasteur, remontant en chaire, se disposa à célébrer et à glorifier les mérites du comte. Mais à ce moment les portes s'ouvrirent, et les vieux saints d'argile apparurent.

Dégouttant de l'eau du Leuven, souillés de boue verte et de vase brune, ils se sont levés des flots froids. Habitués aux chants et aux prières, ils n'en aiment point le clapotement monotone. S'ils n'ont pas protesté, quand il ne s'agissait que de quitter leur place à Dieu, ils n'admettent pas qu'un comte Dohna soit loué dans la maison du Seigneur. Et, bien reconnaissables à tous les paroissiens, les voici qui s'avancent dans l'église : le vieux Viking, saint Olaf, la couronne autour du casque, saint Erik sous son manteau à fleurs d'or, et le gris saint Georges et saint Kristoffer. Seules, la reine de Saba et Judith ne sont pas venues.

Quand la foule s'est ressaisie de son étonnement, un murmure court l'église.

– Les Cavaliers ! Ce sont les Cavaliers !

Oui, ce sont les Cavaliers. Sans mot dire, ils vont droit au comte, le soulèvent dans son fauteuil et, toujours silencieux, le transportent jusque sur le parvis de l'église. Puis ils disparaissent vers le lac.

On ne s'en inquiéta pas. On n'alla pas chercher le comte. Le pasteur ne prononça pas son discours. Il n'y eut personne qui n'approuvât les Cavaliers, car tout le monde se rappelait la claire beauté de la jeune comtesse et combien elle avait été bonne envers les pauvres et douce à regarder. Ce n'était pas

bien de faire les farceurs à l'église, mais le pasteur, comme ses paroissiens, sentit qu'on avait été sur le point de jouer une vilaine scène encore plus déplacée devant le Seigneur.

De ce jour, le comte Dohna cessa de se plaire à Borg. Une nuit sombre, au commencement d'août, un carrosse s'arrêta devant le perron du manoir, en rasant les marches. Entre deux haies de serviteurs la comtesse Martha sortit enveloppée de châles, un voile épais sur le visage. Son fils la conduisait : elle tremblait. On éprouva quelque peine à lui faire traverser le vestibule et l'escalier. Dès qu'elle fut entrée dans la voiture, le comte y monta et le cocher fouetta ses chevaux.

Borg fut vendu et changea souvent de propriétaire. Peu de gens furent heureux sur ce beau domaine.

CHAPITRE XX

LE CAPITAINE LENNART

Le capitaine Lennart vint un jour du mois d'août à l'auberge de Brobu. Il se rendait à sa terre de Helgesœter qui se trouve un quart de mille au nord-ouest de Brobu, tout près du bois.

Le capitaine Lennart ignorait encore qu'il serait un instrument de la volonté divine. Son cœur débordait de joie. Il avait traversé de sombres jours et, après avoir injustement souffert, il retournait chez lui.

La cuisine était déserte : il s'amusa à regarder autour de lui et ne put se tenir de toucher à tout. Il embrouilla le fil du rouet. Il prit le chat et le laissa tomber sur la tête du chien et rit aux larmes quand l'ahurissement de ces deux camarades, les empêchant de se reconnaître, les fit tendre leurs griffes et hérisser leur poil.

L'hôtelière entra, attirée par le vacarme. Un instant elle demeura immobile sur le seuil. Elle reconnaissait l'homme. La dernière fois qu'elle l'avait vu, c'était sur la charrette des criminels, des menottes aux poignets.

Quelle douloureuse histoire ! Il y avait cinq ans et demi, pendant la foire d'hiver, des malfaiteurs avaient volé les bijoux

de la femme du gouverneur, à Karlstad : des bagues, des bracelets, des boucles d'oreille, d'autant plus précieux aux yeux de la noble dame qu'elle les avait hérités ou reçus en souvenir. On ne les retrouva jamais. Mais bientôt un bruit se répandit dans la contrée qui désignait le capitaine Lennart comme l'auteur de ces vols. L'hôtelière ne s'en était point expliqué l'origine. Personne ne savait qui l'avait propagé. C'était un brave homme, ce capitaine Lennart. Il vivait heureux avec sa femme que ses médiocres ressources ne lui avaient permis d'épouser que sur le tard. Son petit domaine et ses appointements suffisaient à leur vie. Quel mobile l'eût poussé à commettre cette mauvaise action ? Il avait répondu à l'accusation qu'en effet il était allé à la foire, mais qu'il en était revenu de bonne heure. Sur la route il avait trouvé une vieille boucle cabossée, l'avait ramassée et donnée à ses enfants en guise de jouet. Seulement il paraît que cette boucle d'or faisait partie des objets volés. Cela fut une preuve accablante contre lui. On prétendait aussi que Sintram – qui, quelques années plus tard, fut accusé d'avoir vendu de la poudre aux Norvégiens pendant la guerre de 1814 – aurait eu peut-être dans le capitaine Lennart un témoin à charge, si le capitaine Lennart n'avait été sous les verrous.

L'hôtelière ne pouvait se rassasier de contempler cet homme. Il avait les cheveux gris et le dos courbé. On voyait que la vie lui avait été dure. Mais il semblait garder encore son humeur enjouée et son bon visage aimable. Malgré ses malheurs, il était resté ce même capitaine Lennart, cet ami qui, le jour de son mariage, l'avait conduite à l'autel et avait dansé avec elle. Sans doute, il s'arrêterait encore comme autrefois à causer avec chaque personne qu'il rencontrerait sur sa route. Comme autrefois, il jetterait des sous aux enfants. Comme autrefois, il dirait à chaque vieille femme ridée qu'elle devenait tous les jours plus jeune. Peut-être même le reverrait-on debout sur un tonneau, le violon sous le menton, jouer des airs à la veillée de la Saint-Jean.

– Eh bien, mère Karine, commença-t-il, on ne me dit rien ?

L'hôtelière comprit qu'il était entré pour avoir des nouvelles de chez lui. Elle lui en donna, et de bonnes. Sa femme s'était montrée aussi capable qu'un homme. Elle avait affermé le petit domaine du nouveau propriétaire ; et tout lui avait réussi. Ses enfants se portaient à merveille : c'était un plaisir de les voir. Sûrement on l'attendait. Certes, la capitaine était une dame sévère qui ne confiait point ses pensées ; mais l'hôtelière savait pourtant que personne n'avait eu la permission de manger avec la cuiller du capitaine ni de s'asseoir sur sa chaise, pendant son absence. Et, tout ce printemps, aucun jour ne s'était passé que la capitaine ne fût montée jusqu'à la grande pierre, tout en haut de la pente de Brobu, et n'eût interrogé la route. C'était à ces choses-là qu'on pouvait voir qu'il était attendu, bien que la capitaine n'en dît jamais rien.

– On ne *le* croit pas, n'est-ce pas ? fit le capitaine Lennart.

– Oh ! non, capitaine, répondit la paysanne. Personne ici ne *le* croit.

Alors, le capitaine Lennart quitta l'auberge.

Mais le hasard voulut qu'il rencontrât à la porte de vieux amis. Les Cavaliers d'Ekebu arrivaient, invités par le méchant Sintram pour y fêter son anniversaire. Ils s'empressèrent de secouer la main du capitaine et de lui souhaiter la bienvenue, et ils le forcèrent à rentrer avec eux et à vider une coupe. Malheureusement, le capitaine, qui depuis cinq ans n'avait pas trempé ses lèvres dans l'alcool et qui n'avait rien mangé de la journée durant sa longue marche, eut la tête vite tournée. Les Cavaliers l'obligèrent de leur faire raison, avec tant de générosité, que le pauvre capitaine, l'homme le plus sobre du monde, s'endormit sur un banc.

À le voir étendu et sommeillant, Gösta ne put repousser l'absurde tentation de lui peindre le visage. Il prit un morceau de charbon et un peu de jus d'airelles : il lui noircit le tour des yeux, lui dessina une cicatrice rouge à travers le nez, ramena ses

cheveux sur son front en mèches touffues et lui ombra toute la figure.

Les Cavaliers s'en amusèrent, puis Gösta voulut le laver.

– Non, laisse-le donc ! dit Sintram, il rira bien quand il se réveillera.

On le laissa, et bientôt les Cavaliers l'oublièrent. La fête se prolongea toute la nuit, et l'aube commençait à poindre quand ils songèrent à regagner leur manoir. Mais qu'allait-on faire du capitaine endormi ?

– Nous allons le ramener chez lui, dit le méchant Sintram. Comme sa femme sera heureuse de le revoir !

Cette idée transporta les Cavaliers et mouilla leurs yeux d'une douce émotion. Oh oui, qu'elle serait heureuse, la sévère maîtresse de Helgesœter !

Ils secouèrent le capitaine Lennart, le hissèrent dans une des voitures que les valets somnolents avaient attelées. Et ils partirent vers le domaine de Helgesœter. Quelques-uns, à demi sommeillant, menaçaient de tomber à chaque soubresaut des véhicules ; d'autres chantaient pour se tenir éveillés.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, ils se sentirent très solennels. Bérencreutz et le patron Julius donnaient le bras au capitaine que la vue de sa demeure commençait à dégriser.

– Amis, leur dit-il, j'ai souvent demandé à Dieu pourquoi il avait permis que tant de malheur me frappât. C'était pour me faire jouir d'un tel moment de félicité. Amis, ma femme m'attend. Que sont cinq ans de misère auprès de cette joie du retour !

Lorsqu'ils atteignirent la porte d'entrée, ils la heurtèrent à grands coups de poing.

La maison s'emplit de remue-ménage. Les servantes s'éveillaient épouvantées et regardaient par les fenêtres. Elles s'habillèrent à la hâte, mais n'osèrent point ouvrir à cette bande d'hommes ivres et tumultueux.

Enfin, on entendit un bruit de verrou, et la capitaine apparut.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

– Nous t'amenons ton mari, dit Bérencreutz.

Et ils poussèrent en avant cet homme horriblement grimé qui, les jambes encore mal assurées, s'en alla trébucher contre elle. Derrière lui, la bande écarquillait des yeux que l'ivresse rendait farouches.

– Tu es parti d'ici comme si tu avais été un voleur, s'écria-t-elle, et tu en reviens comme une canaille !

Et elle le repoussa violemment.

– Crois-tu donc, reprit-elle, que je t'accepterai pour maître de ma maison et de mes enfants ?

Puis elle referma la porte avec éclat et tira le verrou.

Le capitaine Lennart se jeta sur cette porte fermée et l'ébranlait des pieds et des poings.

Et les Cavaliers riaient.

Quand il les entendit rire, il fonça sur leur groupe, aveuglé de douleur et de rage. Ils se sauvèrent et remontèrent précipitamment dans leurs voitures. En courant après eux, il buta contre une pierre et tomba.

Il se remit sur ses jambes, mais il ne les poursuivit plus.

* * *

Lorsque le soleil se leva, le capitaine, du haut de Brobu, contemplait la vallée. Ses regards ne découvraient que des champs dévastés par la sécheresse ; et, dans les montagnes bleues, de brunes étendues, où des forêts avaient été incendiées, noircissaient sous la lumière du matin. Les bouleaux qui bordaient les routes avaient perdu presque toutes leurs feuilles. Et, par bien des signes, – surtout par l'odeur d'orge et de pommes de terre fermentées qui s'échappaient des fermes, – il compris que la misère était là et que les gens en cherchaient l'oubli dans l'indifférence et l'eau de vie.

Le capitaine, persuadé que rien n'arrivait ici-bas sans la volonté divine se demanda quels pouvaient être les desseins de Dieu sur un pauvre homme comme lui. Ses cinq années de misère et la cruauté de sa femme lui semblaient aussi incompréhensibles que les voies les plus mystérieuses de la Providence.

« Que veux-tu de moi, mon Dieu ? pensa-t-il. Où veux-tu me mener ? Pourquoi m'as-tu fermé les portes de ma maison ? »

Et regardant tous ces villages désolés de sécheresse et menacés de famine :

« Te faut-il un misérable, ajouta-t-il, pour soulager tant de misères ? »

Cette idée s'empara de lui. Il ne tenta pas de se rapprocher de sa femme, avant qu'elle le rappelât. Mais elle ne le rappela pas. Dans le pays on l'en blâma fortement. D'ailleurs elle ne voyait presque personne, et ceux qui voulurent lui parler de son mari furent vite interrompus.

Je crois cependant que le capitaine Lennart fût tout de même rentré chez lui et s'y fût montré avec son vrai visage, si les événements n'avaient pris à tâche de l'en détourner et ne l'avaient, en quelque sorte, investi d'un extraordinaire pouvoir sur les pauvres de la contrée.

* * *

La misère du pays était grande. Un jour, le capitaine Lennart vint parmi les malheureux paysans qui demeurent au pied du Gurlita. Ils avaient achevé leurs réserves de pommes de terre et n'avaient pas assez de blé pour ensemencer leurs arpents défrichés. Le capitaine prit alors une petite barque, se rendit au manoir le plus proche, chez Sintram, et le pria de leur donner des pommes de terre et du seigle.

Sintram lui fit un excellent accueil. Il le mena dans ses granges bien fournies et dans ses caves où s'amoncelaient encore les pommes de terre de l'an passé. Et le capitaine y remplit tous les sacs qu'il avait apportés. Mais Sintram lui objecta que sa barque était trop petite pour une telle charge. Le lendemain, lui dit-il, un de ses bateaux lui conduirait ces provisions, et son valet, le rude Mans, les lui livrerait.

Le capitaine Lennart s'en alla content. Il songeait à ces grains de blé qu'on sèmerait immédiatement dans la terre noire des brûlis. L'automne et l'hiver passeraient sur leurs jeunes pousses vertes ; mais elles résisteraient et des tiges dresseraient à l'air leurs épis pointus. Les plumets des pistils trembleraient au souffle des brises ; la poudre des étamines monterait en fumée légère jusqu'à la cime des arbres. Et de belles javelles tomberaient au tranchant des faucilles. Et le moulin ferait de la bonne farine nourricière avec ces grains de blé multipliés que le bateau de Sintram apporterait.

Le lendemain le rude Mans abordait au débarcadère des gens de Gurlita : hommes et femmes accoururent.

Alors le valet dit, comme Sintram le lui avait ordonné :

– Le maître de forges vous envoie du blé et des pommes de terre, de quoi faire de l'eau-de-vie, car il a appris que vous en manquiez.

À ces mots, les gens, pris d'une sorte de folie, se ruèrent sur le bateau et s'arrachèrent les sacs. Le capitaine, qui voulait les distribuer également, leur cria de les laisser : nul ne l'écouta.

– Que le seigle se change en sable dans votre bouche et les pommes de terre en pierres ! s'écria-t-il, furieux et désespéré.

Il n'avait pas prononcé ces paroles qu'un miracle sembla s'accomplir. Deux femmes qui se disputaient un sac le déchirèrent, et du sable en ruissela. Des sacs de pommes de terre éventrés les cailloux sortirent.

Muette d'épouvante, la foule s'écarta, et le capitaine resta un moment stupéfait.

Seul, le rude Mans se mit à rire.

– Retourne vite chez toi, homme, lui dit le capitaine, avant que les pauvres gens aient compris que Sintram a voulu les tromper.

Ce fut en vain que le capitaine expliqua au peuple que Sintram l'avait indignement joué. On refusa de croire à autre chose qu'à un miracle. Tout le pays en parla. Et le capitaine Lennart en retira, malgré lui, une réputation merveilleuse. On l'appela partout « l'homme de Dieu ».

CHAPITRE XXI

LE CIMETIÈRE

C'est une belle soirée du mois d'août. Le Leuven repose calme comme un miroir ; une fine vapeur voile les montagnes, et la fraîcheur en descend.

Bérencreutz, le colonel aux épaisses moustaches blanches, un jeu de cartes dans sa poche de derrière, s'achemine vers la rive du lac et s'installe dans une barque à fond plat. Il est accompagné de son vieux frère d'armes, Anders Fuchs, et, aussi du petit Ruster, le flûtiste, qui jadis a servi en qualité de tambour dans les chasseurs du Vermland.

Sur la rive opposée du lac se trouve le cimetière, – le cimetière mal entretenu de la commune de Svartsiœ avec ses croix de fer clairsemées et penchantes, – le cimetière couvert de grosses touffes comme un champ qui n'a point été labouré, rempli de careiche et de cette herbe rayée de blanc qu'on nomme « l'herbe humaine » et qu'on sème dans les cimetières, afin de rappeler aux gens que la vie d'une personne ne ressemble jamais à celle d'une autre, mais qu'elle est aussi changeante que cette herbe. Il n'y a point d'allées sablées ni d'arbres qui donnent de l'ombre, hormis un grand vieux tilleul sur la tombe oubliée d'un ancien vicaire. Un mur de pierres sèches, haut et sévère, entoure le pauvre champ. Oui, le cimetière est

misérable et désolé, et pourtant ils sont heureux, ceux qu'on a inhumés dans sa terre bénite, avec des psaumes et des prières.

Acquilon, le joueur, qui l'an dernier mourut à Ekebu, a été enterré hors de ce mur. Cet homme si fier et si chevaleresque, le hardi chasseur, le joueur qui semblait avoir captivé la chance, avait fini par tout perdre au jeu. Il avait depuis des années abandonné sa femme et ses enfants pour mener la vie d'un Cavalier à Ekebu, et, un soir, l'été passé, il avait joué jusqu'à la ferme qui les nourrissait. Désespéré, il s'était tiré un coup de fusil. Et le corps du suicidé fut enseveli en dehors des murs moussus du vieux cimetière.

Depuis sa mort, les Cavaliers n'avaient plus été que douze. Et personne n'était venu prendre la place du treizième.

Les Cavaliers avaient trouvé son sort affreusement amer. Ils savaient bien que l'un d'eux mourait chaque année. Mais être enfoui, comme un chien, sous un tertre que déchirent la bêche et la charrue, où le mouton vient paître, où le passant marche sans ralentir ses pas, où les enfants s'amusent sans assourdir leur voix et leurs éclats de rire, où la haute muraille empêchera d'arriver le son de la trompette quand l'ange du jugement réveillera les morts, – être enfoui là, c'est dur !

Bérencreutz rame à travers le Leuven. Il rase les lagunes de Lagön, où les sapins, qui poussent sur des récifs, semblent sortir de l'eau. Au sommet d'une petite île on aperçoit les ruines de la grande forteresse des anciens pirates. Il longe le parc du domaine seigneurial, double le promontoire et aborde au bas du cimetière. Les trois hommes traversent les champs moissonnés qui appartiennent au comte de Borg et, quand ils arrivent au tombeau d'Acquilon, Bérencreutz s'incline et passe sa main sur l'herbe du tertre, comme sur la couverture d'un ami malade.

Tous les trois se sont assis autour du tombeau.

– Il doit se sentir seul ici, Johan Fredrik, et soupirer après une petite partie, dit Bérencreutz en tirant de sa poche son jeu de cartes.

– C'est une honte qu'on laisse un homme comme lui en dehors du mur, ajoute Anders Fuchs qui s'apprête à jouer.

Et le petit Ruster parle d'une voix émue :

– Après vous, colonel, c'était le meilleur homme que j'aie jamais connu.

Le petit Ruster avait été un grand vaurien, mais il adorait la musique ; et il avait dans sa vie deux admirations : Acquilon et Bérencreutz, et deux exploits qu'il ne se lassait point de raconter.

L'un, c'était son séjour à Gothembourg avec Acquilon, lorsqu'ils y avaient mené une existence de grands seigneurs, mangeant aux plus beaux hôtels, fréquentant les plus riches maisons, dansant avec les plus charmantes femmes, jouant chaque nuit des milliers de couronnes – et tout cela, sans posséder un sou.

L'autre exploit avait eu lieu en Allemagne, pendant une bataille. La moitié du régiment était tombée. Lui, Ruster, et le colonel Bérencreutz n'avaient pas reculé d'une semelle. Survint alors un aide de camp dépêché par Bernadotte : « Retirez-vous ! » cria-t-il au colonel. « Dites à son Altesse Royale, répondit le colonel, que je me battrai jusqu'au dernier homme et que je me retirerai avec le reste. » Et les soldats du Vermland avaient crié *hurrah !* Et le petit Ruster avait tambouriné un long roulement d'allégresse. De ce jour-là, le colonel et Ruster étaient devenus d'inséparables amis. Mais le prince en voulait à Bérencreutz et lui avait donné son congé sans retraite ni faveur. « Il a été trop brave ! » disait le petit Ruster.

Les voilà maintenant qui, autour de la tombe, battent les cartes avec une gravité solennelle.

J'ai vu des tombes ombragées par les plis des drapeaux, des tombes majestueuses aux marbres lourds, des tombes aimées jonchées de fleurs et de larmes ; mais nulle part je ne vis offrir aux morts le valet de cœur et la brune dame de pique.

– Johan Fredrik a gagné, dit enfin le colonel très fier. Je le savais bien. C'est moi qui lui ai appris ce jeu. Il nous a mis tous trois hors de la partie. Tous trois, nous sommes morts ; lui seul est vivant.

Il se lève, ramasse les cartes, et nos Cavaliers reprennent le chemin d'Ekebu.

Et je crois fermement que le défunt a dû sentir que ses anciens compagnons ne l'ont point oublié dans son tombeau désert, hors de la terre bénite.

Mes amis, lorsque je serai morte, il est presque sûr que je reposerai, au milieu du cimetière, sous l'enclos funèbre de ma famille, car je n'aurai point attenté à ma propre vie. Je doute cependant que personne fasse pour moi ce que faisaient ces trois Cavaliers pour leur criminel ami. Nul ne viendra, à l'heure où le soleil se couche, où la demeure des trépassés s'emplit de solitude et de mélancolie, mettre entre mes doigts de squelette des cartes multicolores. On ne viendra pas non plus – ce que je préférerais – avec le violon et l'archet, afin que mon âme, encore attachée à cette poussière de poussière, puisse voguer un instant sur des harmonies, comme un cygne sur des ondes étincelantes.

CHAPITRE XXII

LA MORT

La mort, la meilleure amie des hommes, vint au mois d'août, quand les nuits sont pâles de clair de lune, à la maison du capitaine Uggla.

Derrière cette maison, on voit encore aujourd'hui un parc de minces bouleaux aux troncs blancs élancés qui se disputent la lumière du ciel. C'est dans ce parc, alors jeune et riche de verdure, que la mort se glissait et se cachait pendant le jour ; mais la nuit elle se montrait à la lisière, toute blanche, sa faux étincelant à la clarté de la lune.

En ce temps-là, l'amour habitait ce parc. Les vieilles personnes se plaisent à raconter comme les amoureux y cherchaient le silence et la solitude. Encore aujourd'hui, lorsque je passe devant Berga en maugréant contre les côtes et la poussière, ce parc aux troncs blancs et fins me réjouit par tous les souvenirs qu'il évoque de jeunesse et d'amour.

Mais en ce mois d'août la mort s'y tapit, et les bêtes nocturnes la sentirent. Soir après soir, les gens de Berga entendirent glapir le renard ; et dans le pommier, sous la fenêtre de la capitaine, le hibou poussa ses ululements. La couleuvre rampa le long des allées de sable jusqu'à la porte de la maison, et l'on

ne peut guère se tromper sur ce qu'annonce cette silencieuse messagère.

Et il arriva que le juge de Munkerud, qui revenait avec toute sa famille du presbytère de Bro, aperçut, dans la maison de Berga, vers deux heures du matin, une chandelle qui brûlait à la fenêtre de la chambre des hôtes. Et ceux qui l'accompagnaient distinguèrent nettement la flamme jaune et la chandelle blanche. Étonnés, ils parlèrent de cette lumière qui brillait dans la nuit d'été. Alors les gaies demoiselles de Berga rirent et prétendirent qu'on avait trop fêté la douce nuit au presbytère de Bro, car leurs chandelles étaient déjà finies au mois de mars ; et le capitaine protesta que personne n'avait couché dans cette chambre depuis des semaines et des mois. Mais sa femme se tut et pâlit : cette chandelle blanche ne s'allumait que lorsqu'une personne de sa famille allait mourir.

Peu de temps après, Ferdinand revint des forêts du Nord, où il avait achevé son travail d'arpentage. Il en revint pâle, amaigri, avec un mal incurable aux poumons ; et, dès qu'elle revit son fils, la capitaine comprit qu'il était perdu. Et la mort s'avança plus délibérément vers cette maison hospitalière, où naguère la misère et la faim avaient été si bien accueillies.

Un mois plus tard, la capitaine, ne dormant pas, entendit frapper sur le rebord de sa fenêtre ; elle se leva, surprise, et demanda :

– Qui est là ?

Elle ouvrit même. Les hiboux et les chauves-souris voltigeaient au clair de lune. Mais elle ne vit point celle qui avait frappé.

– Viens, murmura-t-elle, viens, chère libératrice. Viens délivrer mon fils !

Et le lendemain, assise au chevet de Ferdinand, elle l'entretint de la béatitude qui attend les âmes affranchies.

– Ô mon fils, ne m'oublie pas lorsque toutes ces splendeurs se découvriront à toi. Ta pauvre mère n'a jamais vu que le Vermland. Mais tu lui prépareras sa céleste demeure, et tu viendras au-devant-d'elle lorsque Dieu l'appellera à lui. Alors, les forêts de sapins ne nous borneront pas comme ici, à Berga : leur sombre mur ne nous cachera plus toute la beauté du monde, et nos yeux iront sur de vastes mers et des plaines ensoleillées ; et mille ans n'auront pas la durée d'un jour.

Ainsi charmé de visions magnifiques, le jeune homme s'éteignit. Ce fut chose admirable que sa mort. Certes, on pleurait autour de son lit, mais il souriait, et les larmes de sa mère qui tombaient sur son visage immobile n'étaient point des larmes de douleur.

Jamais enterrement ne fut célébré comme celui de Ferdinand Uggla. Tout était gai dans la nature : le jeu des rayons de soleil et le caprice des nuages, les faisceaux de gerbes qui ornaient les champs, les pommes de glace qui, au jardin presbytéral, luisaient transparentes et jaunes, et, chez le sacristain, les carrés brillants de dahlias et d'œillets. Devant le corbillard recouvert de fleurs, des enfants semaient des feuilles et des pétales odorants. Personne ne portait de vêtements de deuil, ni de crêpes, ni de grands cols rabattus aux larges ourlets. La capitaine avait voulu que son fils, mort en joie, fût suivi d'un cortège nuptial.

Derrière le cercueil, s'avançait Anna Stiernhœk, la belle fiancée du mort, la couronne de mariée sur la tête, et, sous le long voile de noces, habillée d'une robe traînante en soie blanche et moirée. Immédiatement après Anna, la capitaine marchait au bras de son mari. Si elle avait eu une lourde robe de soie brochée, elle l'eût mise ; si elle avait eu des plumes et des bijoux, elle les aurait portés, afin d'honorer son fils. Mais elle ne possédait que cette unique robe en taffetas noir et ces dentelles jaunies qui avaient vu tant de fêtes. Elle s'en para donc, et sa volonté fut respectée de tous ceux qui formaient le convoi. Ils défi-

laient, couple par couple, les dames avec des boucles et des broches étincelantes, des colliers de perles laiteuses, des bracelets d'or et des dentelles et des rubans, et, sur leurs épaules, le châle en crêpe de Chine qu'elles avaient reçu comme cadeau de mariage ; les hommes, en gilet de velours ou de brocart, l'habit à col haut et aux boutons dorés.

Mais, bien qu'ils fussent en atours de fête, aucun œil ne resta sec, lorsque, aux sons des cloches, ils s'acheminèrent vers la fosse. Ils pleuraient non seulement sur le mort mais sur eux-mêmes. Voici le marié dans sa bière et voici l'épousée, et les voici, hommes et femmes, attifés et ornés, et voués pourtant à la tristesse et à la mort.

Seule, la capitaine ne pleurait pas.

Quand les prières furent dites et la fosse comblée, le cortège s'écoula, et elle resta seule à côté d'Anna Stiernhœk.

– Écoute, dit-elle à la jeune fille : j'ai fait à Dieu cette prière : « Mon Dieu, laissez venir la mort et qu'elle prenne mon fils et qu'elle l'emmène vers vos demeures éternelles. Exaucez-moi, mon Dieu, et mes yeux ne verseront que des larmes de joie. Je l'accompagnerai jusqu'à sa tombe, comme à des noces, et je planterai sur la terre qui le recouvrira le rosier qui fleurit si richement au rebord de ma fenêtre. » Et mon fils est mort. Et j'ai pleuré des larmes de joie. Anna, sais-tu pourquoi j'ai adressé cette prière à Dieu ?

Elle regarda la jeune fille qui demeura muette et pâle. Peut-être Anna Stiernhœk s'efforçait-elle en ce moment-là d'étouffer les voix intérieures qui lui murmuraient déjà qu'elle était libre.

– C'est ta faute, reprit la capitaine.

La jeune fille s'affaissa, mais ne répondit pas un mot.

– Oui, ta faute. Autrefois, Anna, tu étais fière et capricieuse : tu jouais avec le cœur de mon fils ; tu l'acceptais, puis tu

le repoussais. Peut-être alors aimions-nous ton argent autant que nous t'aimions toi-même. Mais tu nous es revenue : tu étais douce et patiente, bonne et forte ; tu nous entourais d'amour ; tu nous rendis heureux ; tu te fis notre providence, et nous autres, pauvres gens, nous t'adorions. Et cependant il eût mieux valu que tu ne fusses jamais revenue.

Je n'aurais pas eu besoin de demander à Dieu qu'il abrégeât la vie de mon fils ! À Noël, il aurait pu supporter la douleur de te perdre ; mais, maintenant qu'il avait appris à te connaître, il en eût affreusement souffert. Et, sois-en persuadée, je ne t'aurais jamais permis de l'accompagner vivant, dans cette église de Bro, avec la toilette de mariée que tu portes à ses funérailles. Car, je l'ai bien senti, tu ne l'aimais pas. T'imagines-tu que je ne sache pas reconnaître l'amour où il se trouve et voir où il manque ? Tu ne l'aimais pas. Tu es restée chez nous par charité. Et j'ai souhaité que Dieu prît mon fils avant qu'il s'en aperçût ou que je fusse obligée de lui ouvrir les yeux et de lui déchirer le cœur. Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai remercié Dieu ?

Elle semblait attendre une réponse, mais la jeune fille écoutait trop de voix au fond de son âme et ne pouvait encore parler.

Alors la capitaine s'écria :

– Ah, comme ils sont heureux ceux qui regrettent leurs morts et versent des torrents de larmes sur les tombeaux !

Anna, les mains pressées contre son cœur, se rappelait la nuit d'hiver où elle avait juré sur son jeune amour de devenir la consolation et l'appui de cette pauvre famille. Son sacrifice n'était-il donc pas de ceux que Dieu accepte ? Mais, si elle allait jusqu'à l'extrême de l'abnégation, refuserait-il de bénir son œuvre ?

– Que faut-il donc pour que tu regrettes ton fils ? demanda-t-elle.

– Il faudrait que je n'en crusse plus le témoignage de mes propres yeux. Il faudrait… ah ! il faudrait que je fusse convaincue de ton amour !

La jeune fille se releva, les yeux brillants d'exaltation. Elle arracha son voile de mariée qu'elle étendit sur le tertre ; elle arracha sa couronne et la posa sur son voile.

– Regarde si je l'aimais ! s'écria-t-elle. Je lui offre ma couronne et mon voile. Je me marie à lui. Et jamais je n'appartiendrai à un autre.

La capitaine resta un instant muette ; puis tout son corps fut secoué de sanglots, et enfin ses larmes jaillirent, de vraies larmes, des larmes de douleur.

Et la mort frémit en voyant ces larmes : elle se laissa glisser au bas du mur où elle s'était accroupie et disparut entre les gerbes de blé dont les faisceaux s'alignaient dans les champs.

CHAPITRE XXIII

LA SÉCHERESSE

Si les choses inanimées peuvent aimer, si elles savent distinguer les amis des ennemis, je voudrais bien avoir leur sympathie. Je voudrais que la terre verte ne sentît point mes pas comme un fardeau ; je voudrais qu'elle me pardonnât les blessures que lui font, pour me nourrir, la bêche et la charrue, et qu'elle s'ouvrît volontiers à mon cadavre. Je voudrais que l'onde, dont mes rames brisent le brillant miroir, me fût aussi indulgente et aussi patiente que la mère à son enfant qui grimpe sur ses genoux sans respecter la soie intacte de sa belle robe de fête. Car il m'a souvent paru que les choses pensent et souffrent avec les êtres vivants. Ce qui nous sépare d'elles n'est pas si épais que le supposent les hommes. N'avez-vous pas remarqué qu'aux époques où la terre est livrée aux inimitiés et aux haines, les champs deviennent avares et les vagues féroces ?

L'année que régnèrent les Cavaliers fut une étrange année. Toute la nature parut animée de leur esprit. Si l'on savait raconter ce qui, pendant cette année, se passa parmi les hommes aux rives du Leuven, le monde s'en étonnerait. Là où un vice se cachait, il se dévoila. Là où il y avait une fissure entre le mari et la femme, la fissure s'élargit en crevasse. Les volontés robustes et les fortes vertus se frayèrent leur chemin à travers les obstacles.

Tout ne fut point mauvais ; cependant le bien devint aussi funeste que le mal.

D'Ekebu cette agitation se propagea aux autres forges et aux autres domaines et descendit dans les forêts. Ainsi, quand le vent abat les arbres, le pin qui tombe entraîne dans sa chute un autre pin et celui-ci un troisième, et les arbustes mêmes s'écroulent sous le poids des colosses.

Jamais les cœurs ne furent plus sauvages, les cerveaux plus égarés, ni les danses plus folles aux carrefours des routes, ni les tonneaux de bière plus rapidement vidés, ni l'orge et le blé jetés avec plus de profusion dans la cuve d'eau-de-vie, ni les fêtes plus nombreuses ; et jamais l'éclair du couteau ne suivit de plus près le grondement de l'injure.

Et cette sorte de démence se communiqua à tout ce qui vit. Jamais les loups et les ours ne firent plus de ravages ; jamais renards et hiboux ne hurlèrent plus sinistrement ; jamais les moutons ne furent plus souvent perdus au bois ; jamais la maladie ne terrassa tant de précieux bétail.

Celui qui veut percevoir les vrais rapports entre les choses doit quitter les villes et habiter une cabane solitaire au fond des bois. Qu'il surveille, la nuit, les meules de charbon, ou qu'il passe un mois d'été sur les longs lacs, pendant que les radeaux font leur lent trajet vers le Vœnern : il comprendra les signes de la nature et connaîtra combien l'inquiétude humaine gagne les objets inanimés. Le peuple le sait. Aux époques de troubles, « la dame des bois » éteint les meules, l'ondine abîme les barques, le vieux Neck, ce paisible habitant des rivières, déchaîne des contagions, le lutin fait dépérir les vaches.

On n'avait point vu au Vermland des flots de printemps si violents et si furieux. Le moulin d'Ekebu ne fut pas leur seule proie. De petits ruisseaux qui jadis, lorsqu'avril les avait enflés, pouvaient tout au plus emporter quelque hutte vide, dévastèrent cette année-là des fermes entières. Nul n'avait souvenance que

la foudre eût causé tant de dommages avant la Saint-Jean ; mais, après la Saint-Jean, on ne l'entendit plus une seule fois.

Alors vint la sécheresse.

Il ne tomba pas une goutte de pluie, du milieu de juin jusqu'à la fin d'août. Le district de Lœfsiœ fut brûlé. Ah, ce beau soleil, comme il sait faire du mal ! Il est comme l'amour : personne n'ignore les infortunes qu'il amène, et cependant on lui pardonne. Il est comme Gösta Berling : il donne de la joie à tous, et c'est pourquoi on se tait sur les malheurs qu'il déchaîne.

En des contrées plus méridionales, cette sécheresse après la Saint-Jean n'aurait peut-être pas été aussi funeste. Mais ici le printemps était arrivé tard. L'herbe n'avait pas encore grandi ; le seigle fut privé de nourriture au moment qu'il allait fleurir et remplir ses épis ; le blé, semé au mois de mai, dont on faisait la plus grande partie du pain, porta de pauvres épis maigres sur de petites tiges ; les raves ne germèrent pas ; les pommes de terre ne tirèrent aucun suc de ce sol pétrifié.

Aussi commença-t-on à trembler dans les cabanes éloignées, et la terreur descendit parmi les gens plus calmes de la plaine.

– La main de Dieu cherche un coupable, dit-on.

– Est-ce moi, Seigneur Dieu ? Est-ce pour mes péchés que la terre se dessèche ?

Et, pendant que l'herbe jaunit et que le bétail, les yeux rouges, halète de chaleur et se presse autour des sources qui tarissent, des bruits étranges agitent la contrée.

– Un pareil fléau ne nous frappe pas sans cause, murmure le peuple. Quel est celui parmi nous que le doigt de Dieu a désigné ?

C'était un dimanche. Le service divin venait de finir. Les gens se promenaient en groupes sur les chemins poudreux. Tout autour d'eux, les bois étaient consumés par le soleil et aussi par l'incendie. Ce que le feu avait épargné, les insectes l'avaient dévoré. Les pins avaient laissé choir leurs aiguilles, et les feuilles des bouleaux pendaient, rongées jusqu'aux nervures. Les pauvres gens ne manquaient pas de sujets d'entretien ; et plus d'un évoquait le souvenir des années de disette de 1808 et 1809 et de l'hiver de 1812, où les moineaux eux-mêmes mouraient de froid. La famine ne leur était point inconnue ; ils savaient de longue date le moyen de faire du pain d'écorce, et comment on habitue les vaches à manger de la mousse. Une femme avait essayé de cuire une espèce de pain d'orge et d'airelles séchées ; elle en donnait à goûter et s'en montrait très fière. Mais la même question planait sur toutes les conversations et rendait tous les regards anxieux.

– Qui, ô Seigneur, qui a commis le péché dont tu nous punis en nous ravissant notre pauvre pain ?

Or, un homme s'arrêta devant l'allée qui montait à la demeure de l'avare pasteur de Brobu. Il ramassa un rameau sec et le jeta dans l'allée.

– Sèches comme ce rameau ont été les prières que ce prêtre offrit au Seigneur ! dit-il.

Celui qui venait après lui imita son exemple et jeta un rameau à la même place.

– Voilà le seul présent qui convienne à ce pasteur ! dit-il.

Un troisième fit de même et dit :

– Ce pasteur a été comme la sécheresse ; des ramilles et des brins de paille, c'est tout ce qu'il aurait voulu nous laisser !

Et le quatrième s'écria :

– En signe de honte éternelle, je lui jette cette branche. Qu'il se dessèche comme elle !

Et chaque passant trouve une parole à dire et une branche à lancer. Et les fagots s'entassèrent à l'angle des deux routes.

Ce fut la vengeance du peuple. Personne ne leva la main sur le misérable avare. Les gens allégeaient un peu leur lourde peine en ajoutant un rameau à ce monceau d'opprobre. Et ils se contentaient d'indiquer le coupable à la justice de Dieu.

Le vieux prêtre observa bientôt que ce monceau grandissait de jour en jour. Il le fit enlever ; d'aucuns prétendent qu'il en chauffait le fourneau de sa cuisine. Mais, le lendemain, un autre tas s'élevait au même endroit ; et on ne l'avait pas ôté qu'un autre se dressait. Et les rameaux secs criaient :

– Honte, honte au pasteur de Brobu !

C'étaient les journées torrides de la canicule. Lourd de fumée, imprégné d'une odeur d'incendie, l'air pesait sur le pays comme une angoisse. Les cerveaux s'échauffaient ; les pensées s'affolaient. Le pasteur de Brobu devenait dans les imaginations une sorte de mauvais esprit qui fermait jalousement les sources de la pluie. Et l'avare ne pouvait plus se méprendre sur la haine qu'il inspirait et sur l'opinion de tous ces gens qui le rendaient responsable de leur misère. Il essaya de rire d'eux et de leurs rameaux ; après une semaine, il ne riait plus. Ces monceaux de bois sec le vainquirent. Il y pensait nuit et jour. Il comptait ces témoignages accablants qui s'empilaient devant sa porte. Et la croyance du peuple commençait à s'insinuer en lui.

En quelques semaines il devint très vieux et très débile. Assis toute la journée au seuil de sa maison, il regardait, d'un œil fixe, grossir le tas de bois. Et les gens étaient impitoyables. Et le tas ne cessait de grossir.

Un jour Gösta Berling passa sur la route. Le pasteur était assis comme d'ordinaire, et, d'une main distraite, d'un air absent, manipulait et rangeait les rameaux secs. Gösta s'apitoya sur son sort.

– Que fait donc le pasteur ? dit-il en descendant de voiture.

– Oh, rien du tout…

– Mais pourquoi restez-vous assis au milieu de la poussière ?

– Oh, j'aime mieux être ici.

Alors le jeune homme prit place à ses côtés.

– Ce n'est pas commode d'être pasteur, fit-il.

– Ici, ça va encore, répondit le vieux ; mais c'est pire, là-haut.

Gösta comprend ce qu'il veut dire. Il les connaît, ces paroisses au nord du Vermland, où parfois on ne trouve pas même un presbytère, – ces immenses paroisses des forêts, où les Finnois gîtent sous des huttes basses, – ces pauvres contrées avec un ou deux habitants par lieue carrée où le pasteur est la seule personne instruite de la commune. Là le prêtre de Brobu avait passé plus de vingt années.

– Oui, c'est là qu'on nous envoie, quand nous sommes jeunes, dit Gösta. Il est impossible d'y supporter la vie. Et plus d'un fit naufrage.

– Ah, dit le pasteur, la solitude nous perd.

– On y vient avec enthousiasme, reprit Gösta d'un ton plus âpre. On parle, on exhorte, on croit qu'on réussira…

– Oui, oui, c'est cela…

– Et bientôt on s’aperçoit que les paroles n’ont qu’un faible pouvoir ; et la pauvreté nous paralyse.

– La pauvreté, répéta le pasteur, la pauvreté a gâté ma vie.

– On dit, continua Gösta, on dit au buveur : Cesse de boire…

– Et le buveur vous répond, interrompit le pasteur : Donne-moi quelque chose de meilleur que l’eau-de-vie. L’eau-de-vie me tient lieu en hiver de pelisse, de chambre chaude et de bon lit. Donne-moi le lit, la chambre et la pelisse : et je cesserai de boire.

– Eh, reprit Gösta, que voulez-vous qu’on leur donne ? Ils croient plus au diable qu’à Dieu et plus aux Trolls que dans la Providence. Que faire sans argent ?

– C’est la vérité même ! s’écrie le vieux. Ils ne savaient point labourer leurs champs. Ce que je leur disais du haut de la chaire, ils ne le comprenaient point. Mes conseils, ils ne les écoutaient pas. Et personne, personne pour m’encourager !

– Il y en a cependant, reprit Gösta, qui n’ont point désespéré et qui ont réalisé un peu de bien. Je voudrais les saluer comme des héros. Moi, je n’ai pu y tenir. Quand le pasteur voit trop de misère et se sent impuissant, il se met à boire.

– Il se met à boire, oui, à moins qu’il ne tâche d’acquérir cette richesse qui seule lui permettra de se rendre utile. Il économise, il épargne…

– Et, dit Gösta, il oublie peu à peu pourquoi il économise ; il s’opiniâtre et s’endurcit dans son épargne.

Le pasteur leva un regard timide sur le jeune homme et sembla lire dans ses yeux une obscure sympathie.

– C’est ce qui m’est arrivé, soupire-t-il.

– Mais Dieu n'a peut-être pas oublié sa première intention, murmura Gösta. Dieu réveillera peut-être en lui l'ambition de sa jeunesse. Il lui fera signe que le peuple a maintenant besoin de cet argent si âprement économisé.

– Peut-être, dit le pasteur. Mais s'il ne comprend pas ce signe ?… S'il ne lui obéit pas ?…

Et son regard s'abaisse sur les rameaux secs où ses mains inconscientes semblent jouer.

– Gösta, dit-il, je ne puis rien. Regarde ce bois, tout ce bois… Voilà ce qui me tue…

– Faites qu'on l'enlève, répond Gösta. Faites que des centaines de gens reçoivent leur pain de celui qu'ils couvrent de malédictions.

– Mais comment ? Comment ?

– Eh bien, priez Dieu de nous envoyer la pluie. Priez dimanche.

Le vieux pasteur s'affaissa d'épouvante.

– Si c'est bien votre intention de secourir les malheureux, priez Dieu de nous envoyer la pluie et de vous la donner comme un signe qu'il vous pardonne, et qu'il bénit votre œuvre…

* * *

Le dimanche suivant, à l'église de Brobu, le pasteur, sur le point de descendre de la chaire, s'arrêta, hésita, et enfin s'agenouilla pour implorer la pluie.

Il pria comme un désespéré :

– Si c'est mon péché qui a excité ta colère, punis-m'en, Dieu juste ! Dieu miséricordieux, laisse tomber la pluie ! Retire-moi de la honte et de l'opprobre ! Laisse tomber la pluie sur les champs de ce pauvre peuple.

La journée était suffocante. Les paroissiens, qui étaient restés dans l'engourdissement et l'indifférence, se réveillèrent à ces éclats de voix brisée.

– S'il y a encore pour moi une expiation possible, ô Seigneur Dieu, donne-nous la pluie !

Il se tut. Par les portes ouvertes un coup de vent brusque entra, frôla le sol, tourbillonna, répandit un nuage de poussière, de brins d'herbe et de ramilles. Le pasteur descendit de la chaire en vacillant. Les gens frissonnèrent. Serait-ce une réponse ?

Ce coup de vent n'avait été que le précurseur de l'orage. Quand on eut chanté les prières, et que le pasteur se retrouva devant l'autel, le tonnerre éclata et les éclairs sillonnèrent le ciel. Mais le sacristain n'avait pas entonné le dernier psaume que les premières gouttes de pluie battaient déjà contre les carreaux verdâtres. Tous les gens se précipitèrent dehors pour voir tomber l'eau. Et ils riaient, et ils pleuraient, et ils offraient leur tête au ruissellement de l'averse. Ah, que leur misère avait été grande ! Mais que Dieu est bon et miséricordieux !

Seul, le pasteur n'était pas sorti. Il demeurait à genoux, au pied de l'autel. Sa joie et son saisissement avaient été trop forts. Il avait rendu le dernier soupir.

CHAPITRE XXIV

L’ENFANT

L’enfant était le plus chétif petit être qu’on pût voir, rouge et ridé, pleurant toujours. Il avait eu des convulsions depuis sa naissance, ce petit égaré, qui était entré dans la vie six ou sept semaines plus tôt qu’il n’en avait le droit et qui semblait ne pouvoir s’y faire. Il pesait si peu que ce n’était pas la peine d’en parler. On avait dû le coudre dans une peau d’agneau. Il ne voulait ni se nourrir ni dormir. Personne ne comprenait ce qui le retenait à la vie ; mais il vivait.

L’enfant était né chez un paysan, à l’est du Klarelf. La mère y était venue chercher du travail au commencement de juin. Elle avait dit au maître qu’elle avait eu un malheur et que la dureté de ses parents l’avait forcée de se sauver. Elle s’appelait Élisabeth Karlsdotter, mais elle ne voulait point dire d’où elle était. Elle ne demanda pour gages que le logement et la nourriture. Elle savait travailler, tisser, filer, et même, si on le voulait, soigner les vaches. Quand elle ne pourrait plus travailler, elle paierait sa pension. On crut cette jeune femme qui était arrivée pieds nus, ses chaussures sous le bras, dans les vêtements d’une paysanne.

Le maître ne lui trouva pas un air bien robuste et ne compta guère sur son travail. Mais, comme il fallait que la malheureuse fût quelque part, il la garda. D’ailleurs, elle avait quelque

chose qui faisait que tout le monde à la ferme se montra gentil à son égard. Et puis c'étaient de braves gens, mais des gens graves et taciturnes. La maîtresse s'attacha à l'étrangère quand elle lui découvrit une assez grande habileté dans le tissage du linge de table. Élisabeth fut assise à son métier du matin au soir, pendant l'été.

Personne n'avait idée qu'elle dût ménager ses efforts. Cette vie au milieu des paysans lui plut, bien qu'elle renonçât à toutes les commodités dont elle avait l'habitude. On y prenait tout d'une manière simple et tranquille. Les pensées des gens ne se détachaient point de l'ouvrage, et les journées s'écoulaient si pareilles l'une à l'autre qu'on se trompait parfois et qu'on se croyait encore au jeudi quand le dimanche arrivait.

Un jour, à la fin d'août, il y eut grande presse à la ferme, et Élisabeth alla avec les autres femmes javeler l'avoine. Elle se surmena, et l'enfant, qu'elle n'attendait que pour la fin d'octobre, naquit.

La maîtresse était assise dans la grande pièce devant l'âtre, l'enfant sur les genoux, car, malgré la chaleur d'août, le petit grelottait de froid. La mère, couchée dans la petite pièce, à côté, écoutait ce qu'on disait. Les bonnes et les valets s'approchaient chacun à leur tour et regardaient l'enfant.

– Quel petit être ! répétaient-ils.

Et tous ajoutaient presque infailliblement :

– Le pauvre petit qui n'a pas de père !

On ne se plaignait guère de ses cris : on était persuadé que c'est dans la nature des enfants de crier. Si seulement cette chétive créature avait eu un père, tout aurait semblé normal.

La mère les écoutait. Et la chose lui parut soudainement très importante : comment pourrait-il affronter la vie, le pauvre petit qui n'avait pas de père ? D'avance, elle avait arrêté ses

plans pour l'avenir. Elle resterait la première année à la ferme ; puis elle louerait une chambre et gagnerait sa vie à tisser. Son mari, s'il le voulait, continuerait à la croire coupable. Elle s'était même dit que l'enfant deviendrait peut-être un meilleur homme, élevé loin de ce père orgueilleux et sot.

Mais depuis que l'enfant était né, elle ne savait plus que penser. Oserait-elle le priver de l'appui paternel ? Si le petit n'avait pas été aussi maladif et misérable, s'il avait pu manger et dormir comme d'autres enfants, si sa tête ne s'était pas toujours inclinée sur son épaule, si les convulsions ne l'avaient déjà mis à un doigt de la mort, la question n'aurait pas été d'une grande conséquence. Mais à ce petit, il fallait absolument un père. Et il fallait aussi se décider vite. L'enfant avait déjà trois jours, et les paysans du Vermland n'en laissent guère passer davantage avant de porter leurs enfants au baptême. Sous quel nom le petit serait-il inscrit dans les registres de l'église ? Le pasteur ne voudrait-il pas être renseigné sur la mère ? Ne causerait-elle pas un grave préjudice à son enfant en le présentant comme le fils d'un « père inconnu » ? Si cet enfant en grandissant était toujours maladif et débile, pourrait-elle assumer la responsabilité de l'avoir frustré des avantages de la naissance et de la fortune ?

Quand un petit être naît, on en éprouve d'ordinaire de la joie et du bonheur. Il sembla à Élisabeth que la vie devait être infiniment pénible pour une pauvre créature que tout le monde plaignait. Elle aurait aimé le voir dormir sur de la soie et des dentelles, comme il sied à un fils de comte. Elle aurait voulu qu'il fût entouré d'allégresse et d'orgueil. N'était-elle pas coupable envers le père de l'enfant ? Avait-elle le droit de garder pour elle seule un petit être précieux comme celui-ci, dont la valeur était inestimable ? Certes, elle répugnait à retourner chez son mari. Mais ce qui l'avait poussée à accepter avec joie la pénitence n'était plus dans son cœur. Elle ne s'y sentait pas d'autre amour que l'amour de cet enfant qui venait de naître. Et le devoir de lui rendre son père ne lui semblait pas trop dur.

La jeune femme fit appeler le maître et la maîtresse de la maison et leur confia tout. Le mari partit aussitôt pour Borg, afin d'annoncer au comte Dohna que la comtesse vivait et qu'il était père. Le paysan revint très tard dans la soirée. Il n'avait pu voir le comte, car ce dernier avait quitté le pays ; mais il était allé parler au pasteur de Svartsiœ. Et la comtesse apprit que son mariage avait été annulé et qu'elle n'avait plus de mari. Le pasteur lui écrivit une lettre bonne et douce et lui offrit un refuge dans sa famille.

La comtesse Élisabeth fut saisie de colère au récit du paysan, – de colère et de douleur. La mère d'un bel enfant vigoureux aurait accueilli avec mépris de pareilles nouvelles, fière de posséder toute seule son enfant ; mais la mère du petit être maladif se sentit remplie d'une colère désespérée.

Elle ne ferma pas l'œil de la nuit : il fallait un père légal à l'enfant ; il le fallait.

Le lendemain, le paysan dut se mettre en route pour Ekebu. Il allait chercher Gösta Berling.

Gösta adressa beaucoup de questions à ce messager, mais il n'en apprit presque rien. Oui, la comtesse avait été dans sa maison tout l'été. Elle s'était bien portée. Un enfant était né. L'enfant était faible, mais la mère serait bientôt rétablie. – La comtesse savait-elle que son mariage avait ôté rompu ? Oui, elle le savait, depuis la veille.

Gösta Berling tremblait d'impatience. Que pouvait-elle lui vouloir ?

Il songeait à sa vie d'été sur les rives du Leuven. Les jours s'étaient dissipés en plaisanteries et en fêtes ; et, pendant ce temps-là, l'infortunée avait travaillé et souffert. Ah, pourquoi ne lui était-il pas permis de se présenter devant elle comme un homme meilleur et plus digne ?

Vers huit heures du soir, il arriva. On l'introduisit auprès de la jeune femme. La pièce était si obscure qu'il put à peine la distinguer.

– Chère comtesse Élisabeth ! balbutia-t-il.

Elle lui tendit sa main redevenue fine et diaphane. Et, durant quelques instants, elle lutta, elle aussi, contre l'émotion.

– Gösta, dit-elle enfin doucement, Gösta, voulez-vous m'aider comme vous me l'avez promis ? Vous savez que mon mari m'a abandonnée et que mon enfant n'a pas de père ?

– Oui, comtesse ; mais on doit sûrement pouvoir changer cela. Maintenant qu'il y a un enfant, le comte, j'en suis convaincu, sera forcé de légaliser son mariage. Comptez sur moi, comtesse : je m'y emploierai de tout cœur.

La jeune femme eut un vague sourire.

– Croyez-vous, dit-elle, que je veuille obliger le comte Dohna à me reprendre pour femme ?

Le sang monta au visage de Gösta Berling. Que désirait-elle donc ?

– Venez plus près, Gösta, dit-elle en lui tendant de nouveau la main. Ne vous fâchez pas. Je pensais que vous qui êtes…

– Un prêtre défroqué, un ivrogne, un Cavalier, le meurtrier d'Ebba Dohna, fit-il amèrement…

Mais la comtesse l'interrompit.

– Plus d'une vous eût épousé par amour. Mais il ne s'agit point d'amour. Si je vous aimais, je n'oserais peut-être pas vous parler comme je fais. Seulement j'ai un enfant, Gösta, j'ai un enfant qui n'a pas de père. Vous comprenez certainement ce que je désire obtenir de votre amitié. Ce sera humiliant pour vous, j'en conviens. Songez que je ne suis plus mariée et que je suis mère.

Je ne vous demande pas cette preuve de dévouement, parce que vous vous croyez méprisé des autres, non – et qui sait pourtant si cela ne s'est pas un peu glissé dans ma pensée ? Je vous la demande parce que vous êtes bon, Gösta, et parce que je vous crois capable de sacrifice. Mais s'il vous répugne d'être nommé le père du fils d'un autre homme, dites-le, je vous comprendrai. Jamais je ne vous aurais ainsi sollicité, si mon enfant n'était pas très malade. Hélas ! c'est tout de même trop cruel qu'on ne puisse pas à son baptême inscrire le nom de son père…

En l'écoutant, Gösta éprouva la même sensation douloureuse que le jour de printemps où il avait été obligé de la conduire à terre et de la quitter. Il fallait, donc qu'il l'aidât aujourd'hui à se perdre irrémédiablement.

– Je ferai tout ce que la comtesse voudra, dit-il très bas.

Le lendemain il se rendit chez le pasteur de Bro, qui, très ému, promit son concours.

– Liée à moi, elle sera malheureuse, dit Gösta.

– Gösta, répondit le pasteur, c'est ton devoir de te ranger maintenant et de vivre pour elle et pour l'enfant : penses-y bien.

Le dimanche 1er septembre, les bans furent publiés entre Gösta Berling et Élisabeth Ducker.

La jeune mère fut aussitôt, et avec les plus grandes précautions, amenée au manoir d'Ekebu, où l'on baptisa l'enfant.

Elle s'était relevée depuis quelques jours quand, les bans ayant été publiés pour la troisième fois, le pasteur vint à Ekebu et l'unit à Gösta Berling. Il n'y eut aucun apprêt de noces. On donnait un père à l'enfant : rien de plus.

Deux jours après le mariage, l'enfant fut emporté dans une convulsion. Mais la mère ne se repentit pas du sacrifice qu'elle avait fait pour ce petit être. Et l'idée de ce sacrifice atténua sa douleur.

* * *

Ces événements passèrent presque inaperçus. Quand on annonça les bans, la plupart des paroissiens ignoraient quelle était cette Élisabeth Ducker. Les pasteur et les notables n'en parlaient pas, de crainte que la conduite de la jeune femme ne fût mal interprétée. Il est même curieux de voir combien les vieilles gens sont timides et réservés à son endroit et semblent appréhender qu'on en dise du mal.

Puis un autre événement éclipsa le mariage de Gösta : le commandant Samzélius mourut.

Il était devenu de jour en jour plus farouche et plus sauvage. Il ne fréquentait personne et, retiré du monde, vivait à Siœ entouré de toute une ménagerie. On commençait à le redouter extrêmement, car il se promenait toujours avec son fusil chargé et tirait souvent au petit bonheur. Il blessa ainsi un de ses ours apprivoisés, et la bête furieuse lui broya le bras entre ses crocs et se sauva vers la forêt. Le commandant mourut de ses blessures.

Si la commandante l'avait su, elle aurait pu revenir à Ekebu. Cependant les Cavaliers ne l'attendaient pas avant la Noël, car ils étaient persuadés qu'elle ne reparaîtrait pas, que leur année ne fût écoulée.

CHAPITRE XXV

LA FOIRE DE BROBU

Le premier vendredi d'octobre commence la grande foire de Brobu qui dure pendant huit jours.

C'est la fête de l'automne. On s'y prépare activement : on abat des bêtes, on cuit du pain dans chaque maison ; les tables restent servies toute la journée, les domestiques reçoivent double ration d'eau-de-vie, et le travail chôme. Les nouveaux vêtements d'hiver sont mis pour la première fois. Les serviteurs et les journaliers, qui ont alors touché leurs gages, discutent longuement sur ce qu'ils vont acheter à la foire. Des gens venus de loin s'avancent sur les routes, le havresac au dos et le bâton en main. Beaucoup d'entre eux amènent leurs bêtes, réduits par la misère à les vendre au marché ; de jeunes taureaux et des chèvres, qui refusent d'avancer et se rebiffent, les jambes raides, barrent souvent le chemin.

Le premier jour de la foire, quel fourmillement sur les pentes de Brobu et au milieu du bourg ! On a dressé des boutiques où les marchands des villes étalent leur marchandise, tandis que les Dalécarliens et les paysans de la Vestrogothie empilent leurs pièces de toile sur des rangées de planches. Devant les échoppes, les jeunes gens essayent de persuader à leurs bonnes amies d'accepter le livre de cantiques et le fichu de soie ;

et les parents choisissent des cadeaux pour les enfants qu'on a laissés au logis.

Tous ceux qui n'ont pas été forcés de garder la maison ou de surveiller les bêtes arrivent à la foire. Voici les Cavaliers d'Ekebu et voilà les paysans de Nygard, les maquignons de Norvège, des Finnois du Nord, et des bohémiens. On voyait bien que la misère régnait dans le pays : les affaires ne marchaient guère qu'à l'enclos où l'on vendait les bêtes. Et pourtant, comme toujours, la foire était gaie. Deux petits verres d'eau-de-vie remontent les courages.

Mais ce n'est pas l'eau-de-vie seule qui donne de l'entrain. Quand les habitants des fermes solitaires se retrouvent dans la vie tumultueuse du champ de foire, l'ivresse du bruit leur fait tourner la tête et semble les affoler. On s'empresse, on court, on cherche ses parents et ses amis, on les entraîne vers les charrettes pour qu'ils goûtent les provisions dont on les a remplies. Par moments cette mer bruissante s'engouffre en un tourbillon qui décrit ses vastes cercles autour d'on ne sait quoi. Les policiers s'y engagent et y font leur trouée afin d'apaiser une rixe ou de redresser une charrette renversée. Et le moment d'après un nouveau tourbillon se reforme autour d'un marchand qui taquine et harcèle une jeune fille, prompte à la riposte.

Mais, vers midi, une grande bagarre éclata. Les paysans s'étaient mis en tête que les marchands de la Vestrogothie employaient des aunes trop courtes ; et l'on en vint vite aux coups. Les Dalécarliens se joignirent aux Vestrogoths. Les Cavaliers voulurent s'interposer. La mêlée devint générale. Le plus forcené des combattants était le valet de Sintram, le rude Mans. Il avait terrassé un de ses adversaires et frappait à tour de bras. Les autres essayaient de lui faire lâcher prise, quand soudain, arrachant les pièces de toile d'un étalage, Mans s'empara de la planche qui les supportait. C'était une planche large et haute, d'un bois solide et dur. Il la brandit.

Ce même Mans avait, étant à la prison de Philipstad, enfoncé un mur à coups de pied. On l'avait vu retirer une barque de l'eau et la charger sur ses épaules.

Quand il souleva au-dessus des têtes cette énorme planche, toute la foule recula et s'enfuit épouvantée. Mais Mans la poursuivit. Maintenant qu'il avait une bonne arme dans les mains, il ne voyait plus autour de lui ni amis ni ennemis, – rien que des gens à battre. Ce fut une panique. Les femmes, qui conduisaient ou portaient des enfants, ne pouvaient fuir, arrêtées par les échoppes et les charrettes et les vaches et les bœufs, que les clameurs exaspéraient et jetaient au milieu de la route. Un petit groupe d'entre elles se trouva pris dans une impasse ; ce fut là que le géant, se précipita. Il croyait y voir un de ses adversaires, un gaillard de la Vestrogothie. Et il leva son énorme massue.

Pâles d'angoisse et frissonnantes, les femmes se courbèrent sous l'horrible menace. Mais quand la planche s'abattit, un homme avait tendu les bras et rompu la force du coup. Cet homme, au lieu de s'accroupir, s'était redressé au-dessus du groupe. Et grâce à lui, les femmes et les enfants n'avaient pas été écrasés Et cet homme gisait sans connaissance sur le sol. Mans ne tenta même pas de se sauver. Il avait rencontré le regard de sa victime au moment où la planche s'abattait ; et ce regard l'avait paralysé. Il n'offrit point de résistance ; il se laissa lier et emmener.

Mais, en un clin d'œil, le bruit courut à travers la foire que Mans venait de tuer le capitaine Lennart qui s'était sacrifié pour sauver des femmes et des enfants. Il se fit un grand silence sur la place où tout à l'heure la vie bouillonnait. Les ventes s'arrêtèrent ; les rixes cessèrent ; les amis réunis autour des paniers de provisions suspendirent leurs petites fêtes ; et les saltimbanques appelèrent vainement les spectateurs.

Une foule muette s'était pressée autour du capitaine qui n'avait pas repris connaissance. Son crâne semblait fracassé ; cependant il respirait encore. Deux hommes le soulevèrent avec

précaution et le placèrent sur la planche que le géant avait laissé tomber.

– Où le porterons-nous ? demandèrent-ils.

– Chez lui ! répondit une voix dure.

Oui, portez-le chez lui pour que sa tête blessée qui a reposé sur les grabats de la prison et sur la paille des granges puisse enfin dormir sur un doux oreiller ! Il a erré comme un exilé, mais il aspirait toujours à ce foyer dont il croyait que Dieu lui avait fermé les portes.

Cette fois il ne s'achemina pas vers son logis avec une figure de bandit, escorté de compagnons ivres et trébuchants. Il était suivi d'un peuple en deuil, d'un peuple dont il avait habité les pauvres cabanes et dont il avait essayé d'alléger les souffrances.

Six hommes avaient soulevé la planche sur leurs épaules et s'étaient mis en route. Où ils passaient, la foule s'écartait, les hommes découvraient la tête et les femmes faisaient une profonde révérence comme à l'église, lorsqu'on prononce le nom du Seigneur. Dès qu'un porteur était fatigué, un autre s'approchait silencieusement et glissait son épaule sous la planche funèbre.

Les Cavaliers s'étaient joints au cortège qui grandissait toujours.

Le champ de foire était déserté ; les cadeaux pour les petits qui étaient restés à la maison ne furent jamais achetés. On ne marchanda plus les livres de cantiques, et le fichu de soie qui avait lui aux yeux de la jeune fille fut rejeté sur le comptoir. Tous voulaient accompagner le capitaine Lennart.

Lorsque le cortège arriva à Helgesœter, les poings de Bérencreutz heurtèrent, comme deux mois plus tôt, la porte de la demeure muette.

Les domestiques étaient allés à la foire ; la capitaine gardait la maison. Ce fut elle qui ouvrit, et elle demanda, comme elle l'avait déjà demandé une fois :

– Que voulez-vous ?

Et le colonel répondit :

– Nous vous ramenons votre mari.

Le colonel se dresse devant elle raide et sombre : derrière lui, une foule immense regarde. La capitaine aperçoit son mari étendu sur le brancard improvisé et porte la main à son cœur.

– Voilà bien son visage, murmura-t-elle.

Et, sans rien demander de plus, elle tira les verrous, ouvrit les deux battants, et montra le chemin de la chambre.

Et pour la dernière fois le capitaine Lennart, se trouva couché sur de la belle toile blanche.

– Vit-il ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit le colonel.

– Y a-t-il de l'espoir ?

– Non, aucun.

Tout à coup une pensée frappa la capitaine :

– Est-ce lui que tous ces gens-là pleurent ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Il s'est laissé tuer pour sauver des femmes et des enfants.

Elle resta un moment silencieuse, puis elle reprit :

– Quel visage avait-il donc, colonel, lorsqu'il revint avec vous, il y a deux mois ?

Le colonel tressaillit.

– Gösta Berling s'était amusé à le peindre, dit-il.

– C'est donc à cause d'une méchante farce des Cavaliers que je lui ai fermé ma maison ? Comment répondrez-vous de ce que vous avez fait ?

Le colonel haussa les épaules :

– Nous avons à répondre de tant de choses ! murmura-t-il.

– Je ne crois pas que vous ayez jamais commis rien de pire.

– Aussi chemin ne m'a-t-il jamais paru plus dur que celui de Helgesœter, aujourd'hui.

Alors la capitaine éleva la voix :

– S'il y a ici des Cavaliers, je les prie de sortir. Il m'est trop pénible de les voir au lit de mort de mon mari.

Le colonel sortit, suivi des autres Cavaliers. Le peuple s'écarta au passage de Gösta Berling et de ce petit groupe d'hommes humiliés.

Quand ils furent partis, la capitaine se tourna vers les assistants :

– Qui, parmi vous, dit-elle, peut me raconter ce qu'a fait mon mari depuis que, dans l'épouvante et la dureté de mon cœur, je lui ai fermé ma porte ?

Alors les personnes présentes commencèrent à porter témoignage en faveur de l'agonisant. Les unes avaient été guéries par lui ; les autres, consolées. Il a réveillé dans tous les cœurs l'espérance et la foi. Des hommes qui n'ont jamais lu d'autre

livre que la Bible parlent avec des phrases de patriarches et des images de Job.

La capitaine, assise au chevet du mourant, écoute ces voix. Le crépuscule descend, et le soir ; et, de la foule qui s'entasse dans la cour, se détache par moment un humble témoin qui monte et apporte, lui aussi, son témoignage. Et quand il revient :

– Que dit-elle, la sévère dame de Helgesœter ? lui demande-t-on.

– Elle rayonne comme une reine. Elle a étendu près du lit les vêtements qu'elle avait tissés pour son mari.

Tout à coup un grand silence se fait. Personne n'a rien dit, mais tous le savent : le capitaine Lennart meurt.

Il a rouvert les yeux ; il a vu sa femme, son foyer ; et il a souri, et, dans ce sourire, il a rendu l'âme.

Une voix entonne le psaume des morts, et toutes les voix se joignent à cette voix, et l'hymne funèbre s'élève dans le silence de la nuit.

CHAPITRE XXVI

DANS LA FORÊT

Au fond de la forêt se cachait une petite ferme. C'est là qu'habitait le père de Mans, le vieux soldat Jan Hœk. Il ne faisait de mal à personne, mais il croyait au mal et n'était point aimé. Il se sentait lui-même comme un étranger haï. Les bêtes de la forêt lui étaient hostiles. La montagne qui lui cachait le soleil et le marais qui lui envoyait des brouillards étaient devenus ses ennemis. La forêt est une demeure sinistre pour quiconque porte en soi de mauvaises pensées. On n'y voit alors que lutte et meurtre entre les animaux et les plantes comme entre les hommes. Les fils de Jan Hœk furent tous forts, mais sauvages, endurcis et braves, mais toujours en guerre avec le monde. Sa femme qui était morte avait connu les secrets des marécages ; elle avait étudié les êtres invisibles et savait quelles offrandes ils préféraient. On l'avait redoutée à l'égal d'une sorcière.

Au temps des foires, sa cabane se remplissait d'hôtes. Les bohémiens, cheveux noirs et faces sombres, venaient y camper. Leurs petits chevaux aux longs poils grimpaient les raidillons du bois, traînant dans les charrettes des outils d'étameurs, des enfants et des paquets de guenilles. Des femmes, vite déformées et vieillies, les traits bouffis par la boisson et le tabac, des hommes aux corps nerveux suivaient ces charrettes.

Quand les bohémiens arrivaient à la cabane de Jan Hœk, une gaîté farouche y éclatait. Ils apportaient de l'eau-de-vie, des jeux de cartes, des histoires sans fin de vols, de maquignonnages et de rixes sanglantes.

C'est un vendredi que la foire avait commencé à Brobu et que le capitaine Lennart avait été tué. Le dimanche suivant les bohémiens réunis chez Jan Hœk lui tendirent plus souvent que d'habitude la gourde d'eau-de-vie. Ils éprouvaient pour le vieillard une sorte de vague pitié. Ils parlaient de la vie des prisons, de la nourriture des prisons et de toutes les choses sinistres dont ils avaient l'expérience.

Le vieux soldat, assis sur un billot au coin du feu, se taisait. Ses grands yeux ternes erraient sur la bande sauvage. Le crépuscule venait, et les flammes de l'âtre n'éclairaient que des haillons et de la misère noire.

La porte s'ouvrit doucement et deux femmes entrèrent : la jeune comtesse Élisabeth, comme on continuait de la nommer, et la fille du pasteur de Brobu. Élisabeth apparut au milieu de ce cercle comme une vision timide et blonde. Elle raconta que Gösta Berling avait disparu ; qu'on ne l'avait pas revu à Ekebu depuis vendredi ; qu'elle et sa servante l'avaient en vain cherché tout l'après-midi à travers la forêt. Comme elle rencontrait dans cette cabane des hommes qui avaient beaucoup marché et qui devaient connaître tous les chemins, elle leur demandait s'ils ne voudraient pas l'aider. Les hommes se levèrent et partirent à la recherche de Gösta.

Seul, le vieux Jan Hœk demeura immobile, le regard terne et vague. La jeune femme désirait lui adresser quelque parole consolante, mais elle ne trouva rien à lui dire. Elle aperçut un enfant malade étendu sur une gerbe de paille et une femme dont la main était blessée. Elle s'approcha de l'enfant, le caressa, puis se mit à panser la main de la mère. Et les autres femmes lui montrèrent alors tous leurs petits enfants.

Au bout d'une heure, les hommes revinrent. Ils ramenaient Gösta Berling, les vêtements déchirés et salis, les traits tirés, les yeux hagards. Pendant deux jours il avait erré dans la forêt et il s'était couché sur la terre. Et les bohémiens avaient dû l'entraîner malgré lui. Il se laissa tomber devant l'âtre.

Quand elle le revit dans cet état, sa femme s'irrita et le regarda avec mépris.

– C'est ainsi que je te retrouve ! s'écria-t-elle.

– Je n'aurais jamais osé reparaître sous tes yeux, répondit-il.

– Ne suis-je pas ta femme ? N'est-ce pas mon droit de partager tes chagrins ? Voilà deux jours que je t'attends, dans une mortelle inquiétude.

– J'ai été la cause du malheur de Lennart. Comment aurais-je osé me présenter devant toi ?

– Tu n'as jamais reculé devant rien, Gösta !

– Le seul service que je pouvais te rendre, c'était de te débarrasser de moi.

Élisabeth fronça les sourcils.

– Et tu voulais faire de moi la femme d'un suicidé ?

Il tressaillit douloureusement.

– Élisabeth, dit-il, écartons-nous dans la forêt, et je vous parlerai.

– Et pourquoi tous ces gens-là ne nous écouteraient-ils pas ? s'écria-t-elle d'une voix âpre. Sommes-nous donc meilleurs qu'eux ? Qui, parmi ces hommes qu'on méprise et qu'on déteste, a causé plus de dommages et de mal que toi ? Qu'ils entendent donc que le péché et les douleurs sont aussi les compagnons des maîtres d'Ekebu et de cet illustre Gösta Berling !

Crois-tu que ta femme se regarde comme au-dessus d'eux ? Et le fais-tu, toi-même ?

Gösta Berling se redressa péniblement sur le coude. Il s'était réfugié dans la forêt, dit-il, ne pouvant plus supporter le regard des hommes. Il n'avait pas songé à se tuer ; mais il comptait quitter le pays. Le dimanche matin cependant il était descendu à l'église de Bro et y avait écrit une publication où il promettait que le travail serait repris à Ekebu, sûr que sa femme et les Cavaliers rempliraient cette promesse. Et, cela fait, il était rentré dans la forêt afin qu'on perdît ses traces.

– Oh ! répondit la jeune femme qui l'avait écouté, comme je te reconnais bien là ! Des gestes et des façons de héros ! Toujours prêt à plonger ses mains dans le feu, Gösta, et prêt à s'y jeter lui-même ! Que cela m'a paru grand et beau, jadis ! Mais combien j'estime maintenant la simplicité et la réflexion ! Si tu avais pensé au pauvre peuple de Lœpsiœ, si tu t'étais dit : « Je veux consacrer toutes mes forces à soulager ces misères dont nous sommes en partie responsables », au lieu de t'en remettre de ce soin sur ta femme et sur de vieux hommes impuissants, je t'aurais admiré ! Mais tu es le plus lâche des Cavaliers et le plus stérile dans tes repentirs. Sais-tu ce qui est arrivé hier, au manoir d'Ekebu ? Ils étaient tous là, tes onze camarades, quand Anna Lisa, que voici, est entrée dans leur chambre. Elle avait été chercher l'argent de son père et n'avait rien trouvé ni dans les commodes ni dans les armoires du presbytère de Brobu. Cependant elle en rapportait quelque chose : elle en rapportait un peu de ce monceau d'opprobre qui s'était entassé sous les fenêtres du vieux pasteur. « Mon père n'a pas été le seul coupable, leur a-t-elle dit. Il est juste, messieurs les Cavaliers, que vous en ayez votre part. » Et elle a fait le tour de la pièce, et devant chacun d'eux elle a déposé quelques rameaux de bois mort. Ils juraient, mais ils étaient tous profondément humiliés. « C'est bien, ma fille, vous pouvez vous retirer », lui a répondu Bérencreutz avec hauteur. Mais, à peine avait-elle tourné le dos, que, d'un coup de poing, il a fait sauter tous les verres de la table. « L'eau-de-

vie nous coûte cher ici ! s'est-il écrié. Je ne m'attirerai pas deux affronts pareils ! » Enfin ils ont eu honte ; ils ont compris leur déshonneur. Et le jour même ils appelaient les ouvriers, et, dans leur hâte de réparer les ruines d'Ekebu, ils se mettaient eux-mêmes à la besogne. Mais toi, tu ne connais que la fuite ! Ton malheur, c'est d'avoir été trop aimé. On t'a tout pardonné en faveur de tes plaisanteries, de tes rires, de tes chants, de tes jeux et aussi de tes grands airs de désespoir !

Que veux-tu que je fasse ? murmura sourdement Gösta Berling.

– Ecoute, Gösta : j'ai été moi aussi à l'église de Bro, et, j'y ai rencontré deux femmes qui m'ont priée de te saluer de leur part. « Dis à Gösta, m'a recommandé Marianne Sinclair, qu'il est dur et triste d'avoir honte de celui qu'on a aimé. » – « Dis à Gösta, m'a recommandé Anna Stiernhœk, que j'ai trouvé le calme. Je gouverne moi-même mes domaines et je ne songe plus qu'au travail. À Berga aussi on a surmonté la première amertume de la douleur. Mais un chagrin nous reste à tous, celui que Gösta nous donne. Quand, quand donc sera-t-il enfin un homme ? » Je n'ajouterai plus qu'un mot. Naguère je désirais partir et regagner le foyer de mes parents. Cependant, si tu consens à faire ton devoir, je resterai près de toi. Mais ne t'imagine pas y trouver de quoi contenter ton immense vanité. Il n'y a point place à l'héroïsme ni aux belles attitudes dans le simple accomplissement de sa tâche. Ne t'attends pas à étonner le monde. Je souhaite même que ton nom ne sonne pas trop souvent sur les lèvres du peuple qui t'a si naïvement admiré. Pour moi, je marcherai à tes côtés, sans larmes et sans joie. J'ai été coupable aussi, et l'image des malheurs que nous avons causés doit veiller à la porte de notre maison. Réfléchis et viens, si tu en as le courage.

Elle n'attendit, pas sa réponse. Elle fit seulement un signe à sa servante et partit. Mais, dès qu'elle se fut éloignée de la ca-

bane, elle se prit à pleurer et pleura jusqu'aux premières maisons d'Ekebu.

Dans la petite ferme de la forêt, les gens restèrent, silencieux.

Que le Seigneur Dieu soit, loué et, honoré ! fit subitement Jan Hœk.

Tous le regardèrent.

– Je n'ai vu ici-bas, dit-il, que des hommes méchants et des femmes méchantes, de la haine partout, dans les forêts et dans les montagnes. Mais cette femme est bonne, et loué soit Dieu qu'elle ait passé dans ma maison !

Il se pencha sur Gösta et lui prit la main.

– Nous avons été tous les deux, dit-il, de mauvais hommes. Il s'agit d'expier maintenant. Suis-la…

Le lendemain, le vieux Jan Hœk descendit chez le commissaire de police.

– Je veux porter ma croix, dit-il. J'ai été un homme mauvais et c'est pourquoi j'ai eu des fils mauvais.

Il pria qu'on le mît en prison à la place de son fils ; mais, comme bien l'on pense, cette grâce lui fut refusée.

CHAPITRE XXVII

LA MORT DE LA COMMANDANTE

Quelques jours avant la Noël, la commandante se mit en route pour Ekebu, mais ce ne fut que la veille de Noël qu'elle y parvint. Elle tomba malade pendant le voyage, très gravement malade. Cependant on ne l'avait jamais vue plus douce.

La fille du pasteur de Brobu, qui était allée la chercher et qui était restée auprès d'elle à la forge sous les forêts d'Elfdalen depuis le mois d'octobre, était assise à ses côtés dans le traîneau ; mais, malgré son impatience d'arriver, elle ne put empêcher la vieille femme de s'arrêter et d'appeler chaque passant et de lui demander de ses nouvelles.

– Comment cela va-t-il maintenant ? disait-elle.

– Ça va bien, et ça ira mieux encore. Gösta Berling et sa femme nous aident.

– Le bon temps est revenu, répondit un autre. Les Cavaliers travaillent et nous donnent de l'ouvrage. On a retrouvé l'argent du pasteur de Brobu dans le clocher de Bro, et sa fille, que vous avez près de vous, en a consacré une bonne partie aux pauvres.

Et d'autres lui répondirent :

– Nous avons ici deux femmes riches et bonnes, Marianne Sinclair et Anna Stiernhœk. Elles nous secourent et nous encouragent. On ne jette plus son blé à la cuve d'eau-de-vie.

Dans les domaines on tenait cuisine ouverte pour les pauvres. Et les sept forges de la commandante avaient recommencé de battre le fer. La misère passée et les événements poignants avaient secoué les consciences. Et la commandante, oubliant ses douleurs, laissait entrer à flots l'air frais dans ses poumons malades. Et à mesure qu'elle se rapprochait d'Ekebu, elle sentait s'évanouir sa rancune contre les Cavaliers.

Quand on toucha enfin au manoir, ceux-ci s'empressèrent et l'aidèrent à descendre du traîneau. Mais ils pouvaient à peine la reconnaître. Les plus âgés d'entre eux qui l'avaient vue jeune se chuchotaient : « Ce n'est pas la commandante d'Ekebu : c'est Margareta Celsing qui nous revient. »

Leur joie fut grande de voir qu'elle leur pardonnait ; mais leur joie se changea bientôt en tristesse, lorsqu'ils comprirent qu'elle allait bientôt mourir. On dut la transporter aussitôt dans sa chambre et lui faire prendre le lit. Du seuil, elle se retourna vers eux :

– Une tempête a passé sur la contrée, fit-elle. Tout a été pour le mieux, peut-être.

Et la porte se referma, et ils ne la revirent plus. Et ils regrettèrent amèrement leur folie, et tous auraient voulu lui demander encore pardon et la remercier des plaisirs qu'elle leur avait donnés jadis.

Tristes et découragés, ils descendirent à la forge. Le travail s'y était arrêté, car c'était la veille de Noël ; mais ils jetèrent du charbon sur le feu et préparèrent une fonte. Ils n'appelèrent point les forgerons qui, rentrés chez eux, y célébraient la sainte nuit. Si seulement la commandante vivait jusqu'à ce qu'ils eus-

sent mis en mouvement le martinet, ses coups sonores parleraient pour eux.

Le soir tomba et la nuit vint pendant qu'ils travaillaient. Il leur parut étrange et mystérieux de passer encore la nuit de Noël dans la forge.

Kevenhuller et Christian Bergh, le fort capitaine, se tenaient devant l'âtre et surveillaient la fonte, Gösta et Julius soufflaient. D'autres Cavaliers s'étaient assis sous le martinet, suspendu aux poutres du toit ; d'autres s'étaient installés sur des brouettes de charbon et des tas de minerai.

Lœvenborg, le vieil entêté de songes, causait avec l'oncle Eberhard, qui avait pris place à côté de lui sur l'enclume.

– Cette nuit, Sintram mourra, dit-il. J'ai entendu carillonner ses grelots toute la soirée, mais je sais que ce ne sont pas de vrais grelots. Nous le verrons bientôt ici.

Le petit vieillard regardait par la porte ouverte un pan de ciel bleu semé d'étoiles. Tout à coup il sursauta :

– Le voyez-vous ? chuchota-t-il. Le voilà qui essaie de se glisser ici… tenez, là… dans la porte.

– Je ne vois rien du tout, répliqua l'oncle Eberhard. Vous avez sommeil, frère Lœvenborg.

– J'ai distingué nettement sa silhouette sur le ciel clair. Il portait une longue pelisse de loup… Maintenant il s'est caché quelque part dans les ténèbres… Je ne l'aperçois plus… Si ! Le voilà, derrière le capitaine Kristoffer. Il se penche sur le feu, il y jette quelque chose… Attention, là-bas, attention !

Il n'avait pas achevé ces mots qu'une gerbe de flammes jaillit du fourneau et couvrit les Cavaliers de scories et, d'étincelles. Cependant personne n'en fut endommagé.

– Il veut se venger sur nous, murmura Lœvenborg. Ne l'entendez-vous pas maintenant ricaner là-bas, dans l'ombre… Gare ! Il va détacher le martinet !

Il bondit sur ses pieds et entraîna l'oncle Eberhard. L'instant d'après, la lourde masse du martinet tomba avec fracas sur l'enclume. Ce n'était qu'un crampon qui avait lâché prise ; mais Eberhard et Lœvenborg avaient senti le souffle de la mort.

– Vous voyez qu'il n'a plus aucun pouvoir sur nous ! s'écria Lœvenborg d'un ton de triomphe.

Puis il appela Gösta Berling.

– Tu devrais monter dans l'appartement des femmes, Gösta. Peut-être y apparaîtra-t-il aussi, et elles pourraient s'en effrayer.

On apprit dans la suite que Lœvenborg avait eu raison, quand il disait que Sintram était mort la nuit de Noël. D'aucuns prétendaient qu'il s'était pendu. D'autres affirmaient qu'un voyageur sombre était venu le chercher dans une voiture noire attelée de chevaux noirs. Lœvenborg ne fut pas le seul à le voir durant cette nuit. Il se montra à plusieurs de ses serviteurs de Fors et dans les rêves d'Ulrika Dillner.

* * *

Au moment où Gösta Berling quittait la forge, un messager inconnu apportait au manoir un message pour la commandante.

On posa la lettre au chevet de la malade. Et celle-ci se sentit un peu mieux : sa fièvre baissa ; ses douleurs se calmèrent. Les vieilles gens ont dans l'idée que cette amélioration, aussi subite qu'éphémère, était due à d'occultes puissances qui voulaient qu'elle prît connaissance de cette lettre.

C'était un document écrit avec du sang sur du papier noir. Les Cavaliers l'auraient bien reconnu. Il avait été rédigé l'an

passé, la veille de Noël, dans la forge d'Ekebu. Et la commandante y lut que, puisqu'elle était une sorcière qui envoyait en enfer l'âme des pauvres Cavaliers, on la condamnait à perdre ses domaines. Et ce papier était signé du nom de Gösta Berling.

La commandante replia lentement ce papier noir et le remit dans l'enveloppe. Elle songea que, si des hommes, qui avaient éprouvé toute sa bonté, avaient pu croire réellement en sa sorcellerie, le peuple ignorant finirait, lui aussi, par y ajouter foi, et que ce pays, qu'elle avait tant aimé, ne garderait peut-être d'elle que le souvenir d'une damnée magicienne. Un désir de vengeance se ralluma dans son cerveau fiévreux. Elle ordonna à la fille du pasteur de Brobu, qui la soignait avec la jeune comtesse Élisabeth, d'envoyer quérir l'intendant de Högfors et le bailli : elle désirait faire son testament.

Ses sourcils s'étaient froncés, et la souffrance convulsait son visage.

– Vous souffrez beaucoup, lui dit doucement Élisabeth.

– Oui, plus que jamais.

Un silence suivit, que bientôt la commandante rompit d'une voix âpre :

– Et dire, s'écria-t-elle, que vous aussi, Élisabeth, vous avez été une femme adultère !

La jeune femme tressaillit.

– Ah, continua la moribonde, sinon en acte, du moins en désir et en pensée ! Et pourtant vous vivez heureuse, maintenant. Vous pouvez sans péché posséder votre bien-aimé. Nul spectre ne se dresse entre vos embrassements. Il vous est permis de vous aimer aux yeux du monde et de cheminer côte à côte à travers la vie.

Elle se tut un instant, puis reprit avec véhémence :

– Comment osez-vous rester près de lui ? Faites pénitence ! Partez d'ici et allez retrouver vos parents, avant qu'ils ne viennent vous maudire. Je vais donner à votre Gösta le pouvoir et la fortune que m'avait légués Altringer. Mais accepterez-vous de demeurer à Ekebu ? Vous ne le pourrez pas ! Rappelez-vous le dîner de Noël et la prison dans la maison du bailli !

– Ah, commandante, s'écria la jeune femme, je vis ici dans d'éternelles appréhensions. Je vous en supplie, n'attachez pas Gösta à ces biens dont j'ai tant souffert…

– Vous devez le quitter, répliqua durement la commandante.

Mais avant que la jeune femme eût eu le temps de répondre, son mari entra.

– Approche, Gösta, dit la commandante, et sache ce qui est arrivé à ta vieille amie – une sorcière, paraît-il – depuis le jour où tu l'as laissée chasser et où tu as permis qu'elle errât, comme une mendiante, à travers le pays. J'atteignis au mois de mars les forêts d'Elfdalen : je n'avais plus figure humaine. On me dit à la maison que ma mère était dans la laiterie. J'y allai et longtemps je restai muette, au pas de la porte. Tout autour de la pièce, des bassines de cuivre remplies de lait brillaient sur des rayons. Ma mère, qui avait quatre-vingt-dix ans, les prenait l'une après l'autre et les écrémait. Bien qu'elle fût encore assez alerte, la vieille femme, je vis bien qu'il lui en coûtait de se redresser pour atteindre les bassines. J'ignorais si elle s'était aperçue de ma présence ; mais, au bout de quelques minutes, elle me dit d'une voix étrange :

« – Ce que je voulais t'est donc arrivé.

« J'essayai de lui répondre, mais elle n'entendit pas un mot de ma réponse : elle était devenue sourde. Après un long silence, elle reprit simplement :

« – Tu peux venir m'aider.

« Je remis à leur place les bassines dans l'ordre qu'il fallait. J'enfonçai la cuiller dans le lait, juste assez ; et elle en fut contente. Elle n'avait jamais confié ce soin à aucun domestique, et je n'avais pas oublié la manière dont elle voulait que la chose fût faite.

« – Dorénavant, me dit-elle, tu pourras te charger de cette besogne.

« Et je sus alors qu'elle m'avait pardonné.

« Mais de ce moment il sembla qu'elle eût perdu toutes ses forces. Elle restait assise dans son fauteuil et y dormait des journées entières. Et, quelques semaines avant la Noël, elle s'éteignit. »

La commandante s'arrêta, la respiration lui manquant ; mais elle fit un grand effort et continua :

– Il est vrai, Gösta, que j'aimais à t'avoir ici chez moi, à Ekebu. Tu as je ne sais quoi qui donne de l'agrément à ta compagnie. Si tu avais voulu devenir un honnête homme, je t'aurais chéri et traité comme mon fils. J'espérais toujours que tu trouverais une bonne femme. Je crus d'abord que ce serait Marianne Sinclair, car elle avait un faible, pour toi. Puis, je pensai que ce serait Ebba Dohna, et je suis allée un jour à Borg lui dire que, si elle t'épousait, je te laisserais Ekebu en héritage. Si j'ai mal agi, je t'en demande pardon.

Gösta s'était jeté à genoux, le front au bord du lit. Il poussa un gémissement.

– Et dis-moi maintenant, continua la commandante, dis-moi, Gösta, comment tu comptes vivre ? Comment vas-tu entretenir ta femme ?

Gösta lui répondit avec un pâle sourire :

– Autrefois, quand j'avais rêvé de me faire ouvrier ici, à Ekebu, vous m'aviez donné une petite ferme. Cet automne, je

l'ai remise en bon état. Lœvenborg m'a aidé : nous avons reblanchi le plafond et tapissé les murs. La petite pièce, que Lœvenborg appelle le cabinet de la comtesse, nous l'avons meublée avec des meubles achetés aux ventes seigneuriales et que nous avons trouvés dans les fermes des alentours. Il y a maintenant là des fauteuils et des commodes aux serrures brillantes. Dans la grande pièce, nous avons mis le métier de ma femme et mon établi. Je ne l'avais pas encore dit à Élisabeth.

– En vérité ! interrompit la commandante. Et tu as cru que la jeune comtesse consentirait à demeurer avec toi dans une ferme de tenancier ?

Gösta s'étonna de sa voix railleuse ; il poursuivit :

– Certes, je n'osais pas le croire : et cependant cette vie aurait sa douceur. Il faut faire au moins dix lieues pour rencontrer un médecin ; Élisabeth, qui a la main légère et le cœur tendre, n'aurait point manqué de blessures à panser et de fièvres à calmer. Et je m'étais dit que les affligés connaîtraient bientôt le chemin de notre petite ferme.

– Et toi, Gösta ?

– Moi, je pourrais vivre enfin ma propre vie. Si ma femme ne veut pas me suivre, elle est libre. Toutes les richesses du monde ne sauraient plus me tenter. Je serai et resterai un homme pauvre au milieu des pauvres paysans. N'ont-ils pas besoin de quelqu'un qui leur joue des polkas aux noces et aux fêtes de Noël et qui écrive des lettres à leurs fils absents ?

– Tu ne t'amuseras guère, Gösta Berling !

– Je ne m'ennuierais pas, si nous étions deux. Les riches et les heureux viendraient aussi nous visiter, et nos hôtes ne se froisseraient pas de nous voir faire la cuisine sous leurs yeux.

– Et cette gloire, Gösta, dont ton âme a toujours été éprise ? Cette ambition d'emplir de ton nom et de tes exploits l'imagination des hommes ?

– Je m'estimerais suffisamment payé, si les pauvres se rappelaient encore mon nom, un ou deux ans après ma mort. J'aurais planté des pommiers aux coins des maisons ; j'aurais appris aux joueurs des villages quelques bonnes vieilles mélodies ; et les petits bergers fredonneraient mes airs sur les sentiers de la forêt. Je suis bien le même Gösta que j'ai toujours été : un ménétrier de campagne ! Pleurer et expier avec des regrets et des soupirs, ce n'est point mon affaire. Toute la pénitence dont je suis capable, c'est de donner de la joie aux pauvres.

– Gösta, dit la commandante, c'est là une vie trop étroite pour un homme de ton envergure. Je veux te léguer Ekebu.

– Non ! s'écria-t-il, je vous en conjure, ne me rendez pas riche.

– Si ! je te léguerai Ekebu, à toi et aux Cavaliers. N'es-tu pas à présent un homme de haute vertu et que le peuple se prépare à bénir ? Tu seras maître d'Ekebu, mais tu me promettras de ne pas retenir ta femme. Elle a trop pâti dans ce pays d'ours, et elle doit soupirer après sa patrie de soleil et de lumière. Laisse-la partir.

Mais la jeune femme s'approcha de la commandante.

– Non, dit-elle, il est mon mari et il a trouvé la vie que je veux vivre. La pauvreté et le dur travail nous conviennent.

– Ah, s'écria la mourante, vous voulez être heureux à votre guise ! Mais tu accepteras Ekebu, Gösta : tu l'accepteras des mains de celle que tu traitas de sorcière. Et nous verrons un jour quel sera le plus grand sorcier de nous deux !

Elle saisit brusquement la lettre et la lança au visage du jeune homme. Le papier noir voltigea un instant dans l'air, puis tomba à ses pieds.

– Ah, pauvre Ekebu, murmura-t-elle épuisée, quelle ruine !

Mais à ce moment un coup sourd retentit à travers le silence, encore un, puis encore un. Le rythme laborieux du martinet grondait dans la nuit de Noël.

– Écoutez, dit Gösta. Ekebu n'est pas mort. D'autres et de plus dignes que nous reprendront et poursuivront votre œuvre. Et l'on célébrera votre mémoire, à vous qui fûtes bonne pour le peuple et bonne pour les Cavaliers ingrats.

La voix du martinet de la forge semblait appuyer celle de Gösta. Et toutes les voix qui jadis avaient été douces aux oreilles de la commandante résonnaient dans ce bruit puissant et familier. Ses traits se détendirent, et l'ombre du dernier sommeil s'étendit sur sa figure.

La fille du pasteur de Brobu entra et la prévint que les messieurs de Högfors étaient là. Elle fit signe qu'elle ne voulait plus les voir.

– Que ton désir se réalise donc, Gösta ! soupira-t-elle.

Et elle entra en agonie.

Quand les Cavaliers revinrent de la forge et qu'ils apprirent la mort de la commandante, ils demandèrent tout d'abord si elle avait entendu le martinet. On leur répondit qu'elle l'avait entendu. Et ils connurent ensuite qu'elle avait eu l'intention de leur laisser Ekebu, mais que le testament n'avait point été fait. Ils ne se plaignirent jamais d'avoir perdu ces richesses qu'ils avaient si peu méritées.

La légende raconte qu'ils se dispersèrent. Gösta et sa femme accomplirent-ils leur rêve ? Il faut croire qu'ils furent heureux, puisque les vieilles gens se taisent. Lilliécrona retour-

na, le violon sous le bras, près de sa femme et de ses enfants. On raconte qu'un vieil homme déposa avant de mourir un traité de philosophie dans l'église de Bro : et c'était peut-être l'oncle Eberhard. Le petit Ruster s'en alla de domaine en domaine, de ferme en ferme, jouant de la flûte et copiant de la musique. Le silence s'est fait sur les autres. Les infirmités de la vieillesse les attendaient, et la solitude de la mort.

* * *

Ah, mes bons messieurs les Cavaliers, voilà donc la dernière nuit où nous veillons ensemble ! Je n'entendrai plus vos rires sonores. Je vais vous quitter, vous et le joyeux monde des rives du Leuven.

Chers vieux amis, au temps jadis, vous m'avez fait de précieux cadeaux. Vous apportiez à celle qui vivait ignorante et solitaire les premières images d'une vie aventureuse. Et moi, que vous ai-je donné ?

Vous plaira-t-il que vos noms sonnent unis à ceux de nos domaines ? Vous plaira-t-il que l'éclat de votre fortune rejaillisse sur le pays où vous avez vécu ? Borg se dresse encore sur son promontoire ; Björne est toujours debout. Ekebu, au bord du Leuven, est toujours encadré de son torrent, de ses parcs et de ses prairies. Et, quand on sort sur ses balcons, les légendes et les histoires y volent tout autour comme les abeilles de l'été…

Mais, à propos d'abeilles, laissez-moi vous conter encore une vieille histoire – la dernière !

Le petit Ruster, depuis que, tambour, il avait suivi l'armée suédoise en Allemagne, ne se lassait point de parler des merveilles de ces pays du Sud. Les gens, disait-il, y sont forts et hauts comme des clochers, les hirondelles grandes comme des aigles et les abeilles comme des oies.

– Et leurs ruches ? lui demandait-on.

– Leurs ruches ? Elles sont comme nos ruches.

– Mais alors, comment peuvent-elles y entrer ?

– Ah ! ça les regarde, répondit le petit Ruster.

Je dirai comme le petit Ruster. Durant une année, les abeilles gigantesques de l'imagination ont voltigé autour de nous. Comment feront-elles pour se loger dans la ruche de la réalité ? Ça les regarde !

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association **Les Bourlapapey**,

bibliothèque numérique romande

http : //www.ebooks-bnr.com/

en mai 2012

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Roger B., Francis R., Maximilien

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après le livre « La légende de Gösta Berling », des éditions Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, « Nouvelle Édition » de 1926. La photo de première page est tirée de Wikimedia. Elle est intitulée « Wintery condition road in northern Sweden » et a été prise le 24 novembre 2004 par Petey 21.

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachés d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.